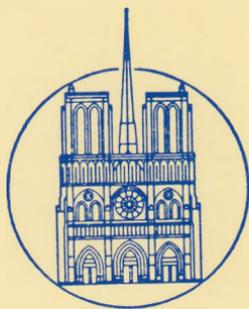


PAUL CHACORNAC

LA VIE SIMPLE
DE
RENÉ GUÉNON

ILLUSTRATIONS DE PIERRE CHAUX



ÉDITIONS TRADITIONNELLES
11, Quai Saint-Michel, PARIS V^e

DU MÊME AUTEUR

ÉLIPHAS LÉVI (1926).

LE COMTE DE St GERMAIN (1946).

L'ASTROLOGIE AU XIV^e SIÈCLE (h. c.)

En Préparation

ABBÉ JEAN TRITHÈME (1462-1516) VIE ET ŒUVRES.



RENÉ GUÉNON VERS 1925

PAUL CHACORNAC

LA VIE SIMPLE
DE
RENÉ GUÉNON

ILLUSTRATIONS DE PIERRE CHAUX



PARIS
LES ÉDITIONS TRADITIONNELLES
11, QUAI SAINT-MICHEL
1958

1911

REVUE DE
MÉTAPHYSIQUE

TOUS DROITS RÉSERVÉS



1911
REVUE DE
MÉTAPHYSIQUE

AUX AMIS DE RENÉ GUËNON

AUXQUELS JE DOIS
D'AVOIR PU ÉCRIRE
CE LIVRE

AVANT-PROPOS

NOUS allons parler d'un homme extraordinaire. Extraordinaire au sens le plus strict du mot. Car on ne peut le définir, ni le « classer ».

Il ne fut pas un orientaliste, bien que — ou peut-être parce que — nul ne connaissait mieux que lui l'Orient ; il ne fut pas un historien des religions, bien que nul ne sût mieux que lui mettre en évidence leur fond commun comme les différences de leurs perspectives ; il ne fut pas un sociologue, bien que nul n'ait analysé plus profondément les causes des maux dont souffre la société moderne et dont elle périra sans doute si elle n'applique pas les remèdes qu'il indiquait ; il ne fut pas un poète, bien qu'un adversaire reconnût que son œuvre agissait comme une incantation et qu'elle offrait de quoi satisfaire les imaginations les plus exigeantes ; il ne fut pas un occultiste, bien qu'il abordât des sujets qu'on englobait avant lui, sous la dénomination d'occultisme ; il n'était surtout pas un philosophe, bien qu'il eût enseigné la philosophie et qu'il sût démontrer l'inanité de tel de ses systèmes lorsqu'il le rencontrait sur sa route.

On pourrait dire qu'il fut métaphysicien, mais la métaphysique qu'il exposait a si peu de rapports avec celle des manuels de philosophie qu'on craint, en lui discernant cette qualité, de susciter le plus grave malentendu. Il a d'ailleurs écrit lui-même qu'aucune étiquette ayant cours dans le monde occidental ne saurait lui convenir.

Cet homme, extraordinaire par l'intelligence et le savoir, fut, toute sa vie, un homme obscur. Il n'occupa jamais un poste officiel ; ses œuvres ne connurent jamais les gros tirages

et n'occupèrent jamais les grandes revues. On a dit parfois qu'on avait fait autour de lui la conspiration du silence. Peut-être. En tous cas, il n'a rien fait pour la rompre, et cette obscurité ne lui déplaisait pas.

Entendons-nous. Très vite, il suscita l'adhésion et l'admiration ferventes de certains esprits lassés des médiocres nourritures intellectuelles offertes par le monde moderne, et qui attendait impatiemment, mois après mois, des précisions doctrinales et des prises de positions par rapport aux divers courants de pensée. Ceux-là, n'atteignirent jamais un millier, répartis dans le monde entier.

Mais, dans la soirée du 9 janvier 1951, la radiodiffusion française annonçait la mort de René Guénon, survenue l'avant-veille. Et tout aussitôt les articles se multiplièrent dans la presse quotidienne et hebdomadaire, ainsi que dans les revues, sur la personne et l'œuvre de l'homme qui n'avait guère connu que le silence. Cette brusque mise en lumière nous a paru rendre nécessaire le présent travail.

Nous sommes presque tenté pourtant de nous excuser de l'avoir entrepris, car une biographie de René Guénon peut, à bon droit, surprendre et ses lecteurs fidèles et les amis plus proches qui l'ont personnellement connu.

En effet, René Guénon a dit et redit que, dans le domaine traditionnel qui, seul, avait une importance à ses yeux, les individualités ne comptent pas.

Mais nous ne pouvons rien contre le fait que le monde où nous vivons s'intéresse souvent davantage aux individualités qu'aux œuvres et, qu'à défaut de pouvoir en écrire l'histoire, on ne construise des légendes, dans des intentions qui peuvent être fort différentes et même opposées.

Aussi avons-nous cru faire — à un niveau certes bien modeste — œuvre de serviteur de la vérité en établissant — ou en rétablissant — les faits concernant la vie de René Guénon. Et c'est sur le terrain des faits que nous entendons nous tenir.

C'est-à-dire qu'on ne trouvera pas ici une « psychanalyse

de René Guénon », pour parler le jargon à la mode. Expliquer une œuvre littéraire, et même philosophique, par un tempérament et un caractère peut, sans doute, se justifier parfois. Ce serait dérisoire ici, devant une œuvre aussi désindividualisée que celle de Guénon, devant un homme qui se défendait d'avoir une pensée personnelle et qui n'a jamais revendiqué d'autre mérite que celui d'être le porte-parole effacé et consciencieux d'une tradition immémoriale qui transcende toute pensée et tout sentiment humains.

Ce qu'il y a, sans doute, de plus extraordinaire chez Guénon c'est l'effacement quasi total de son individualité devant la doctrine qu'il formule.

Des faits, nous en avons recueilli un certain nombre d'après des textes imprimés, des correspondances privées, des témoignages directs de quelques individualités ayant personnellement connu Guénon. Beaucoup d'autres nous ont échappé et certains — parmi les plus importants — échapperont sans doute toujours à l'investigation de l'historien.

Nous n'avons pas cherché à dissimuler ces lacunes : quand nous ne savions pas, nous l'avons dit, et quand il nous semblait permis de formuler une hypothèse, nous l'avons présentée comme telle.

Il y a aussi dans notre travail, des lacunes volontaires et on conviendra qu'il ne peut en être autrement quand on écrit à une époque si proche des événements relatés : nous ne pouvions mettre en cause de tierces personnes sans leur autorisation, et il est tels cas où nous ne pouvions même pas envisager de la demander.

Surtout sur la période qui va du début de 1929 à la fin de 1950, nous aurions pu dire beaucoup plus que nous n'avons dit, notamment en ce qui concerne les espérances et les déceptions éprouvées par Guénon relativement à certains prolongements de son œuvre.

Ce n'eût pas été agréable pour tout le monde et Guénon ne l'eût certainement pas souhaité. Même sur le terrain des faits, il est des silences dont nous ne nous départirons pas,

à moins que des manifestations inopportunes ne nous y contraignent.

* * *

Il nous faut maintenant aborder une question personnelle. Nous nous en excusons, mais nous ne voyons vraiment pas comment nous pourrions nous en dispenser.

Quelques personnes n'ont peut-être pas oublié que nous avons publié, en 1926, un livre intitulé *Eliphas Lévi, rénovateur de l'occultisme*, et on pourrait trouver étrange que nous nous fassions aujourd'hui le biographe de René Guénon qui avait projeté un moment d'écrire une *Erreur occultiste* pour faire suite à ses ouvrages critiques : *Le Théosophisme* et *L'Erreur spirite*.

Nous n'éprouvons aucune gêne à reconnaître que si nous continuons à trouver attachante la figure d'Eliphas Lévi, nous n'écrivirions plus aujourd'hui notre livre exactement de la même façon. Si Dieu nous prête vie, nous en publierons une nouvelle édition en y apportant les mises au point nécessaires.

Qui pourrait s'en étonner ? A quoi servirait de vivre et de vieillir si on n'apprenait rien ? Nous croyons avoir, depuis un tiers de siècle, quelque peu appris... et, grâce à Guénon lui-même, révisé bien des points de vue.

Il nous semble cependant que les admirateurs de Guénon, et surtout les plus jeunes, sont parfois un peu trop sévères pour tout ce qui l'a précédé ; il nous semble qu'ils oublient un peu trop combien il était difficile dans l'Occident moderne, avant Guénon, d'acquérir des notions exactes sur l'ésotérisme, l'initiation et les sciences traditionnelles ; il nous semble qu'ils oublient combien d'efforts ont dû faire, et à quelles inquiétudes furent livrés, ceux qui, au milieu du XIX^e siècle, eurent le pressentiment d'un au delà de l'exotérisme.

Dans un article récent sur *Les idées traditionnelles au temps des grandes illusions*, M^{me} Marie-Paule Bernard rappelait opportunément :

« Avec l'introduction du *Dogme et Rituel de la Haute Magie* d'Eliphas Lévi, en 1861, c'est, sous la désignation de *philosophie occulte*, la notion d'unité fondamentale des traditions qui est réaffirmée ; en même temps apparaît la conception de l'ésotérisme sous ses deux aspects d'initiation sacerdotale et d'initiation royale :

« A travers le voile de toutes les allégories hiératiques et mystérieuses des anciens dogmes, à travers les ténèbres et les épreuves bizarres de toutes les anciennes initiations, sous le sceau de toutes les écritures sacrées, dans les ruines de Ninive et de Thèbes, sous les pierres rongées des anciens temples et sur la face noircie des sphinx de l'Assyrie ou de l'Égypte, dans les peintures monstrueuses ou merveilleuses qui traduisent pour les croyants de l'Inde les pages sacrées des Védas, dans les emblèmes étranges de nos vieux livres d'alchimie, dans les cérémonies de réception pratiquées par toutes les sociétés mystérieuses, on retrouve les traces d'une doctrine partout la même et partout soigneusement cachée. La philosophie occulte semble avoir été la nourrice ou la marraine de toutes les religions, le levier secret de toutes les forces intellectuelles, la clef de toutes les obscurités divines, et la reine absolue de tous les âges où elle était exclusivement réservée à l'éducation des prêtres et des rois ».

« Sans doute, de cette tradition ésotérique qu'il désigne, après Corneille Agrippa, comme la « philosophie occulte », Eliphas Lévi n'a-t-il guère entrevu l'aspect métaphysique ; sans doute a-t-il attaché trop d'importance à certaines sciences traditionnelles secondaires, la page n'en demeure pas moins belle et moins significative ».

M^{me} Marie-Paule Bernard ajoutait en note : « Pour les lecteurs qui s'étonneraient de nous voir citer ici Eliphas Lévi, nous rappellerons ce qu'écrivait René Guénon au sujet de cet auteur :

« Eliphas Lévi serait sans doute le premier à désavouer ses prétendus successeurs, auxquels il était certainement bien

supérieur intellectuellement, tout en étant loin d'être réellement aussi profond qu'il veut le paraître, et en ayant le tort d'envisager toutes choses à travers la mentalité d'un révolutionnaire de 1848. Si nous nous sommes un peu attardé à discuter son opinion, c'est que nous savons combien son influence a été grande, même sur ceux qui ne l'ont guère compris, et que nous pensons qu'il est bon de fixer les limites dans lesquelles sa compétence peut être reconnue (L'Esotérisme de Dante, chap. IV) (1).

René Guénon a donc bien marqué qu'il ne rendait pas Eliphas Lévi pleinement solidaire du mouvement occultiste né vers la fin du XIX^e siècle, et aussi qu'il lui reconnaissait une certaine « compétence » qui doit sans doute être rapportée au monde intermédiaire.

Nous essaierons, dans notre conclusion, de dégager dans quelle mesure Guénon fut le continuateur d'un courant de pensée peu connu du XIX^e siècle, et dans quelle mesure son « apport » fut vraiment « nouveau » pour l'Occident moderne.

Nous verrons que la part qui lui revient est assez grande et assez belle pour qu'on puisse, en vouant à René Guénon une admiration sans réserve, ne pas méconnaître entièrement les mérites de chercheurs sincères, peut être moins doués, et en tout cas, moins heureux que lui.

(1) *Etudes Traditionnelles*, décembre 1956, pp. 337-339.

CHAPITRE I

ANNÉES D'ENFANCE ET D'ADOLESCENCE

SANS pouvoir remonter trop loin dans le passé, quant à la généalogie de la famille de René Guénon, nous avons pu, cependant, retrouver ce que furent ses ascendants depuis le début du XVIII^e siècle ; nous avons pu constater ainsi que l'hérédité de Guénon, était depuis cette époque aussi purement française qu'on peut l'imaginer, les ascendants étant tous originaires des provinces angevine, poitevine et tourangelles.

Le premier représentant de la lignée dont nous avons pu retrouver la trace est Jean Guénon (1), né à Saumur (2), en 1741. C'était un propriétaire vigneron de la « Vallée » dont il est dit : « qu'y-a-t'il de plus angevin, hommes ou choses que la Vallée, avec un grand V. C'est la Loire qui l'a faite, qui en a façonné, enrichi le sol. Elle est le pays de liaison des vins du Saumurois » (3).

Le propriétaire-vigneron eut un fils, prénommé comme lui, Jean, né en 1773, qui se maria avec Marguerite Lamiche, originaire de la commune d'Alzoune, non loin de Saumur, où elle était née en 1768. Ayant succédé à son père dans son état, Jean Guénon habitait avec sa femme, dans Saumur, la « section de l'Unité », devenue plus tard le quartier du Pressoir et maintenant quartier de Nantilly. Ce quartier

(1) Cette lignée n'a rien à voir avec celle des Guénon, de Libourne, comme certains l'ont cru.

(2) Saumur s'appela d'abord Saulmeur, puis Saumeur, c'est-à-dire, suivant les uns, « sous le mur » ; suivant les autres, « sauf mur » (Salous murus).

(3) Ch. Baussan. *L'Anjou*. Paris, Arthaud, 1946, p. 31.

possède une Eglise, celle de Notre-Dame, qui est la plus ancienne de Saumur ; elle est riche en souvenirs, tel l'oratoire du roi Louis XI, et en beauté, par de magnifiques tapisseries qui l'ornent (1).

Leur fils, Jean-Baptiste, naquit le 17 juin 1799. Il épousa Marie-Adélaïde Chaillou, native du bourg des Herbiers (bas-Poitou), en 1803. Après leur mariage, les deux jeunes gens quittèrent Saumur pour aller habiter Brézé « où s'alignent en bon ordre, entre de petits bois, les bataillons de vieux ceps » (2). C'est dans ce petit bourg du Saumurois, qu'ils moururent, lui, le 10 octobre 1872, elle, le 23 avril 1873.

Ils eurent deux fils ; l'ainé Jean-Baptiste, vint au monde à Brézé, le 28 avril 1830, et le cadet Jules, au même endroit, en 1833. L'ainé Jean-Baptiste, n'ayant aucun goût pour le métier de son père, préféra faire ses études pour devenir architecte, tandis que son frère Jules conservait le flambeau de la famille, et alla demeurer à Coudray-Macouard, non loin de Brézé.

Jean-Baptiste, devenu architecte, épousa en premières noces Marie-Clémentine Desnoyers qui mourut le 17 octobre 1881, sans laisser d'enfant. Un an après, le 22 juillet 1882, alors âgé de 52 ans, il convola avec Anna-Léontine Jolly, née à Averdon, près de Blois, le 23 octobre 1849, fille d'Augustin Jolly, propriétaire (décédé en 1867) et d'Anastasie Johannot, domiciliée à Blois (3).

Les deux époux se fixèrent en cette ville, dans une petite maison de la rue Croix-Boissée, située au faubourg de Vienne, sur la rive gauche de la Loire.

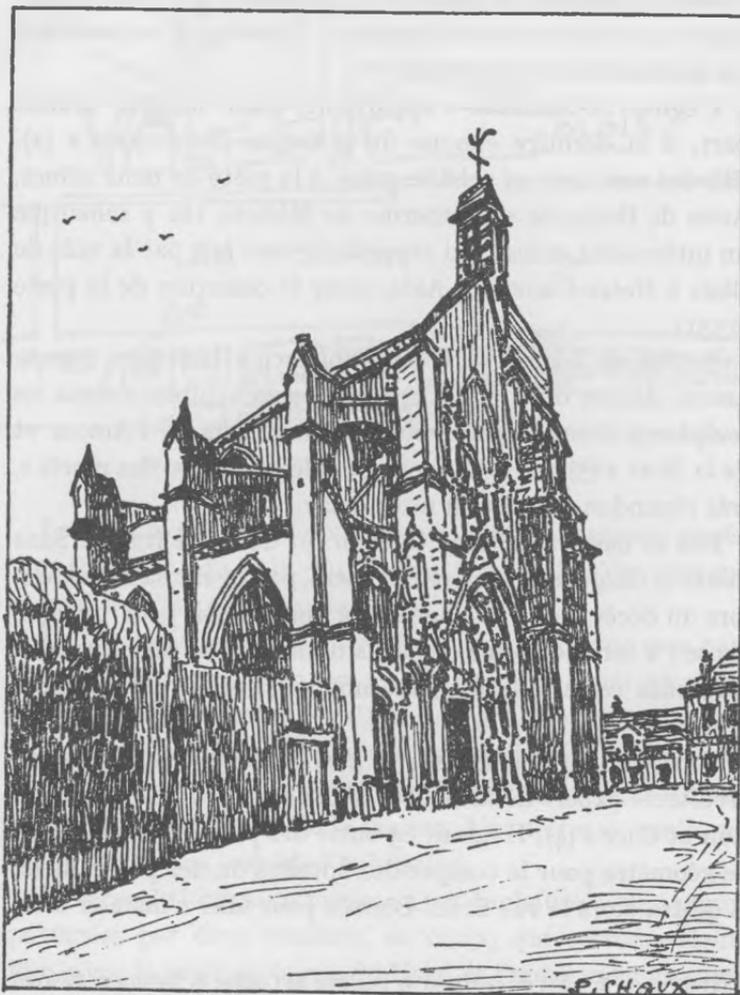
On sait que Blois fut primitivement appelée *la ville aux loups*, parce qu'il est vraisemblable que son nom était primitivement « *Bleiz* ou *Beleiz* » (4) nom celtique du loup, qui était un symbole de Belen ; la même chose se trouve chez les Grecs avec l'Apollon lycien, avec un curieux rapproche-

(1 et 2) Ch. Baussan. *Ouv. cit.* pp. 88-95.

(3) Jean Mornet, *Autour de René Guénon. Extr. Bullet. des Anciens Elèves du lycée de Blois.* 1955.

- (4) *Corresp. de R. Guénon avec P. Genty*, 1929.

ment avec les désignations du loup (*lukos*), et de la lumière (*luké*) » (1). Blois devint, plus tard, *la ville aux Rois*, ayant été choisie plusieurs fois pour y élever les enfants de France.



BLOIS : ÉGLISE DE SAINT-SATURNIN

(1) Cette étymologie est d'autant plus exacte que les Blésois était couvert de vastes et sombres forêts ; le 1^{er} blason de la ville portait, du reste, un loup comme emblème. Caplat. *Petite histoire de Blois*. Blois, 1947, p. 8.

C'est dans cette maison de la rue Croix-Boissée que naquit, le 15 novembre 1886, René-Jean-Marie-Joseph Guénon.

Ses parents, très catholiques, le firent ondoyer, à leur domicile, le 4 janvier 1887, par le curé de St-Saturnin en Vienne, et celui-ci lui donna le 15 novembre 1887, le complément aux cérémonies du baptême. Notons que sa marraine fut sa grand-mère maternelle (1).

L'église St-Saturnin « appartient, pour la plus grande part, à la dernière époque du gothique flamboyant » (2). Elle fut restaurée et rebâtie grâce à la piété de deux reines, Anne de Bretagne et Catherine de Médicis. On y remarque un intéressant *ex-voto* qui rappelle le vœu fait par la ville de Blois à Notre-Dame des Aides pour la cessation de la peste (1531).

A côté de l'église se trouve un ancien cimetière, *campo sancto*, datant du xv^e siècle, « ornés de chapiteaux dans les sculptures desquels sont réunis les attributs de l'Amour et de la Mort » (3), sorte de figuration de la « danse des morts », très répandue à la fin du moyen âge.

Dès sa naissance, René Guénon fut de santé fragile. Sans doute le chagrin ressenti par sa mère, peu avant sa naissance, lors du décès d'une fille âgée de 3 ans y fut-il pour quelque chose ; à force de soins attentifs de la part de ses parents, il surmonta cette faiblesse ; néanmoins sa santé fut toujours délicate.

Lorsqu'il eut atteint ses 7 ans, son père était devenu architecte-expert de la société d'assurance « La Mutuelle de Loir et Cher » (4). Il faisait en outre des plans et des travaux de géomètre pour le compte des notaires ou des particuliers. Il quitta alors la rue Croix-Boissée pour aller s'installer dans

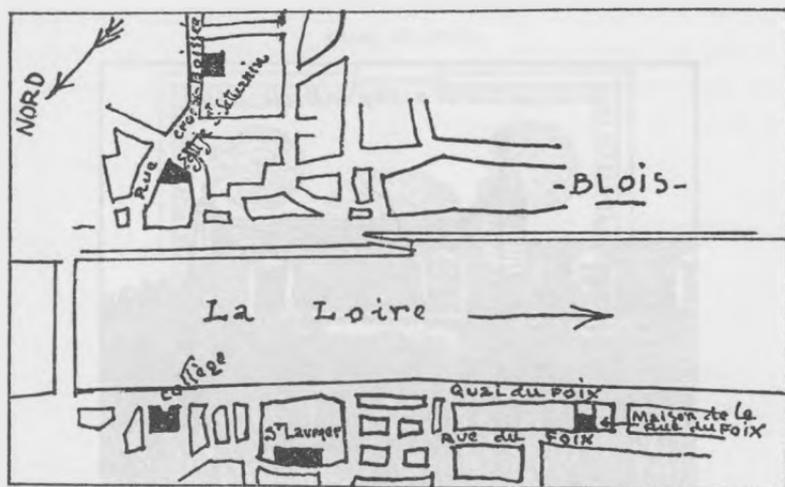
(1) D'après la copie du certificat de baptême de l'église St Saturnin, 25 avril 1951.

(2) F. Bournon. *Blois, Chambord et les châteaux du Blésois*. Paris, 1908, p. 73.

(3) R. Guénon, *Aperçus sur l'esotérisme chrétien*. Paris, 1945, p. 51, note 2.

(4) La société se tient dans l'hôtel d'Alluye, hôtel somptueux du commencement du xvi^e siècle, qui est sa propriété. L. de la Saussaye, *Blois et ses environs* Paris, 1873, p. 96.

une plus grande maison, avec jardin, située au faubourg du Foix (1), sur la rive droite de la Loire.



BLOIS : RUE CROIX-BRISSÉE ET RUE DU FOIX

La maison possède deux entrées : l'une de service, située au 74 de la rue du Foix (2) ; l'autre, principale, s'ouvrant sur le quai du Foix qui longe la Loire.

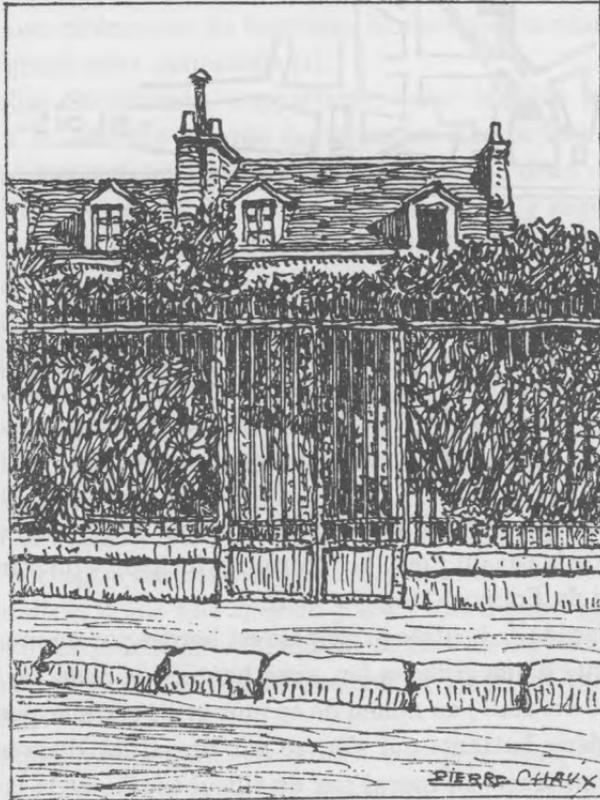
La façade de l'entrée principale est bordée par un mur bas, surmonté d'une grille en fer, assez haute, que revêt un manteau de verdure ; au milieu de ce mur grillé est une porte en fer à deux battants qui s'ouvre sur un jardin d'agrément, dont l'ombrage est fourni par un tilleul touffu, et la largeur de ce jardin égale celle de la maison. Une terrasse, surélevée de trois marches, précède l'habitation.

Le corps du logis se compose, au rez de chaussée, de 4 pièces partagées par deux couloirs, en croix, qui correspondent, l'un, avec la porte de la rue du Foix, et l'autre avec un esca-

(1) Ce nom provient d'un terrain appartenant au fisc royal, et qui a conservé pour cette raison le nom de faubourg du Foix (*Suburbium de fisco*) D^r F. Lesueur. *L'église et l'abbaye de St. Laumer de Blois*. Blois, 1925, p. 9.

(2) Le général Hugo, père du célèbre poète demeurait dans cette rue, où il mourut en 1823.

lier qui monte au premier étage dont les 4 chambres s'ouvrent sur le palier. Un autre escalier conduit à un immense grenier, avec deux chambres mansardées (1).



BLOIS : FAÇADE SUR LE QUAI DU FOIX

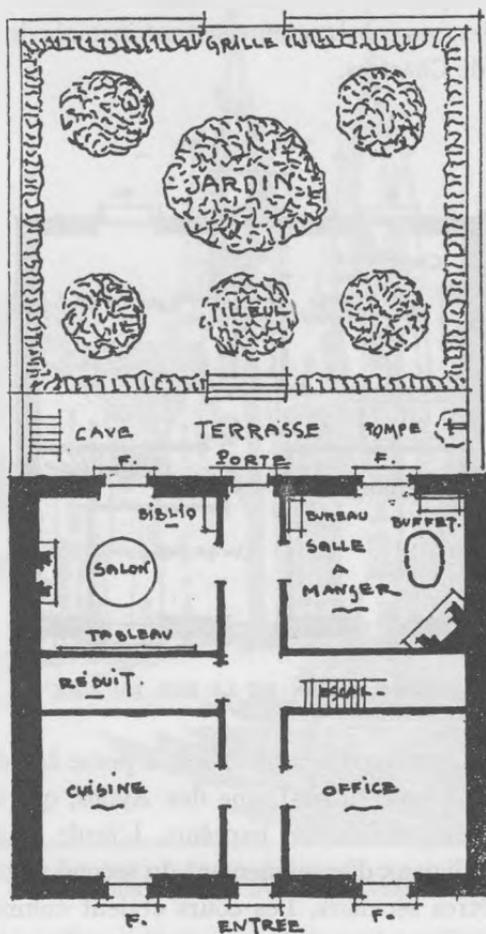
Plus tard, cette maison devint pour René Guénon le « lieu privilégié » où il aimera venir de temps à autre se retremper dans l'atmosphère familiale de ses jeunes années.

Son enfance donna bien des soucis à ses parents en raison de sa santé délicate. Cependant la sœur de sa mère, devenue

(1) Lettre de M^{lle} B...

M^{me} Duru, qui habitait la maison voisine, et n'avait pas d'enfant se prit d'affection pour lui, si bien qu'elle le choya et le gâta comme une mère, et comme elle était institutrice

QUAI DU FOIX

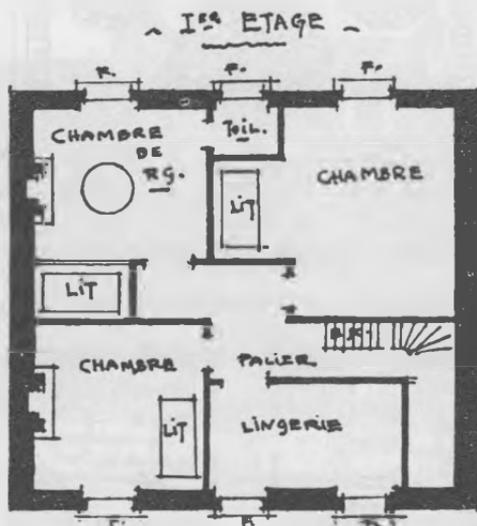


BLOIS : MAISON DE LA RUE DU FOIX

dans une école de Blois, elle lui inculqua les premiers rudiments du savoir. Durant ce temps, sa croissance se fit rapidement et vers l'âge de onze ans, il était déjà grand et mince.

René Guénon fit sa première communion le 7 juin 1897, en

l'église de St-Nicolas. Cette église, la plus belle de la région blésoise, est un remarquable édifice gothique du XII^e siècle, et qui à l'époque était, non seulement l'église de l'abbaye bénédictine de St-Laumer, mais aussi l'une des étapes sur la route de Compostelle (1). On dit même que, dans certaines de ses parties, ses constructeurs se sont inspirés de la célèbre cathédrale de Chartres.



BLOIS : MAISON DE LA RUE DU FOIX

Ce fut à la rentrée d'octobre 1898, à peine âgé de 12 ans, qu'il entra à l'école Notre-Dame des Aydes, qui devait lui rappeler la chapelle de son baptême. L'école était un établissement religieux d'enseignement du second degré, dirigé par des prêtres séculiers. Les cours étaient communs avec ceux du petit Séminaire. Elle était située rue Franciade, dans la partie la plus élevée de la ville de Blois. A l'époque, l'école était dirigée par le Chanoine Orain.

L'intelligence très ouverte de René Guénon lui fit rapide-

(1) D^r F. Lesueur. *Suir. cit.* pp. 57 et 79.



BLOIS : ÉGLISE DE SAINT-LAUMER

ment comprendre et digérer le bagage nécessaire pour devenir un brillant élève et il fut bien souvent le premier de sa classe. Il resta dans cette école d'octobre 1898 à novembre 1901, et ne la quitta, étant en seconde, que par suite d'un incident que voici :



BLOIS : ÉCOLE NOTRE-DAME DES AYDES

« C'était, nous dit l'abbé Boiteau, un brillant élève, toujours le 1^{er} de sa classe. Malheureusement, en classe de 2^e, il s'est produit un petit incident pas banal. Il fut classé 2^e à une composition de français, par son professeur Simon Davancourt. Son père vint se plaindre au professeur qui lui proposa, — chose qui ne se fait jamais — de lire la copie du 1^{er} et celle de son fils, et lui dit que s'il admettait que la copie du 1^{er} était meilleure que celle de son fils, il le classerait dernier ou vice-versa. Le père fut obligé de reconnaître que le 1^{er} méritait vraiment la première place. Alors le professeur classa René Guénon le dernier, et le père vexé mit son fils au collège Augustin-Thierry » (1).

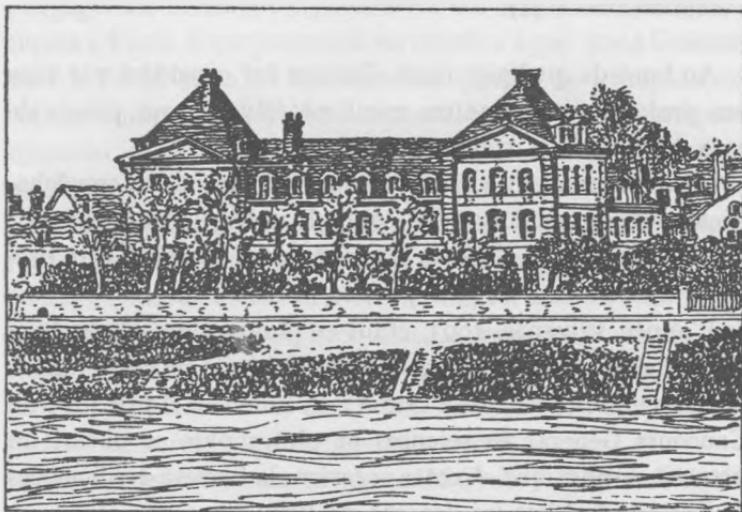
Or, cette décision fut prise par M. Guénon père à la suite d'une algarade qu'il décrit dans une lettre, adressée au chanoine Orain, directeur de l'école, le 20 novembre 1901 :

« Je crois devoir vous informer qu'hier soir pendant plus d'une heure et jusque dans les rues, Monsieur S. (professeur), a fait à mon fils une scène qui l'a rendu malade, et, en rentrant, René a été obligé de se mettre au lit avec une forte fiè-

(1) Lettre de l'abbé E. Boitard, professeur à l'école N. D. des Aydes, 18 avril 1951. L'abbé Boitard est décédé le 13 avril 1952.

vre. Nous craignons des complications et nous sommes inquiets » (1).

Guénon entra donc au collège Augustin-Thierry, en janvier 1902, comme élève de rhétorique.



BLOIS : COLLÈGE AUGUSTIN-THIERRY

« Le collège était agréablement situé sur les bords de la Loire, avec une vue magnifique sur le beau fleuve qui prend déjà à Blois, toute sa douceur et toute sa gloire.

« Les bâtiments n'étaient autres que ceux de l'ancienne abbaye de N. D. du Bourg-Moyer (de l'ordre de St-Augustin), et les locaux, à l'époque où le jeune Guénon était élève, se ressentaient d'une vétusté qui contrastait avec l'aspect séduisant de l'extérieur.

« Parmi les souvenirs intéressants du vieil établissement scolaire (qui a été entièrement détruit, avec ses archives, par un incendie, lors du bombardement de juin 1940), il faut noter la chapelle (deux nefs voutées du XIII^e siècle), autrefois

(2) Jean Mornet. *René Guénon à Blois*. Extrait du *Bullet. de l'Association des Anciens Elèves du lycée de Blois*, 1954, p. 2.

l'étude où Augustin-Thierry ressentit ses premières évocations historiques.

« On remarquait encore dans le grand salon de l'administration un beau tableau représentant l'ancien recteur, Louis de la Saussaye qui a donné son nom au quai qui bordait l'établissement » (1).

Au bout de quelques mois, Guénon fut considéré par tous ses professeurs comme un excellent élève à tous points de vue, bien doué et travailleur.

Malheureusement sa santé toujours chancelante l'empêcha, bien souvent, de suivre les cours du collège régulièrement ; cependant à force d'efforts très sérieux, il réussit à être présenté au Concours Général pour la version latine.

L'année suivante, 1903, étant en philosophie, R. Guénon fut le même élève « intelligent et réfléchi qui ne cessa jamais de marcher en tête de sa classe ». A nouveau il prit part au Concours Général en sciences et philosophie et obtint un accessit en physique. A cette occasion, la Société des Sciences et Lettres de Blois lui décerna un prix.

Ayant obtenu, le 2 août 1902, son baccalauréat 1^{re} partie, il devint le 15 juillet 1903, bachelier de lettres philosophie, avec mention *assez bien* (2).

Entré en mathématiques élémentaires en 1904, il montra d'emblée des « aptitudes réelles » pour cette branche du savoir universitaire, et reçut la plus haute récompense du collège, la médaille offerte par l'association des Anciens Elèves (3).

Signalons, que cette année là, son professeur de philosophie le note ainsi : « Excellent élève dont le zèle pour la philosophie est d'autant plus méritoire qu'il est plus désintéressé ». Ce professeur s'appelait Leclères : il était par les potaches, surnommé « l'Excellent ». Il devait l'année sui-

(1) Lettre de M. Bière, ancien économiste du collège.

(2) Déclarations fournies par l'office du baccalauréat, à Paris.

(3) Toutes les indications concernant le collège Augustin-Thierry, sont extraites du livret scolaire de R. Guénon.

vante être nommé professeur à l'Université de Fribourg, en Suisse. Les élèves qu'il a formés à Blois ont tous été marqués par sa forte personnalité. Quel part eut-il dans la formation de René Guénon ? » (1)

Arrivé au terme de ses études, ses professeurs du collège, l'engagèrent vivement à poursuivre ses classes de mathématiques à Paris. C'est pourquoi, en octobre 1904, René Guénon vint à Paris, et se fit admettre en qualité de « taupin » au collège Rollin, c'est-à-dire comme élève de mathématiques spéciales, son intention étant d'obtenir sa licence de mathématiques.

Toutefois, s'il fut un excellent élève à Blois, par contre à Paris, ses nouveaux professeurs, tout en reconnaissant sa bonne volonté et son ardeur au travail, lui firent comprendre qu'il ne devait pas persister dans la voie qu'il suivait (2).

Là encore, la lenteur de ses progrès en mathématiques provenait surtout de sa santé toujours précaire, ce qui l'empêchait de suivre régulièrement les cours.

Afin de concilier son état de santé avec la continuation de ses études, Guénon se fit inscrire (1905-1906) à un groupement amical appelé : « Association des candidats à l'École Polytechnique et à l'École Normale » (3), en vue de suivre des cours complémentaires, mais ce fut en vain, étant, aux dires de ses professeurs de Rollin, « encore loin du niveau de l'examen » ; aussi ne persévéra-t-il pas, et ce fut la fin de ses études universitaires.

Dès son arrivée à Paris, il avait pris chambre au quartier latin, mais l'ambiance estudiantine découragea tout de suite un être aimant par dessus tout le calme et la tranquillité. Aussi chercha-t-il un lieu reposant, et c'est dans l'île Saint-Louis qu'il trouva l'endroit rêvé où, loin de la foule, il put désormais vivre sa vie, toute d'études.

On remarque que cette île est partagée en deux moitiés,

(1) Jean Mornet, *art. cité* p. 3.

(2) Renseignements fournis par M. le Proviseur du lycée Jacques-Debour, ancien collège Rollin.

(3) Cette association n'existe plus.



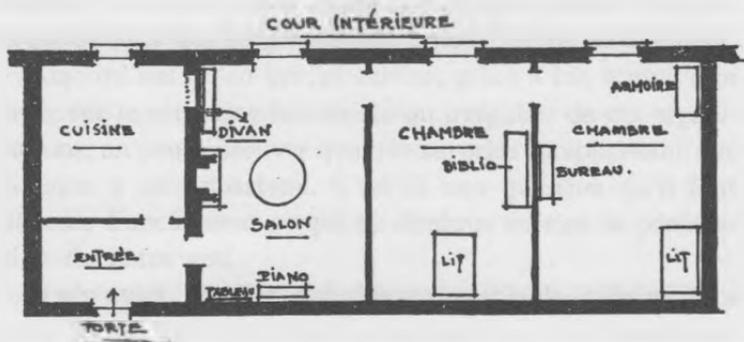
PARIS : 51, RUE SAINT-LOUIS-EN-L'ÎLE

par une rue assez large, très commerçante, donnant l'impression d'un long tronc d'arbre, dont les ruelles adjacentes sont les branches, et c'est au 51 de cette rue, dans une vieille maison seigneuriale, aménagée en appartements, que vint se fixer notre ami.

C'était l'ancien hôtel Cheniseau (un nom de robe), bâti au commencement du XVIII^e siècle (1730) « dont les jardins à l'époque s'étendaient jusqu'au quai d'Orléans sur lequel donnait une autre entrée, entre deux petits pavillons. Cet hôtel abrita l'archevêché en 1840. C'est là que fut ramené, en 1848, Monseigneur Affre, après avoir trouvé la mort le 25 juin, devant l'une des barricades du faubourg St-Germain.

« La façade, donnant sur la rue St-Louis-en-l'Île, est remarquable, par sa porte à bossages vermiculés, son grand balcon en fer dentelé, soutenu par des consoles à dragons et à mascarons, et son fronton de style Louis XV le plus rocailleux ».

« Au fond d'une grande cour pavée (1), on remarque une sorte de portique décoratif avec au centre, une demi rosace rayonnante, ressemblant à un soleil » (2).



PARIS : L'APPARTEMENT DE RENÉ GUÉNON

A droite, un bâtiment faisant saillie sur la cour était desservi par une suite de degrés, appelé « escalier F », escalier étroit

(1) Cette cour était occupée, en 1906, par les fours de la biscuiterie Brateau, aujourd'hui disparue.

(2) G. Pillement. *Les Hôtels de l'île St Louis*. Paris, 1951, p. 17.

et sombre, bizarrement contourné, et là, au 3^e étage, se trouvait au fond d'un couloir obscur le petit appartement que René Guénon habita durant plus de 25 ans, et qui avait déjà le parfum un peu poussiéreux des méditations d'un autre âge.

On y entrait par un étroit vestibule, sur lequel s'ouvraient deux portes : celle d'une cuisine spacieuse et celle de la pièce faisant salle à manger et salle de réception. Ensuite enfilade, deux chambres à coucher. De grandes fenêtres donnant sur la cour intérieure éclairaient l'appartement, et si la cuisine et la salle à manger possédaient le gaz, les deux chambres, le soir, n'avaient que la clarté des lampes.

René Guénon en était arrivé à cette période de la vie, où, très fréquemment l'esprit ne se satisfait plus des seules études classiques. Il crut — comme bien d'autres avant et après lui — trouver un élargissement de son horizon intellectuel, en se tournant vers les doctrines néo-spiritualistes en vogue à cette époque.

CHAPITRE II

A LA RECHERCHE DE LA « PAROLE PERDUE »

LE mouvement occultiste, qui datait déjà de 1888, avait pour chef incontesté, le docteur Encausse, qui sous le pseudonyme de Papus dirigeait alors le groupe indépendant d'études esotériques, dont dépendait l'Ecole Hermétique, que fréquentait un nombreux public. Cette Ecole, située 13, rue Séguier, donnait ses cours quatre fois par semaine et les professeurs étaient Papus, Barlet, Sédir, Phaneg, etc...

René Guénon fut amené à cette école par un ami. Apportant à sa recherche le sérieux et le soin méticuleux qu'il mettait à toutes choses, il se fit admettre dans toutes les organisations qui se groupaient autour de ce mouvement.

Aujourd'hui qu'on sait, et surtout grâce à lui, à quoi s'en tenir sur le caractère fantaisiste ou irrégulier de ces organisations, on peut éprouver quelque surprise en apprenant que Guénon y ait appartenu. C'est là une question qu'il faut aborder franchement et qui ne diminue en rien la pénétration de notre ami.

Il n'y avait, en effet, rien d'in vraisemblable, *a priori*, à ce que l'ancien Ordre des Elus Coens, fondé au XVIII^e siècle, par Martinès de Pasqually, ait survécu jusqu'à la fin du XIX^e siècle et qu'une transmission régulière ait ainsi donné naissance à l'Ordre Martiniste. Nous savons maintenant qu'il n'y avait rien de tel dans cet Ordre.

René Guénon ne le sachant pas alors, se fit admettre dans l'Ordre Martiniste qui, aux dires de son fondateur, était « une Chevalerie Chrétienne respectant la liberté intel-

lectuelle et morale de tous ses membres et donnant à ceux-ci une instruction élevée sur le symbolisme, l'illuminisme et leurs adaptations » (1). C'était tout un programme.

Guénon révélera plus tard que cet Ordre devait primitivement servir d'« antichambre » à une organisation d'un caractère plus sérieux qu'on désignait généralement par les initiales *H. B. of L.*, c'est-à-dire *Hermetic Brotherhood of Luxor*, qui possédait encore, semble-t-il, de réelles connaissances du monde subtil. Mais ce projet n'avait jamais abouti et, à l'époque où Guénon entra dans l'Ordre Martiniste, la *H. B. of L.* était depuis longtemps déjà « en sommeil ». Guénon devait toutefois recevoir de Barlet, par la suite, certains documents qui en provenaient.

Entré dans l'Ordre Martiniste, après avoir satisfait aux deux premiers degrés, il reçut le troisième, c'est-à-dire devint S ∴ I ∴ (*Supérieur Inconnu*), par Phaneg. Il prit alors connaissance des cahiers de l'Ordre pour être lui-même initiateur et par la suite fut pourvu d'une charte de délégué général pour le Loir-et-Cher.

Ensuite il se fit recevoir dans deux obédiences maçonniques qui étaient en relations d'amitié avec l'Ordre Martiniste. La première était la Loge symbolique Humanidad, n° 240, du Rite National Espagnol apporté en France par Don Villarino del Villar, et dont Teder était le vénérable. La seconde était le Chapitre et Temple « INRI » du Rite Primitif et Originel Swédenborgien. Dans cette obédience il reçut de Théodore Reuss, Grand-Maître du Grand-Orient et Souverain Sanctuaire de l'Empire d'Allemagne, le cordon de soie noire du Kadosh.

Lors du Congrès Spiritualiste et Maçonnique de 1908 (nous avons été chargé de toute la partie administrative, avec *Le Voile d'Isis* comme organe officiel) qui eut lieu du 7 au 10 juin, dans la grande salle des Sociétés Savantes, René Guénon était présent comme secrétaire du bureau. Il se

(1) Papus. *L'occultisme et son état actuel, dans l'Initiation*, mai 1907, p. 110.



RENÉ GUÉNON EN 1908

tint sur l'estrade d'honneur, revêtu de son cordon. Ce fut là sa seule participation au Congrès. Il s'en retira, choqué par une phrase, dite par Papus, dans son discours d'ouverture : « Les sociétés futures seront transformées par la certitude de deux vérités fondamentales du spiritualisme : la survivance et la réincarnation » (1).

A la suite de ce Congrès, fut créé, dans le Temple du Rite mixte du Droit Humain, un Souverain Grand-Conseil du Rite de Memphis-Misraïm pour la France et ses dépendances. La patente constitutive fut délivrée par le Souverain Sanctuaire d'Allemagne, signée et scellée le 24 juin, à Berlin, par le Grand-Maître Théodore Reuss (Peregrinos) qui assistait au Congrès. La loge Humanidad, précédemment rattachée au Rite Espagnol, devint Loge-Mère pour le Rite de Memphis-Misraïm (2). Ajoutons que Guénon fut pourvu d'une patente de 30^e-90^e.

Au cours de ce Congrès, Guénon rencontra Fabre des Essarts qui, sous le nom de Synésius, était le patriarche de l'Eglise Gnostique, et lui demanda d'être admis dans cette Eglise.

Toutes ces organisations se présentaient avec un caractère plus ou moins secret ; pour les connaître, il fallait y entrer, car il était normal qu'elles ne fournissent pas au public les preuves de leur filiation.

L'attitude de René Guénon en cette période 1906-1909 (3) était donc parfaitement naturelle, et devait, dans l'avenir, se révéler « providentielle » puisqu'elle a permis que d'autres, après lui, évitent de s'engager dans des voies sans issue et d'y perdre au moins leur temps.

A ceux qui lui reprocheront plus tard, cette attitude, il répondra « Si nous avons dû, à une certaine époque, pénétrer

(1) *L'Initiation*, juin 1908, p. 200.

(2) J. Bricaud. *Notes historiques*. Lyon, 1938, p. 11.

(3) On trouve dans les n^{os} de janvier et février 1909 de *L'Initiation* deux nomenclatures des activités mensuelles de l'Ecole Hermétique, signées R. G. S. † I †. Ce fut sa seule collaboration à cette revue.

dans tels ou tels milieux, c'est pour des raisons qui ne regardent que nous » (1).

Voici du reste, en termes clairs et précis, ce qu'il pensait du mouvement néo-spiritualiste, en raison de la diversité des écoles :

« Il est impossible d'associer des doctrines aussi dissemblables que le sont toutes celles que l'on range sous le nom de spiritualisme ; de tels éléments ne pourront jamais constituer un édifice stable. Le tort de la plupart de ces doctrines soi-disant spiritualistes, c'est de n'être que du matérialisme transposé sur un autre plan, et de vouloir appliquer au domaine de l'esprit les méthodes que la science ordinaire emploie pour étudier le monde hylique. Ces méthodes expérimentales ne feront jamais connaître autre chose que de simples phénomènes, sur lesquels il est impossible d'édifier une théorie métaphysique quelconque, car un principe universel ne peut pas s'inférer de faits particuliers. D'ailleurs, la prétention d'acquérir la connaissance du monde spirituel par des moyens matériels est évidemment absurde ; cette connaissance, c'est en nous-même seulement que nous pouvons en trouver les principes, et non pas dans des sujets extérieurs » (2).

S'étant convaincu que les organisations occultistes ne détenaient aucun enseignement sérieux et dirigeaient leurs membres vers un faux spiritualisme incohérent et dépourvu de base traditionnelle, René Guénon songea à grouper les éléments les plus intéressants de ces organisations.

Une circonstance étrange lui en fournit l'occasion. Justement, c'était au début de 1908, plusieurs membres de l'Ordre Martiniste réunis dans un hôtel au 17, rue des Canettes, près de Saint-Sulpice, obtinrent certaines communications par *écriture directe*.

Or, un certain jour, ils reçurent l'ordre d'y amener Guénon. Dans les communications qui suivirent, tantôt rue des

(1) *Le Voile d'Isis*, mai 1932, p. 351.

(2) *La Gnose et les écoles spiritualistes*, dans *La Gnose*, déc. 1909, p. 20.

Canettes, tantôt, rue St-Louis en l'Île, l'« entité » qui se manifestait enjoignit aux assistants de fonder un « Ordre du Temple » dont Guénon devait être le chef.

A ce propos, voici ce que nous dira, plus tard, Guénon, sur la valeur de messages analogues :

« Une communication, énonçant des faits réellement inconnus de tous les assistants peut cependant provenir du « subconscient » de l'un d'eux, car sous ce rapport on est fort loin de connaître ordinairement toutes les possibilités de l'être humain ; chacun de nous peut être en rapport, par cette partie obscure de lui-même, avec des êtres et des choses dont il n'a jamais eu connaissance au sens courant de ce mot, et il s'établit d'innombrables ramifications auxquelles il est impossible d'assigner des limites définies » (1).

L'Ordre du Temple rénové comprenait théoriquement sept grades, qui étaient : « Chevalier du Temple, Prince de la Nouvelle Jérusalem, Rose-Croix Egyptien, Chevalier de Garde de la Tour Intérieure, Adepte hermétique, Kadosh Templier, Grand Commandeur du Temple ». Toutefois, les rituels de ces grades ne furent jamais divulgués.

Ajoutons toutefois que l'« Ordre du Temple » qui n'eut qu'une existence éphémère, aurait pu constituer un groupe d'études du genre de ceux dont l'auteur d'*Orient et Occident* devait, plus tard, envisager la possibilité.

La fondation de l'« Ordre du Temple » fut à l'origine des démêlés entre Guénon et ses amis, d'une part, Papus et Teder, de l'autre, et les premiers furent exclus des diverses organisations contrôlées par les seconds.

Après sa rupture avec les organisations occultistes, René Guénon fut admis à la Loge *Thébah*, relevant de la Grande Loge de France, Rite Ecossais Ancien et Accepté (3). Il devait rester en activité dans cette obédience jusqu'à la

(1) *L'Erreur spirite*, Paris, 1952, p. 105.

(2) *Hiram*, février 1909, p. 6.

(3) En janvier 1913, la revue *Le Symbolisme* publia une conférence de René Guénon, faite dans la loge *Thébah*, sous le titre *L'enseignement initiatique*.

guerre de 1914, qui mit les Loges en sommeil. Après la guerre, entièrement absorbé par son œuvre publique, il ne reprit pas d'activité, sans cesser pour cela de s'intéresser à la Maçonnerie et d'entretenir des relations avec des membres des différentes obédiences.

Toutefois, il fera sur cette organisation initiatique authentique, les réserves suivantes :

« La Maçonnerie a subi une dégénérescence : le début de cette dégénérescence, c'est la transformation de la Maçonnerie opérative en Maçonnerie spéculative, mais on ne peut parler ici de discontinuité ; même s'il y eut « schisme », la filiation n'est pas interrompue pour cela et demeure malgré tout ; l'incompréhension de ses adhérents et même de ses dirigeants n'altère en rien la valeur propre des rites et des symboles dont elle demeure la dépositaire » (1).

Mais revenons maintenant à l'année 1909. René Guénon entra donc dans l'Eglise Gnostique et fut consacré évêque par Synésius, sous le nom de *Palingenius* dont la première partie tirée du grec, signifie « qui renaît », l'équivalent de son prénom : René (2).

(1) *Etudes Traditionnelles*, juin 1937, p. 234.

(2) On lira avec curiosité *Les souvenirs occultistes de J. Doinel*, parus dans *Le réveil Gnostique*, mars et avril 1908, sur la rénovation de l'Eglise Gnostique.

CHAPITRE III

« EX ORIENTE LUX »

SOIT au sein de l'Église Gnostique, soit dans l'un ou l'autre des organismes relevant du mouvement occultiste, Guénon rencontra deux hommes qui devaient jouer un rôle appréciable dans sa formation intellectuelle : l'un était Léon Champrenaud et l'autre Albert de Pourville.

Dans le mouvement gnostique, le premier s'appelait *Théophane* et était évêque de Versailles ; le second se nommait *Simon*, évêque de Tyr et de Sidon.

Léon Champrenaud (1870-1925) avait été mêlé tout jeune au mouvement occultiste, presque depuis les débuts, et y avait pris une part très active. Il fut maître de conférences à l'École Hermétique, en 1897, puis rédacteur à *L'Initiation* ; devenu secrétaire-adjoint de l'Ordre Martiniste, il entra au Suprême Conseil de l'Ordre sous le nom de *Noel Sisera*, et, comme tel, assista à l'inauguration de la Loge Martiniste Velleda, en 1902.

Peu après, il devint rédacteur en chef d'un organe peu connu, *L'Initiateur*, publié par le Suprême Conseil et réservé aux délégués martinistes. Ce bulletin n'eut que 7 n^{os}, de janvier 1904 à mars 1905. A partir du 4^e numéro, le nom de Sisera fut remplacé par celui de Sédir, qui commençait à sortir de l'ombre.

« C'est que, dans le même temps, Léon Champrenaud s'écartait de l'occultisme de Papus, qui lui semblait s'engager dans une impasse, et se tournait alors vers l'étude des doctrines orientales à laquelle il s'intéressait depuis quelques

temps déjà » (1). Il devait d'ailleurs entrer dans l'Islam, sous le nom d'Abdul-Haqq, le « Serviteur de la Vérité » (2).

Albert Puyou, comte de Pouvoirville (1862-1939) avait rempli au Tonkin des fonctions militaires et administratives. Il avait l'allure d'un officier noble, habitué à commander, et n'admettant pas qu'on le contredise. Par contre, Léon Champrenaud était de grande taille, la figure ronde et très sympathique.

Sa rencontre avec le Tongsang Ngûyen te Duc-Luat, « Le Maître des Sentences », l'un des cinq Tiensi de la Chine méridionale, permit au comte de Pouvoirville de recevoir l'initiation taoïste, avec le nom de *Matgioi*, qui signifie « œil du jour », ou le Soleil, en Chinois.

Revenu en France, vers 1894, Matgioi entra dans le mouvement occultiste et écrivit dans *L'Initiation*, sous le nom de *Mogd*, quelques articles sur *La pathogénie chinoise* et *le Taoïsme et les Sociétés Secrètes*, embryon de ses œuvres futures.

Pouvoirville et Champrenaud fondèrent, en avril 1904, *La Voie*, revue mensuelle de Haute Science, qui dura jusqu'en mars 1907, dans laquelle furent publiées, pour la première fois, les deux œuvres capitales de Matgioi, *La Voie métaphysique* et *La Voie rationnelle* ainsi qu'un ouvrage en collaboration *Les enseignements secrets de la Gnose*, sous la signature gnostique Simon-Théophane. Ce volume devait être suivi de deux autres, qui ne parurent pas.

Ajoutons que sous son nom de Théophane, Léon Champrenaud publia en 1910, une étude sur *Matgioi et les Sociétés Chinoises*, suivie d'un résumé sur la métaphysique taoïste.

En novembre 1909, René Guénon, sous son nom gnostique de *Palingenius*, et en collaboration avec quelques-uns de ceux qui firent partie de l'« Ordre du Temple », *Marnès* (Alexandre Thomas) et *Mercuranus* (P. G...), et, comme lui, entrés dans l'Eglise Gnostique, fondait la revue *La Gnose*. C'est pourquoi

(1) *Le Voile d'Isis*, mai 1926.

(2) Voir *La métaphysique islamique*, dans le *Voile d'Isis*, février 1930.

cette revue parut d'abord comme « Organe officiel de l'Eglise Gnostique universelle ».

Guénon, mieux informé, ayant pu se rendre compte que l'Eglise Gnostique était une construction purement individuelle, écrira plus tard :

« Les « néo-gnostiques » n'ont jamais rien reçu par une transmission quelconque, et il ne s'agit que d'un essai de « reconstitution » d'après des documents, d'ailleurs bien fragmentaires qui sont à la portée de tout le monde ; on peut en croire le témoignage de quelqu'un qui a eu l'occasion d'observer ces choses d'assez près pour savoir ce qui en est réellement » (1).

Ainsi, à partir du n° 4, *La Gnose* devint une « Revue consacrée à l'étude des Sciences ésotériques » et en particulier, aux traditions orientales, grâce à l'appui que lui apportèrent Théophane et Matgioi (2), qui furent les premiers qui s'efforcèrent de faire connaître en France les véritables doctrines métaphysiques de l'Orient.

Ce fut dans les premiers numéros de cette revue (3), que parut le premier texte qui ait été rédigé, ou du moins publié par René Guénon, sous le titre *Le Demiurge*, qui montre d'emblée sa maîtrise. Cet article, et ceci est à retenir, témoigne déjà d'une connaissance très sûre de la métaphysique hindoue dont les thèmes essentiels sont mis en lumière, appuyés par des textes de Shankarachârya (4).

A part quelques articles posthumes de J. Doinel et des études de Synesius, Henry, Marnès, Mercuranus, Barlet et Rouxel, le principal rédacteur de *La Gnose* fut Guénon-Palingenius lui-même. Il y publia la première rédaction d'une grande partie du *Symbolisme de la Croix*, la partie essentielle de *L'Homme et son devenir selon le Védânta*, et

(1) *Aperçus sur l'ésotérisme chrétien*, Paris, 1954, p. 50, note 1.

(2) Toutefois Champrenaud ne publia personnellement rien dans cette revue, et Matgioi ne donna qu'un seul article.

(3) *La Gnose* était éditée par *La Librairie du Merveilleux*, que dirigeaient P. Dujols et A. Thomas. Cette librairie était située au 76, de la rue de Rennes. On y accédait d'abord, par une grille en fer forgé, dans une cour pavée, qui précédait le bâtiment où se tenait la librairie, située au premier étage. C'était les communs de l'ancien hôtel de Chemilly.

(4) Cet article a été reproduit dans *Etudes Traditionnelles*, juin 1951.

de nombreux articles qui, remaniés, prirent place dans *Les principes du calcul infinitésimal*. On y trouve aussi toute une série d'articles sur *La Franc-Maçonnerie*.

En collaboration avec Synésius, il donna en supplément, la première traduction française intégrale du premier livre des *Philosophumena*, attribués à Origène, qu'il agrémenta de nombreuses et utiles notes.

Lorsqu'en février 1912, la revue cessa de paraître, un dernier numéro devait être édité pour terminer les études en cours, mais ce numéro ne parut jamais (1).

A cette époque Guénon-Palingenius s'affirma comme le grand métaphysicien que connaissent les lecteurs des livres parus sous son patronyme depuis 1921. C'est donc entre 23 et 26 ans qu'on doit placer l'élaboration de plusieurs de ses livres essentiels ainsi que le projet d'écrire un ouvrage sur *Les conditions de l'existence corporelle* (2). Que s'était-il donc passé ?

Au cours des vingt années antérieures, des Hindous étaient entrés en contact, en France, avec au moins deux occidentaux d'orientation plus ou moins traditionnelle.

L'un était Saint-Yves d'Alveydre (1842-1909), l'auteur des « Missions » ; mais il semble que ses informateurs hindous (et nous ne pensons pas à l'Afghan Hardjij Scharipf) furent découragés par ses préoccupations sociales et par son obstination à considérer les enseignements qu'on lui transmettait, non pas comme un enseignement traditionnel qu'on doit recevoir et s'assimiler, mais comme des éléments destinés à s'intégrer dans un système personnel.

L'autre fut Yvon le Loup, connu dans les milieux occultistes sous le nom de « Sédir » (1871-1926), qui, nous dira Guénon, « s'était beaucoup intéressé autrefois aux doctrines de l'Inde... Il n'avait trouvé que peu d'encouragements auprès de quelques hindous qu'il avait rencontrés, et à qui il

(1) A. Thomas (*Marnès*) fut tué, durant la guerre 1914-18.

(2) Bien que ce travail soit inachevé, nous l'avons reproduit dans les numéros de janvier, février et mars 1952 des *Etudes Traditionnelles*.

s'était montré trop soucieux de « phénomènes » (1) ; mais il aurait certainement pu, s'il avait persévéré, se défaire de cette tendance trop occidentale et pénétrer plus avant dans la connaissance des véritables doctrines » (2).

De plus, ajoute Guénon, « il chercha entre le Christianisme et les traditions orientales des oppositions qui n'existent pas vraiment ; il vit une sorte de divergence irréductible, là où nous voyons, au contraire, une harmonie profonde et une unité réelle sous la diversité des formes extérieures » (3).

Il nous faut ici aborder la partie la plus énigmatique de la vie de René Guénon.

Nous avons vu que le premier article paru dans *La Gnose* dénotait une connaissance sûre de la métaphysique védântique, ceci en novembre 1909 ; cette connaissance s'affirme avec maîtrise dans les articles sur *Le Symbolisme de la Croix* et *L'Homme et son évolution posthume selon le Védânta*, parus en 1910 et 1911.

Il est évident que de tels travaux, quelles que fussent l'intelligence et la faculté d'assimilation de leur auteur, supposent une assez longue période préalable d'étude et de méditation.

D'autre part, nous savons que Guénon n'a pas étudié les doctrines orientales et les langues orientales de façon livresque. Nous avons eu à ce sujet, son témoignage catégorique.

En 1934, un Français attiré par l'œuvre de René Guénon, et en relations personnelles avec lui, M. André Préau, publiait dans le n° d'avril de la revue *Jayakarnataka*, éditée aux Indes, à Darwar, un article consacré à Guénon et intitulé *Connaissance orientale et recherche occidentale*. M. Préau écrivait :

« Cet auteur (Guénon) présente le cas très rare d'un écrivain s'exprimant dans une langue occidentale et dont la

(1) Voir dans *Le Voile d'Isis*, avril et août 1910, les deux articles que Sédir a consacré à l'Hindou et au Chinois qui le contactèrent.

(2) Témoin ses ouvrages sur *les Incantations* et *Le Jakirisme hindou et les yogas*.

(3) G. Sédir et *les doctrines hindoues* dans le *Voile d'Isis*, avril 1926, p. 240.

connaissance des idées orientales a été directe, c'est-à-dire essentiellement due à des maîtres orientaux ; c'est en effet à l'enseignement oral d'orientaux que M. René Guénon doit la connaissance qu'il possède des doctrines de l'Inde, de l'ésotérisme islamique et du Taoïsme, aussi bien que celle des langues sanscrite et arabe, et ce trait le distingue suffisamment des orientalistes européens ou américains qui, sans doute, ont parfois travaillé avec des Asiatiques, mais sans leur demander autre chose qu'une aide destinée à faciliter un travail restant principalement livresque et conçu suivant les méthodes de l'érudition occidentale ».

Or, nous savons de façon certaine que le texte de cet article avait été communiqué à René Guénon avant sa publication. M. Préau avait tout d'abord écrit, d'après des renseignements antérieurs, que c'était à l'enseignement oral d'Orientaux que Guénon devait sa connaissance des doctrines de l'Inde et de l'ésotérisme islamique.

Sur le texte qui lui avait été communiqué, Guénon ajouta de sa main « et du Taoïsme », confirmant et complétant à la fois ce que M. Préau avait écrit.

Guénon a donc eu un Maître ou des Maîtres hindous. Il nous a été impossible d'avoir la moindre précision sur l'identité de ce ou de ces personnages, et tout ce qu'on peut en dire avec certitude, c'est qu'il s'agissait en tout cas d'un ou de représentants de l'école Védânta adwaita, ce qui n'exclut pas qu'il y en eut d'autres.

Ce qui nous paraît non moins certain c'est que, pour la raison indiquée plus haut, leur prise de contact avec René Guénon ne peut pas être postérieure à 1908, ou, au plus tard — et c'est vraiment une limite extrême — au début de 1909.

Et, incontestablement, c'est ce contact qui détermina la vocation de René Guénon, et c'est l'enseignement reçu de cette source hindoue qui marquera le plus fortement son œuvre, si déterminant que fut, à certains égards, un autre contact, dans sa vie individuelle.

En ce qui concerne le Taoïsme, il est permis de formuler une conjecture. Il paraît bien qu'une première connaissance de la métaphysique extrême-orientale parvint à Guénon par le canal de Matgioi, et il est permis de supposer que l'enseignement oral fut ici communiqué par le fils cadet du « Maître des Sentences », le tong-sang Luat, lequel vécut en France un certain temps et ne fut pas étranger à la traduction des textes chinois qui figurent dans *La Voie Rationnelle* et *La Voie Métaphysique*.

Nous pouvons dire aussi — et sans pouvoir préciser davantage — que Guénon, même du côté taoïste, reçut *plus* que n'avait reçu Albert de Pouvourville.

Pour ce qui est du Soufisme, nous sommes un peu mieux renseigné quant aux sources et quant aux dates importantes.

Il ne paraît pas douteux que le premier contact de Guénon dans ce domaine fut la rencontre avec le personnage qui écrivit dans *La Gnose*, sous son nom islamique d'Abdul-Hâdi (le « serviteur du Guide », El-Hâdi étant un des 99 noms attributifs d'Allah).

Le nom « profane » d'Abdul-Hâdi était John Gustaf Agelii. Il naquit le 24 mai 1869, à Sala, petite ville suédoise dans le Vastmanland, à 129 kilom. de Stockolm. Il était le fils d'un vétérinaire (1).

Ses études scolaires se passèrent dans diverses villes de la Suède et se terminèrent à Stockolm, sans succès.

C'est au cours d'un voyage, en 1889, dans la plus grande île de son pays, Gotland, située dans la mer Baltique qu'il se mit à dessiner et à peindre d'une façon si agréable que ses esquisses furent appréciées par deux des plus grands peintres Suédois, Richard Berg et Karl Nordström.

Venu à Paris, en 1890, il entre dans l'atelier du peintre Emile Bernard, grâce au fameux marchand de tableaux, le père Tanguy. C'est alors qu'il prit son nom d'artiste, *Ivan Aguéli*.

(1) Les éléments de cette vie sont tirés de la brochure de M. A. Westholm Jean Aguéli 1869-1917. Göteborg, 1957, et du livre de M. Axel Gauffin, *Ivan Aguéli*, Stockholm, 1940.

Attiré par le renom de la « Société Théosophique » dont une branche existait à Stockolm, il se fit admettre, patronné par le peintre Bernard dans celle de Paris, « Le Lotus ». Simultanément, il fréquente les milieux anarchistes.

Peu après il rentre en Suède, fréquente l'école de la Société des Artistes à Stockholm, puis, à Visby, dans l'île de Gotland, peint des paysages et une composition, « poèmes en couleurs », inspirée par l'œuvre de Baudelaire.

Revenu à Paris, fin 1892, où il vit d'une petite pension que lui servait sa mère, il se lie avec une jeune femme qui eut son heure de célébrité, la poétesse socialiste et théosophe, Marie Huot. Arrêté pour avoir donné asile à un anarchiste recherché par la police, il est emprisonné à Mazas pendant plusieurs mois.

Il met à profit sa détention en étudiant l'hébreu, l'arabe et le malais. Il avait, écrira un de ses amis, « une faculté incroyable de s'assimiler de nouvelles langues, de pénétrer et d'analyser leurs architectures ». Il lit, ou projette de lire, la Bible en hébreu, Fabre d'Olivet, l'Evangile de saint Jean en arabe, Denys l'Aréopagite, Swedenborg — qui l'influença fortement —, Villiers de l'Isle Adam, etc...

Après sa libération, il part pour l'Egypte, en septembre 1894, et vit un temps au Caire. Au début de 1895, il se rend à Assiout (1) où il peint quelques paysages et prend des croquis de têtes d'indigènes.

Dans l'été de 1895, il retourne à Paris où il se consacre surtout à des études de langues et de civilisations orientales. A l'Ecole des langues orientales, il étudie l'arabe classique avec Derenbourg, l'arabe vulgaire et l'hindoustani ; à l'Ecole pratique des hautes études, il étudie le sanscrit avec Sylvain Lévi. Il semble que Derenbourg ait joué un rôle important — probablement involontaire — dans la vie, d'Aguéli en lui facilitant la connaissance de l'Islam. Dans

(1) Assiout ou Siâout est située à 407 k. du Caire, sur la rive gauche du Nil. C'est la plus grande ville de la Haute-Egypte appelée par les Grecs, *Lycopolis*, « La ville du loup », elle est aussi la ville natale de Plotin, l'auteur des *Ennéades*.

son cours, Derenbourg commente *La lumière du Livre révélé et les secrets de l'exégèse* d'Abdallah Ibn Omar.

Ce séjour d'Aguéli à Paris fut interrompu par un voyage en Suède, occasionné par la mort de son père, survenue le 22 décembre 1896. Il retourne dans la capitale française en juillet 1897. C'est vers cette époque qu'Aguéli devient musulman. Son biographe, M. Gauffin, écrit : « Malgré toutes mes recherches, je n'ai pas réussi à déterminer exactement quand et dans quelles circonstances cela eut lieu ». Il étudia cependant aussi le Bouddhisme, ce qui constituait une préparation pour l'événement qui devait interrompre, cette fois-ci, son séjour à Paris : le voyage aux Indes. A ses amis, Aguéli racontait qu'il voulait entrer dans un couvent bouddhiste et, si possible, pénétrer jusqu'à Lhassa. Mais en réalité, son voyage se termina à Ceylan, à Colombo, où il arriva au début de 1899.

Le séjour aux Indes ne dure que 9 mois. Marie Huot, jalouse du bonheur que son ami trouve en Orient, cesse de lui faire suivre sa pension, et l'artiste est obligé de rentrer à Paris en décembre 1899. En 1902, il collabore à la *Revue Blanche* et publie dans *L'Initiation* des *Notes sur l'Islam* qui demeurèrent inachevées.

C'est qu'en 1901, Aguéli avait fait, à Paris, la connaissance d'un jeune médecin italien, Enrico Insabato, animé du même désir que lui de rapprocher l'Orient et l'Occident. Ils rêvaient tous deux d'une sorte d'alliance entre les peuples musulmans, japonais, italien, français et anglais, et en décembre 1902, ils se rendirent en Egypte pour travailler ensemble à la réalisation de ces projets. Ils publièrent deux journaux arabo-italiens, *Il Commercio Italiano* et *Il Convito*. C'est surtout, dans ce second journal, qu'Abdul-Hâdi publia de nombreux articles et des traductions, en italien, de traités de l'ésotérisme islamique.

C'est que, durant son séjour en Egypte, à une époque que nous ne pouvons fixer avec certitude, mais qui est certainement antérieure à 1907, Aguéli avait rencontré le Sheikh

Elish Abder Rahman el Kébir (« Le serviteur du (Dieu) grand ») un des hommes les plus célèbres de l'Islam, fils du restaurateur du rite Mâlékite, et lui-même un sage profond, Sheikh d'une branche Shadhilite (1) et qui, en même temps, dans l'ordre exotérique, était le chef du Mudhhat Mâliki (2), à El Azhar. Celui-ci l'initia au *Tâçawwuf*, et ainsi Ivan Aguéli, devint Abdul-Hâdi, et « moqqadem », de son initiateur, c'est-à-dire son représentant.

Il fut également en rapports étroits avec d'autres dignitaires musulmans. Dans des lettres de 1909 et 1911, il mentionne le Sheikh Senussi duquel il reçoit, en 1909, le conseil d'interrompre toutes relations avec les Italiens. Plus tard, en 1916, il parlera de son « Sheikh vénéré, Sidi Hosafi, du Caire, dont il possède quelques petits travaux sur l'Islam exotérique et ésotérique ».

Revenu en France, au début de 1909, il se disputa violemment avec Marie Huot, venue l'attendre au débarcadère de Marseille et se réfugia à Genève, pas pour longtemps, puisqu'il revint un mois après à Paris, et se réconcilia avec son amie. A ce moment, il commence à se plaindre de sa surdité.

Nous arrivons maintenant à fin 1910. Abdul-Hâdi fait connaissance de Guénon-Palingnius, qui dirige *La Gnose*. Tous deux sympathisèrent tout de suite, et pendant plus d'un an, de décembre 1910 à janvier 1912, Abdul-Hâdi collabora à la revue (3).

(1) • Les termes « branche Shadhilite » indiquent une branche de l'organisation initiatique (Tariqah), fondée au VIII^e siècle de l'Hégire par le Sheikh Abul-Hasan ash Shâdili, une des plus grandes figures spirituelles de l'Islam » (M. Valsan, *L'islam et la fonction de René Guénon*, dans *Etudes Traditionnelles*, janv. février 1953, p. 36).

(2) • Les termes « Mudhat Mâliki » indiquent une des quatre écoles juridiques sur lesquelles reposent l'ordre exotérique de l'Islam » (M. Valsan, *Idem*).

(3) Les traductions des traités islamiques sont : *Le Cadeau*, de Moham-med ibn Fazlalah el Hindi ; *El Malâmatiyah*, de Seyid Abu Abdur Rahmân (réimprimé dans *Le Voile d'Isis* oct. 1933) ; *Traité de l'Unité*, de Mohyiddin ibn Arabi (réimprime dans *Le Voile d'Isis*, janv. février 1933) ; *Les Catégories de l'initiation*, du même auteur (inachevé).

Quant aux articles citons : *L'universalité en Islam* ; *L'Islam et les religions anthropomorphiques* ; *L'identité suprême dans l'ésotérisme musulman*. *Les pages dédiées au Soleil*.

Au début de 1911, avant son départ pour la Suède, Abdul-Hâdi avait remis à Guénon-Palingenius tous les écrits qui parurent dans *La Gnose*, étant donné qu'il ne revint en France qu'en juin 1912.

C'est durant cette période qu'un changement va s'opérer dans la vie privée de René Guénon. Aux vacances de 1911, il se rendit à Blois, afin de revoir sa mère et sa tante, M^{me} Duru, ses seules parentes, depuis la disparition de son père. Sa tante, devenue institutrice libre à Montlivaut, non loin de Blois, avait pour adjointe une jeune fille, pleine de qualités, originaire du Chinonais, Elle s'appelait Berthe Loury.

Née en 1883 à Bourgueil, Mademoiselle Loury était la quatrième de sept enfants, d'une famille habitant Tours, qui possédait un coquet domaine à Lémeré, non loin de Chinon.

Très grande, d'une figure agréable, cultivée et musicienne, Mademoiselle Loury sut plaire à René Guénon, si bien que l'année suivante, le 11 juillet 1912, ils se marièrent civilement à la mairie de Blois, et une semaine après, avec dispense des bans accordée par l'Archevêque de Tours et l'Evêque de Blois, ils s'unirent religieusement dans la petite église Saint-Hilaire, de Lémeré (1).

Quelques mois après, les deux époux vinrent s'installer à Paris, dans le petit appartement de la rue Saint-Louis-l'Île. Ils vécurent dans un accord parfait, la vie intellectuelle les absorbant tous deux.

C'est en 1912 également qu'il convient de placer le rattachement de Guénon à la tradition islamique. C'est lui-même qui en a indiqué la date de façon indirecte dans la dédicace de son livre *Le Symbolisme de la Croix*, paru en 1931, et dont la première page porte la mention « A la mémoire vénérée de Es-Sheikh Abder Rahmân Elish El-Kébir, à qui est due la première idée de ce livre. Mocr El Qâhirah 1329-1349 H. ». La première de ces dates correspond à notre année 1912 et Guénon, dans une lettre, devait préciser que c'était la date de son entrée dans l'Islam.

(1) *Extrait de registres de mariage, de Lémeré, d'après copie, 14 nov. 1933.*

Il y a tout lieu de penser que Guénon reçut peu après la *barakah* du Sheikh Elish, par l'intermédiaire d'Abdul-Hâdi.

On s'est souvent demandé pourquoi René Guénon avait choisi l'Islam pour sa voie personnelle, alors que son œuvre fait préférablement appel à la Tradition hindoue. A vrai dire, il s'agit là d'une question qui ne regarde véritablement personne, et à laquelle, sans doute, personne ne saurait répondre avec certitude.

Toutefois, il est permis de mentionner, à ce propos, des considérations d'ordre tout à fait général. D'abord, les modalités d'initiation hindoue étant liées à l'institution des castes, on ne voit pas comment un occidental, par définition sans castes, pourrait y accéder (1).

D'autre part, le rituel hindou ne se prête, en aucune manière, à la vie occidentale, tandis que le rituel islamique, quelles que soient les difficultés pratiques qu'il présente, n'est tout de même pas incompatible avec la vie de l'Occident moderne.

Pour revenir à Abdul-Hâdi, nous dirons que, pendant toute l'année 1913, il parcourut la Touraine, peignant quelques paysages des bords de la Loire et de l'Indre, ainsi que d'autres paysages des bords de la Seine et de l'Oise, pour, ensuite, reprendre, en décembre 1913, la route de l'Égypte afin d'y peindre intensément paysages et têtes d'habitants, durant l'année 1914.

Pour des raisons obscures, les autorités anglaises l'expulsèrent en 1915. Il se rendra alors en Espagne, à Barcelone,

(1) M. Jean Herbert, à ce propos, écrit très justement : « Relevons d'abord qu'on ne risque pas d'être un jour appelé à se convertir » [à l'hindouisme] comme on peut l'être si l'on se sent vivement attiré par l'Islam ou le Bouddhisme, par exemple. En effet, on peut *naître* Hindou et l'on peut aussi perdre cette qualité, mais on ne peut ni *devenir* Hindou, ni même le redevenir, si on a cessé de l'être — pas plus qu'on ne peut devenir nègre.

Il est exact que, depuis quelques années, certains moines hindous modernistes ont voulu imiter les pratiques de conversion chrétiennes et musulmanes et fabriquer une sorte de baptême qui comprend, je crois, un bain dans le Gange et la récitation de quelques formules sacrées, mais c'est uniquement pour permettre à des ex-Hindous de revenir au bercail. Et nul ne se dissimule que ce subterfuge est lui-même assez fallacieux ». *Yogas, Christianisme et Civilisation*. Lyon, Derain, 1951, p. 20.

et toujours animé d'un zèle admirable pour la peinture, il ne cessera d'exercer son art. Malheureusement, devenu complètement sourd, il mourra écrasé par une locomotive, aux environs de Barcelone, le 1^{er} octobre 1917.

Tous les tableaux qu'il possédait furent envoyés à sa mère, par l'intermédiaire de l'attaché consulaire suédois. Ces tableaux figurent actuellement, en grande partie, soit au Musée National de Stockholm, soit au Musée de Gottenborg.

Abdul-Hâdi, sous son nom suédois d'Ivan Aguéli, est, à l'heure actuelle considéré, dans sa patrie, comme l'un des initiateurs de l'art moderne. Mais ce n'est pas cet aspect qui nous intéresse le plus. La biographie d'Aguéli par M. Gauffin est suivie d'un appendice du professeur H. S. Nyberg dont nous retiendrons quelques appréciations.

Tout d'abord, il ressort de l'examen des lettres écrites par Aguéli en arabe qu'il possédait bien cette langue.

Ensuite, le professeur Nyberg reconnaît qu'à partir de 1907, Aguéli apparaît comme « expert d'Ibn Arabî et, d'une façon générale, de la littérature mystique de l'Islam ». A la fin de son analyse, le professeur d'Upsal pose, sans vouloir la résoudre, la question de savoir si Aguéli est toujours resté dans l'Islam orthodoxe ou si celui-ci n'a été pour lui qu'un stade passager. Il ne croit pas impossible qu'il soit devenu finalement béhaïste, mais les raisons qu'il invoque sont bien faibles, et nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de s'y arrêter.

Assurément la carrière d'Abdul-Hâdi, telle que nous l'avons succinctement retracée, laisse une impression déconcertante, du moins pour un homme qu'on peut, à certains égards, qualifier de spirituel. Il ne faut pas oublier ici qu'une certaine connaissance d'ordre ésotérique ne s'accompagne pas nécessairement des dehors de la « sainteté » ou même simplement d'une conduite exemplaire.

Il ne faut pas oublier surtout, la distinction sur laquelle Guénon insistera tant, plus tard, entre l'individualité et la fonction, cette dernière n'impliquant pas nécessairement, à notre époque, l'accession à un état spirituel effectif. D'autre

part, même le fait de détenir une fonction dans l'ordre ésotérique ne confère pas une autorité dans des domaines qui ne sont pas directement liés à l'exercice de cette fonction. Il nous a paru que ce n'était pas inutile à rappeler ici.

Nous allons maintenant revenir un peu en arrière pour l'explication de certains faits et gestes concernant René Guénon.

CHAPITRE IV

PREMIERS COMBATS

AL'ÉPOQUE de ses démêlés avec les organisations occultistes, c'est-à-dire en 1909, Guénon était en relations avec un publiciste catholique, A. Clarin de la Rive, qui dirigeait une revue anti-maçonnique qui porta successivement comme titres *La France Chrétienne*, puis *La France Anti-Maçonnique*.

M. de la Rive, par son activité même de publiciste, avait été mêlé à tous les aspects des campagnes anti-maçonniques. Il avait suivi les activités de Léo Taxil qui fut considéré, pendant un temps, comme l'un des chefs de l'anti-maçonnisme.

Il ne saurait être question de refaire ici l'histoire de l'affaire Taxil, et nous rappellerons seulement que celui-ci avait réussi à convaincre d'importantes fractions du public catholique de l'existence, derrière la Maçonnerie habituellement connue, d'une « haute Maçonnerie luciférienne », à laquelle il attribuait et de multiples crimes et l'habitude de se livrer à des évocations diaboliques.

Même après le discours d'avril 1897 où Taxil avoua avoir fabriqué le « palladisme », de nombreux catholiques restaient persuadés du caractère luciférien de la Maçonnerie. M. de la Rive, plus perspicace que bien d'autres, finit par subodorer la supercherie et il joua un rôle important dans les circonstances qui obligèrent Léo Taxil à faire l'aveu des mensonges, en 1897.

Par M. de la Rive, Guénon fut mis au courant des détails de cette affaire. De l'examen des documents (dont certains devaient demeurer entre ses mains), il retira la conviction qu'il existait bien des groupes lucifériens et satanistes, mais

que ce n'était pas dans la Maçonnerie — qui lui était bien connue — qu'il fallait les chercher.

Il acquit la certitude qu'il y avait, de par le monde, des groupes qui s'efforçaient consciemment de jeter le discrédit sur tout ce qui subsiste d'organisations traditionnelles, qu'elles soient de caractère religieux ou de caractère initiatique ; que ces groupes pouvaient sans doute, avoir des agents dans la Maçonnerie, comme dans tout autre milieu, sans qu'on puisse pour autant assimiler la Maçonnerie à une organisation subversive.

Guénon ne cessera, jusqu'à la guerre de 1939, de dénoncer à chaque occasion les prolongements de l'anti-maçonnisme taxilien (*Revue Internationale des Sociétés Secrètes, L'Elue du Dragon*).

On peut se demander comment, dans ces conditions, Guénon a pu accorder sa collaboration à une publication anti-maçonnique.

C'est que René Guénon avait pu se rendre compte directement et personnellement du véritable caractère de la Maçonnerie qui est la plus importante survivance des anciennes organisations initiatiques du monde occidental. Il avait pu se rendre compte, grâce à ses contacts orientaux, de tout ce qui séparait la Maçonnerie moderne d'une organisation initiatique complète sous le double rapport de la doctrine et de la méthode ; il avait pu se rendre compte des ravages exercés par les préoccupations et l'activité politiques d'un grand nombre de Maçons, ce qui expliquait et justifiait jusqu'à un certain point, mais jusqu'à un certain point seulement, l'existence d'un « anti-Maçonnisme ».

A cause de son caractère initiatique, il convenait de rendre à la Maçonnerie son vrai visage, défiguré par la mystification taxilienne ; à cause de leur politique et de leur modernisme, il fallait combattre les Maçons contemporains, infidèles à la vocation initiatique, pour que la Maçonnerie puisse redevenir effectivement ce qu'elle n'a jamais cessé d'être virtuellement.

C'est ce travail qu'entreprit René Guénon dans *La France Anti-Maçonnique* au cours des années 1913-1914, et qui fut interrompu par la première guerre mondiale. Anonymement, puis sous le pseudonyme « Le Sphinx », il publia une série d'importants articles sur le Régime Ecossais Rectifié, sur le pouvoir occulte, sur la Stricte Observance et les Supérieurs Inconnus, sur les Elus Coens, travaux remplis d'aperçus inattendus et qui révèlent une connaissance approfondie de l'histoire de l'Ordre Maçonnique (1).

Durant sa période de collaboration à la F. A.-M. — et déjà auparavant — Guénon fut en relation avec un personnage assez énigmatique, qui publia dans la même revue une série d'articles critiques, très violents, sur la Société Théosophique, sous la signature « Swami Narad Mani », qui était un pseudonyme, son véritable nom étant Hiran Singh. Ce personnage, hindou ou Sikh, semble avoir été très informé des activités de diverses sociétés secrètes tant occidentales qu'orientales. Guénon devait largement utiliser par la suite pour son ouvrage sur le Théosophisme la documentation, réunie par Hiran Singh.

Nous voudrions citer ici, à propos dudit personnage, une anecdote que nous croyons peu connue.

Dans un de ses articles, le « Swami Narad Mani » fait allusion à une organisation mongole qui servirait de « couverture » à un centre spirituel important. Il désigne cette organisation sous le nom de « Taychoux Maroux », dont la transcription correcte est *Teshu-Maru*.

Or, un jour de 1913 ou 1914, Hiran Singh amena chez Guénon un jeune peintre allemand qu'il lui présenta comme le seul membre européen du *Teshu-Maru* : ce jeune allemand qui ne s'appelait alors que Joseph Schneider devait connaître une certaine célébrité, plus tard, sous le pseudonyme de Bo Yin Rà...

(1) Sa collaboration dura du 31 juillet 1913 jusqu'à la fin de juillet 1914. On suppose que le premier article qu'on peut lui attribuer, et qui n'est pas signé, est celui qui concerne *L'initiation maçonnique du F. Bonaparte* (n° du 31 juillet 1913. Quelques-uns de ces articles ont été reproduits dans *Etudes Traditionnelles* de 1952.

Bien des années plus tard, Guénon étant en visite dans l'est de la France chez le principal dignitaire d'une organisation inspirée par Bo Yin Râ, ce dignitaire montra à Guénon le portrait de son « Maître », dans lequel Guénon reconnut un des chefs du *Teshu-Maru*.

Ceci n'a d'autre intérêt que de montrer combien les informations de Guénon étaient étendues, et aussi combien complexes sont, sans doute, les origines de certains courants de pensée contemporains.

Si Guénon n'a jamais varié en ce qui concerne la doctrine proprement dite, il convient de noter, sur un point important touchant à l'économie traditionnelle de l'humanité, une différence qui est plus qu'une nuance, entre Guénon-Palingenius de *La Gnose* et le Guénon des époques ultérieures.

Dans un article intitulé *La Religion et les religions*, Guénon-Palingenius écrivait :

« Si la Religion est nécessairement une, comme la Vérité, les religions ne peuvent être que des déviations de la Doctrine primordiale ».

Et nous le voyons, dès les années de *La France Anti-Maçonnique*, adopter une attitude de « défenseur » de toutes les religions orthodoxes considérées comme des « adaptations » de la Tradition primordiale.

L'attitude de Guénon-Palingenius s'explique, à la fois, par une influence de Matgioi — incontestable bien que passagère — et par le fait que l'enseignement du ou des instructeurs védântistes de Guénon ne lui apportait rien qui lui permit de rectifier cette vue qu'on peut qualifier de trop théorique, puisqu'elle ne tient pas compte de l'impossibilité, pour l'immense majorité des hommes d'accéder à la compréhension de la doctrine sous son aspect purement métaphysique.

En effet, et Guénon devait y insister plus tard, il n'existe pas dans le Moyen et l'Extrême Orient, l'équivalent exact de ce que nous appelons « religion », par suite de l'absorption, totale de l'élément moral par l'élément rituel. On peut penser

que c'est la connaissance de l'Islam, qui, lui, est bien une tradition à forme religieuse, qui permit à Guénon de réviser certaines positions dont l'origine est évidemment à chercher chez Matgioi.

Et on assiste à ce fait, paradoxal seulement en apparence, d'un Guénon qui devient, avec sa collaboration à la F. A.-M., un défenseur du Catholicisme, peu après son rattachement à l'Islam.

Paradoxe seulement apparent puisque le Catholicisme est la seule forme orthodoxe de religion dans l'Europe occidentale, et que « Le Sphinx » écrivait pour des lecteurs de cette partie du monde.

CHAPITRE V

MÉDITATION SILENCIEUSE

LORSQUE survint la guerre de 1914, René Guénon qui avait été réformé, lors de son conseil de révision en 1906, à cause de sa santé déficiente, fut maintenu dans la même situation.

Petit rentier, ayant vu fondre ses revenus, il fut obligé, pour faire face aux nécessités matérielles, d'entrer dans l'enseignement libre, et c'est ainsi qu'il professa dans divers pensionnats.

Durant l'année 1915-1916, il exerça comme suppléant au collège de Saint-Germain-en-Laye, mais après l'année scolaire, il s'en fut à Blois, avec sa femme, sa mère étant très malade. En effet, après une douloureuse maladie, Madame Guénon mère décéda le 8 mars 1917 et fut enterrée dans le caveau de famille, au faubourg de Vienne.

Six mois après, le 27 septembre 1917, Guénon fut nommé professeur de philosophie en Algérie, à Sétif. Il partit rejoindre son poste, accompagné de sa femme et de sa tante, Madame Duru qu'il avait fait venir à Paris. Ils arrivèrent le 20 octobre, après un voyage long et fatigant et s'installèrent près du collège, dans la rue de Constantine. Le climat était sain mais la température très froide.

A un de ses amis, il fit part de ses ennuis : *« J'ai plus à faire ici que je n'avais à St-Germain, l'an dernier, car on manque de professeurs. Je suis obligé de faire en plus de ma classe de philosophie, le français en première et le latin en première et seconde »* (1).

(1) Lettre de B. G. à P. G.

Nous pensons, que durant son séjour à Sétif, il dut se perfectionner dans la langue arabe, dont les éléments lui avaient été donnés par son ami Abdul-Hâdi, dont il apprit la mort atroce au mois d'octobre, et avoir des contacts avec certains chefs traditionnels.

Par une curieuse coïncidence, un de ses amis de Blois, le Docteur Lesueur avait été nommé médecin-chef à l'hôpital civil de Hammam Rirha à plusieurs centaines de kilomètres, à l'ouest de Sétif. Le Docteur Lesueur avait épousé une élève de Madame Duru et connu ainsi celle qui était devenue M^{me} Guénon, et des liens d'amitié s'étaient noués entre les deux couples. Aussi lorsque le Docteur Lesueur apprit que ses amis étaient à Sétif, les invita-t-il à venir passer le temps des vacances de 1918 avec lui, dans une villa louée à leur intention.

Hammam Rirha est, non seulement une station thermale d'été et d'hiver, mais aussi un important centre religieux, où plusieurs milliers d'arabes, viennent chaque année, à la même époque, se livrer à des pratiques rituelles. D'après une légende, on appelle cette station « les bains de Salomon », le roi Salomon ayant parqué dans la montagne à proximité, des chameaux chargés de charbon pour entretenir le feu souterrain qui donne la température à l'eau.

Ce fut son premier contact prolongé avec l'Islam, depuis son initiation à Paris.

En octobre 1918, il rentra en France, et alla, avec sa femme et sa tante s'installer à Blois dans la demeure de la rue du Foix. Quelques temps après, il fut nommé professeur de philosophie au collège Augustin-Thierry de cette ville, et comme le Docteur Lesueur, revenu lui aussi à Blois, venait d'être nommé conservateur du château, les deux amis se revirent souvent.

« Le collège était alors une ambulance américaine. Les classes étaient reléguées dans des locaux inhabituels. La philosophie se faisait au parloir. C'est là, qu'assis autour d'une table ronde, à côté de cinq élèves, Guénon marqua son deuxième passage au collège.

« D'après le témoignage direct de l'un des quatre survivants de cette classe singulière, Guénon n'étant pas pédagogue, il dicte des heures durant, un cours qu'il a lui-même écrit... Aussi lorsque les élèves sont las d'écrire, ils s'efforcent de lancer leur maître sur ses marottes (!) orientales. Cette astuce classique réussit le plus souvent » (1).

A la rentrée de 1919, Guénon quitta l'enseignement et revint à Paris, pour y poursuivre ses études personnelles et se consacrer entièrement à la préparation de ses premiers livres.

Sa femme partageait ses travaux, relisant ses manuscrits. Comme les époux Guénon n'avaient pas d'enfants « ils prirent près d'eux, une nièce alors âgée de quatre ans. Ils s'occupèrent entièrement de son éducation et de son instruction, lui faisant faire des études classiques. Son oncle l'aima comme sa propre fille et la gâta beaucoup » (2).

(1) Jean Mornet, *René Guénon à Blois*. art cit. p. 5.

(2) *Journal de M^{lle} B...*

CHAPITRE VI

LES APPELS DE L'ORIENT

EN 1921, paraît le premier livre de René Guénon : *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*.

On peut dire, dans un certain sens, que le titre de cet ouvrage n'était peut-être pas très heureux, car la première moitié — les 150 premières pages — constituent, en réalité, une introduction à l'étude de la Tradition en général ou, si on préfère, de n'importe quelle forme traditionnelle.

Les tout premiers chapitres : *Orient et Occident, La divergence, Le préjugé classique* ont pour but de faire comprendre par l'opposition entre la mentalité orientale et la mentalité occidentale moderne, ce qui sépare le monde moderne d'un monde « normal », c'est-à-dire traditionnel.

Plus loin, on trouve les chapitres capitaux où se sont précisés les principes et la structure de toute tradition authentique : *Que faut-il entendre par tradition ? Tradition et Religion, Caractères essentiels de la métaphysique, Rapports de la métaphysique et de la théologie, Esotérisme et exotérisme, la réalisation métaphysique*.

Il s'agit là de notions qui, avant Guénon, n'avaient jamais été explicitées publiquement et dont le seul énoncé suffirait à distinguer l'œuvre guénonienne de tout autre qui, à d'autres égards, pourrait lui être comparée dans le passé.

Sans doute, cette première partie était bien l'introduction nécessaire à un exposé de doctrines hindoues, mais, du même coup le titre de l'ouvrage limitait son audience à la fraction du public qui, sérieusement ou par snobisme, s'intéresse à

l'Orient hindou. Et il ne faut sans doute pas chercher ailleurs le peu d'intérêt qu'il souleva tout d'abord, chez les Occidentaux, en qui survivait quelque chose de l'esprit traditionnel.

Il faudra attendre trois ans, avec un quatrième livre, pour que les lecteurs chrétiens se sentent concernés par les travaux de René Guénon.

La seconde partie du livre, celle qui correspond proprement au titre, comporte elle-même deux divisions : un exposé d'une remarquable clarté, malgré sa concision, des principes de la tradition hindoue, des bases de la civilisation qu'elle a engendrée et des différents points de vue (*darshanas*) sous lesquels la doctrine peut être étudiée.

L'ouvrage se termine sur un examen des diverses interprétations occidentales de l'hindouisme. Dès maintenant se manifeste le souci que Guénon conservera toute sa vie de se distinguer à la fois des historiens des religions et des néo-spiritualistes qui prétendront se faire les interprètes des doctrines hindoues. Il y reviendra assez longuement pour consacrer un livre entier à l'une de ces interprétations. Il entend marquer avec force — on le lui reprochera assez (1) — la singularité de son cas : il n'est ni un érudit, historien ou philologue, ni un occultiste. Qu'est-il donc ? Cela se dégagera plus clairement au fur et à mesure de l'accomplissement de son œuvre.

Dès le début de cette même année 1921 (époque à laquelle fut publiée l'*Introduction aux doctrines hindoues*, René Guénon entreprenait, dans la *Revue de Philosophie*, une série d'articles sur l'histoire et les doctrines de la Société Théosophique qui, avec des développements supplémentaires, devait donner naissance à un assez fort volume ayant pour titre *Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion*.

Guénon complétait par là, sur un point particulièrement important, la dernière partie de l'*Introduction aux doctrines*

(1) Un des rédacteurs de « Notre Temps » M. A. Monod-Hersen lui reprocha d'être chargé par Rome de présenter les doctrines hindoues d'une certaine façon.

hindoues relative aux interprétations occidentales des traditions de l'Inde.

Cet ouvrage, bourré de références propres à satisfaire les plus exigeants partisans de la « méthode historique », se propose, en effet, de démontrer que les doctrines propagées par la Société Théosophique reflètent des conceptions purement occidentales — bien souvent modernes, telle l'idée d'évolution qui y tient une si grande place — et n'ont guère de commun avec d'authentiques doctrines hindoues qu'une terminologie appliquée de façon plus ou moins correcte.

Dans un appendice à une 2^e édition, l'auteur précisait ainsi l'intention qui avait présidé à l'élaboration de ce volume :

« ... voyant dans le théosophisme une erreur des plus dangereuses pour la mentalité contemporaine, nous avons estimé qu'il convenait de dénoncer cette erreur au moment où par suite du déséquilibre causé par la guerre, elle prenait une extension qu'elle n'avait jamais eue jusque là ... Cependant, il y avait aussi une seconde raison qui, ayant pour nous une importance particulière, rendait cette tâche plus urgente encore : c'est que, nous proposant de donner dans d'autres ouvrages un exposé de doctrines hindoues authentiques, nous jugions nécessaire de montrer tout d'abord que ces doctrines n'ont rien de commun avec le théosophisme, dont les prétentions sous ce rapport sont, comme nous l'avons fait remarquer, trop souvent admises par des adversaires eux-mêmes... Nous ajouterons même que l'idée de ce livre nous avait été depuis longtemps suggérée par des Hindous, qui nous ont d'ailleurs fourni une partie de notre documentation » (1).

Nous avons précédemment identifié un des Hindous auxquels Guénon fait allusion lorsque nous avons parlé du « Swami Narad Mani » et de sa collaboration à *La France Anti-maçonnique*.

(1) 2^e édition, p. 374.

A l'occasion du théosophisme, l'auteur donne de nombreux renseignements sur diverses organisations occidentales à prétentions initiatiques, telles que l'*H. B. of L.* (*Hermetic Brotherhood of Luxor*), la *Societas Rosicruciana in Anglia*, la *Golden Dawn*, etc... sur l'Anthroposophie de Rudolf Steiner, l'Eglise Vieille-Catholique, la Maçonnerie du « Droit Humain ».

L'ouvrage se termine par un important chapitre relatif au rôle politique de la Société Théosophique dans l'Inde, qui n'a plus guère aujourd'hui qu'un intérêt rétrospectif, mais auquel l'historien devra se reporter pour comprendre certains aspects de la domination anglaise dans ce pays dans le dernier quart du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle.

Dans le chapitre consacré à *La question des Mahatmas*, c'est-à-dire des « Maîtres » dont la Société Théosophique revendique le patronage, Guénon raconte, à propos de l'un d'eux une curieuse histoire. Il s'agit du « Maître R. », c'est-à-dire du comte Rakoczi que les théosophes identifient au comte de Saint-Germain et qui séjournerait habituellement dans les Balkans : « ...en 1913, si nous ne nous trompons, écrit Guénon, on nous proposa de nous mettre en rapport avec lui (il s'agissait d'ailleurs d'une affaire avec laquelle, en principe, le théosophisme n'avait rien à voir) ; comme cela ne nous engageait à rien, nous acceptâmes volontiers, sans pourtant nous faire beaucoup d'illusions sur ce qui en résulterait. Au jour qui avait été fixé pour la rencontre (laquelle ne devait point avoir lieu « en astral »), il vint seulement un membre influent de la Société Théosophique, qui, arrivant de Londres où devait alors se trouver le « Maître », prétendit que celui-ci n'avait pu l'accompagner dans son voyage et trouva un prétexte quelconque pour l'en excuser. Depuis lors, il ne fut plus jamais question de rien, et nous apprîmes seulement que la correspondance adressée au « Maître » était interceptée par M^{me} Besant. Sans doute, cela ne prouve pas l'inexistence du « Maître » dont il s'agit ; aussi nous

garderons-nous bien de tirer la moindre conclusion de cette histoire ... ».

Les divers protagonistes de cette histoire étant tous disparus, il n'y a sans doute, plus d'inconvénient à révéler que l'affaire en question était en rapport avec la constitution de l'Albanie en état indépendant et la candidature du prince de Wied au trône du nouvel état, candidature à laquelle il s'agissait de rendre favorables les organisations soufiques alors très puissantes dans ce pays.

Nous n'aurions pas mentionné cette anecdote, d'un intérêt bien rétrospectif elle aussi, si elle ne montrait que, dès cette époque, certains considéraient que Guénon avait des possibilités de contact avec des milieux généralement fermés aux occidentaux et peut-être assez d'autorité pour qu'un avis venant de lui eût des chances d'être pris en considération (1).

Ce fut l'année qui suivit l'apparition du *Théosophisme* que nous referons connaissance avec lui.

Un matin, c'était le 10 janvier 1922, nous voyons entrer dans notre magasin du quai Saint-Michel, un homme très grand, mince, brun, accusant la trentaine, vêtu de noir, ayant l'aspect classique de l'universitaire français. Sa figure allongée, barrée par une fine moustache, était éclairée

(1) A la même époque où se place l'affaire rapportée ci-dessus, un texte de Guénon permet d'entrevoir combien son information des choses de l'Orient était étendue :

... dans le monde musulman, la secte des *Senoussis*, actuellement tout au moins, ne poursuit guère qu'un but à peu près exclusivement politique ; elle est, en raison même de cela, généralement méprisée par les autres organisations secrètes, pour lesquelles le *panislamisme* ne saurait être qu'une affirmation purement doctrinale, et qui ne peuvent permettre qu'on accorde le *Djefr* aux visées ambitieuses de l'Allemagne ou de quelque autre puissance européenne. Si on veut un autre exemple, en Chine, il est bien évident que les associations révolutionnaires qui soutinrent le F. T. Sun Yat Sen, de concert avec la Maçonnerie et le Protestantisme anglosaxons, ne pouvaient avoir de relations d'aucune sorte avec les vraies sociétés initiatiques, dont le caractère, dans tout l'Orient, est essentiellement traditionaliste, et cela, chose étrange, d'autant plus qu'il est plus exempt de tout ritualisme extérieur, (Reflexions à propos du « *Pouvoir occulte* », n° du 11 juin 1914 de la F.A.M.). Précisons que le *Djefr* (ou *jafr*) est une application de la science des lettres et des nombres à la prévision des événements futurs. L'origine en est traditionnellement rapportée à Ali, le gendre du Prophète.

par des yeux étrangement clairs et perçants qui donnaient l'impression de voir au delà des apparences.

Avec une affabilité parfaite, il nous demanda de venir prendre chez lui des livres et des brochures néo-spiritualistes, dont il désirait se défaire. Comme nous acceptions sa proposition, il nous donna son nom et son adresse : René Guénon, 51, rue Saint-Louis-en-l'Île.

Nous avons dit précédemment ce qu'était le logis qu'il habitait. L'intérieur était d'une extrême simplicité qui s'accordait parfaitement avec la simplicité de l'homme lui-même. Dans le salon où il nous reçut un tableau attira nos yeux : c'était le portrait, grandeur nature, d'une femme hindoue, brune, tête nue, vêtue d'une robe de velours rouge portant des anneaux aux oreilles dont la figure se détachait, d'une façon lumineuse (1). Sur la cheminée trônait une curieuse horloge maçonnique, datant de la fin du XVIII^e siècle ; un piano et une grande bibliothèque, bourrée de livres, complétaient le décor.

De ce moment datent nos relations qui devaient devenir très suivies à partir de 1929, comme nous le verrons plus loin.

René Guénon qui jusqu'alors s'était confiné dans le travail, sortit quelquefois le soir, pour aller soit chez des intimes, soit à quelques concerts, toujours accompagné de sa femme, très bonne musicienne. Il préférait cependant les soirées de famille, et tandis que sa femme jouait du piano, en sourdine, il lisait (2). Ajoutons qu'il était toujours d'humeur égale et bienveillante.

« L'endroit de son appartement où il se tenait le plus souvent était sa chambre, dans laquelle était sa table de travail (objet sacré qu'il était interdit de toucher). Tout y était rangé méticuleusement et il ne fallait pas aller le déranger » (3).

Parmi les intimes que Guénon aimait à rencontrer le soir était le Docteur Grangier, son médecin habituel, qui demeura

(1) C'était, dit-on, la femme d'un Brahmane qui instruisit R. G.

(2) *Journal de M^{lle} B...*

(3) *id.*

rait boulevard de Courcelles et M. Vreede, qui habitait rue Servandoni qu'il voyait à peu près tous les jours. Guénon était alors bibliothécaire du Centre d'Etudes Néerlandaises de l'Université de Paris.

M. Vreede allait aussi rue Saint-Louis-en-l'Île. Là, nous dit-il : « J'ai assisté maintes fois à des entretiens, prolongés fort avant dans la nuit, pendant lesquels, malgré la fatigue, Guénon répondait avec une patience inlassable et lucide aux questions inintelligentes et saugrenues posées par des visiteurs de passage : Hindous, Musulmans, Chrétiens » (1).

Quelquefois, l'après-midi, il rendait visite à un autre de ses amis, M. Gonzague Truc, qui logeait rue Guy-de-la-Brosse, proche du jardin des Plantes. Ce dernier nous a laissé une description de l'attitude de Guénon, durant leur causerie : « ...assis sur un pouf devant la cheminée, et ceci joint à sa longue taille et à son long visage lui donnait un air oriental parfaitement approprié à sa philosophie, mais bien étrange pour un Tourangeau ». Il ajoutait : « ...sa causerie restait sérieuse, sans être jamais ennuyeuse, passionnante, au contraire, autant que nourrissante dans sa lucidité, écartant sans effort toute futilité et marquant parfois la nuance d'une ironie grave ou d'un enthousiasme contenu. Insensiblement avec lui, on quittait le monde pour entrer dans le véritable monde et passer de la « représentation » au principe... Son discours enfin, tout amène et toujours familier malgré sa densité, n'était que son œuvre parlée » (2).

Un autre de ses amis, le Docteur Probst-Biraben, bien souvent de passage à Paris nous dira : « ...s'il faisait beau, nous nous promenions, toujours en parlant d'ésotérisme ou de choses orientales, soit aux bords des quais (de l'île St-Louis), soit quand il avait le temps de m'accompagner jusqu'à l'extrémité ouest de la Cité ou parfois un peu plus loin » (3).

(1) *In memoriam René Guénon, E. T.*, n° spécial 1951, p. 342.

(2) *Souvenirs et perspectives de René Guénon, E. T.*, n° spécial, 1951, pp. 334-336.

(3) Cf. *Ce que j'ai connu et compris de R. Guénon*, dans *France-Asie*, janv. 1953.

« A Pâques et aux grandes vacances, Guénon, avec sa femme, sa tante et sa nièce, s'en allait à Blois. Là encore il travaillait dans sa chambre. Il se rendait souvent à Léméré, dans la propriété ancestrale de sa femme « Le Portail » et là, il oubliait pour un temps toute recherche intellectuelle et philosophique » (1).

Nous sommes maintenant en 1923, son troisième ouvrage va paraître. En un sens la publication de *L'Erreur Spirite* répond au même souci que celle du *Théosophisme*, les spirites ayant accoutumé d'attribuer aux traditions de l'Orient et particulièrement à l'Hindouisme à la fois leur doctrine de la réincarnation et leur pratique de l'évocation des morts.

Mais, d'autre part, ce livre était particulièrement opportun à un point de vue que nous dirons de « salubrité publique ». En effet, le spiritisme, né en Amérique et importé en Europe dès les premières années de la seconde moitié du XIX^e siècle, avait acquis, à la suite de la première guerre mondiale un développement considérable. Beaucoup d'occidentaux frappés dans leurs affections et détachés de leur tradition, ou n'ayant de celle-ci qu'une connaissance insuffisante, s'étaient mis à chercher dans les pratiques spirites les consolations qu'ils ne savaient plus trouver dans leur religion.

Très informé des dangers physiques et psychiques que les pratiques spirites font courir à ceux qui s'y livrent, Guénon crut de son devoir de traiter en détail cette question qui se révélait ainsi importante à un double point de vue.

L'Erreur Spirite est un copieux ouvrage, très solidement documenté comme le précédent, mais alors que *Le Théosophisme* est presque uniquement un travail historique et critique, celui-ci comporte des exposés doctrinaux sur des questions à la fois métaphysiques et cosmologiques ainsi que des aperçus sur le monde subtil qui n'avaient sans doute jamais fait l'objet d'un exposé public en langue occidentale.

Les chapitres sur *L'explication des phénomènes, Immor-*

(1) *Journal de M^{lle} B...*

talité et survivance, Les représentations de la survie, La communication avec les morts, La réincarnation, La question du satanisme, sont à ranger parmi les pièces maitresses de l'œuvre guénonienne.

Comme il fallait s'y attendre, la publication de cet ouvrage souleva les colères non seulement des milieux spirites, mais aussi des milieux occultistes et théosophistes, car quelles que soient à d'autres points de vue les divergences entre spirites, occultistes et théosophistes, la plupart de ces derniers partagent avec les spirites la « foi », en la réincarnation — dont Guénon démontrait l'impossibilité métaphysique — et la croyance à l'efficacité des pratiques spirites dont Guénon dénonçait les dangers et la vanité (1).

Mais, du moins, il n'était plus possible de ranger, de bonne foi l'œuvre de Guénon parmi les productions de la littérature néo-spiritualiste.

Nous avons dit que René Guénon n'avait pas de fortune, et ce n'étaient pas les droits d'auteur de ses premiers ouvrages qui pouvaient lui permettre de vivre.

A partir de 1924, il donna des leçons particulières et des leçons de philosophie au cours Saint-Louis où sa nièce faisait ses études.

« Le cours Saint-Louis était situé au 1^{er} étage d'une maison, située rue de Bretonvilliers. On y accédait par un large portail, puis une cour intérieure et l'escalier de gauche. Toutes les classes étaient en enfilade sur la façade centrale, et il possédait aussi des classes sur les côtés.

« Cette institution, tenue par des demoiselles (la directrice de l'époque s'appelait M^{lle} Faux), était surtout fréquentée par des enfants de familles aisées (travaillant plus en dillettante qu'en vue d'un examen), et possédait une certaine étiquette » (2).

(1) Charles Nicoulaud, directeur de la *Revue internationale des Sociétés Secrètes*, quoique adversaire de René Guénon, n'en dira pas moins, à propos de *L'Erreur Spirite*, que c'est « une puissante démonstration de l'absurdité des prétentions insoutenables émises par les propagateurs du « spiriteisme », n° du 10 juin 1923, p. 312.

(2) *Journal de M^{lle} B...*

Guénon y donna des leçons de philosophie de 1924 à 1929, c'est-à-dire jusqu'au départ de sa nièce, sous un prétexte que nous donnerons plus loin.

C'est à cette époque, en 1924, que Frédéric Lefèvre, rédacteur en chef des *Nouvelles Littéraires* eut l'idée de réunir, en conférence de presse, l'auteur de *Bêtes, hommes et dieux*, le voyageur polonais, Ferdinand Ossendowski, alors de passage à Paris, retour de Mongolie, avec l'orientaliste René Grousset, l'écrivain catholique Jacques Maritain et René Guénon.

Après que Frédéric Lefèvre eut posé quelques questions à l'écrivain polonais, sur ce qu'il savait du Bogdo-Khan et du « Roi du Monde », personnages dont il fait état dans sa relation, l'entretien se fixa ensuite sur une opinion émise par René Guénon, sur ce que ces interlocuteurs pensaient d'« une alliance ou d'une entente possible entre l'Orient et l'Occident ».

Si René Grousset objecta : « que les Anglo-Saxons avaient compris depuis longtemps que cette compénétration était inéluctable et qu'il était vain de s'y opposer » ; par contre, Jacques Maritain répondit que : « si l'on devait étudier l'Orient avec attention et sympathie, on devait maintenir sans fléchir le dépôt hellénique, latin et catholique ». Ce à quoi René Guénon répliqua, en disant : « que dans l'Orient, il y a une sagesse profonde que l'Occident ne sait pas apercevoir », et que « l'Orient possède une] vérité qui peut s'accorder avec la vérité des plus hautes traditions occidentales, la tradition aristotélécienne et la tradition catholique ». Cette réplique fut sans réponse, et la conférence terminée (1). En résumé, rien ne fut dit qui ne soit le reflet des idées divergentes de chacun des interlocuteurs qui restèrent les uns et les autres sur leur position. C'était donc une réunion bien inutile.

Comme chaque année, au moment des vacances scolaires,

(1) *Les Nouvelles Littéraires*, 25 mai 1924.

Guénon était heureux de quitter Paris et son petit appartement pour se retrouver dans la maison de ses parents, rue du Foix, à Blois.

Cette année, 1924, il fit transporter, dans le salon de cette maison, un grand tableau que lui avait laissé, vers 1908, un ami hindou, Sasi Kumar Hesh (qui était aussi ami de Shri Aurobindo), quand il partit pour l'Amérique, et dont d'ailleurs il n'eut plus de nouvelles.

Ce tableau (1 m. 88 × 2 m. 90), haut en couleurs, représentait les funérailles d'un brahmane : « A gauche, debout, le gûrû, vêtu de blanc et rouge, immobile, regarde passer, au loin, le cortège funèbre de son disciple. Le corps du défunt est porté, sur une civière, par quatre hindous, suivis de la veuve, en pleurs, et de plusieurs femmes, habillées de blanc. Le cortège suit un sentier contournant une lagune ou le coude d'un cours d'eau et aboutissant à un temple hindou, au pied duquel le bucher, qui doit recevoir le corps, est déjà allumé. A droite, au dessus du cortège funèbre un bois de palmiers se découpe sur le ciel flamboyant d'un soleil couchant » (1).

Pendant son séjour à Blois, Guénon sortait peu, sauf lorsqu'il se rendait dans la famille de sa femme, en Touraine et allait passer une journée entière à Montlivault, chez le curé du village, l'abbé F. Gombault, homme très instruit, docteur en philosophie qui eut vers 1897, une polémique avec Gaston Méry, le directeur de la revue *l'Echo du Merveilleux*, à propos des apparitions de Tilly-sur-Seules. Les seules personnes qu'il recevait, chez lui, était la famille du Docteur Lesueur, étant donné l'amitié qui unissait leurs épouses.

La guerre de 1914-1918 avait amené certains esprits plus clairvoyants que d'autres à s'interroger sur la valeur de la

(1) Note de M. L. C., d'Amiens.

(2) L'abbé Gombault, membre de la commission des examinateurs diocésains de Blois, était aussi lauréat de l'Institut Catholique. Il est auteur de quelques ouvrages, comme *Accord de la Bible et de la science dans les données fournies par la cosmographie et la physique du globe*, Paris, 1894 ; *L'Avenir et l'Hypnose*, Paris, 1894.

civilisation occidentale et sur son avenir ainsi que sur la valeur de la science et de la philosophie moderne.

Parmi les témoignages les plus caractéristiques en France, de cette inquiétude, nous citerons *Le stupide XIX^e siècle* de Léon Daudet et *Notre Temps* de Gonzague Truc.

Tandis que certains ne voyaient de salut pour l'Occident — dans l'ordre intellectuel — que dans un retour au Catholicisme et spécialement à la théologie thomiste, d'autres préconisaient un appel aux doctrines philosophiques de l'Orient dont ils se faisaient, d'ailleurs, une idée plus ou moins exacte.

Il résulta de tout ceci des polémiques sur la question de savoir si l'Orient sous ses aspects religieux, philosophique et esthétique pouvait exercer une influence appréciable sur l'Occident et si cette influence éventuelle devait être tenue pour bénéfique ou maléfique pour l'Occident. Des enquêtes furent menées par diverses revues, notamment par les *Cahiers du Mois* qui consacrèrent un fort volume aux « Appels de l'Orient ». C'est dans cette atmosphère intellectuelle que René Guénon publia *Orient et Occident*.

L'auteur, tout en se déclarant plus conscient que quiconque de toute la distance qui sépare l'Orient de l'Occident moderne, s'affirmait tout d'abord convaincu qu'un rapprochement était à la fois possible et souhaitable.

Pour lui, la condition nécessaire et suffisante de ce rapprochement résidait en l'abandon par l'Occident des idéologies de divers ordres qui ont, depuis le XVI^e siècle, contribué à la formation de la mentalité moderne et ruiné les bases traditionnelles sur lesquelles reposait la Chrétienté médiévale.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la mise en lumière des « illusions occidentales » et à la critique des véritables idoles que sont pour les occidentaux modernes : le progrès, la science et la vie.

Dans la seconde partie sont envisagées les « possibilités de rapprochement ». Elles consistent en un accord sur les principes d'une métaphysique authentique encore conservée en Orient et par la reconstitution d'une élite intellectuelle

occidentale qui reprendrait conscience de la valeur du sens profond de sa tradition — le Christianisme — par une étude des doctrines orientales puisées aux sources mêmes et non dans les travaux des orientalistes.

Il était précisé qu'il ne s'agissait aucunement d'une « fusion » entre traditions et civilisations différentes, mais d'une « entente », qui aurait pour résultat de faire disparaître les principaux périls qui menacent l'humanité contemporaine.

L'accueil fait à cette thèse inattendue fut très divers, et, malgré les précautions prises par l'auteur, certains ne manquèrent pas de l'accuser d'être l'agent de groupes orientaux désireux de pervertir la mentalité chrétienne qu'on identifiait abusivement à la mentalité moderne.

Cependant, dans les milieux catholiques eux-mêmes, Léon Daudet apportait l'hommage de son adhésion, en termes énergiques :

« N'attendez pas de moi une analyse critique d'*Orient et Occident*, qui est, lui-même, un ouvrage critique, je le répète, d'une exceptionnelle pénétration et où abondent les horizons nouveaux. La constatation double que fait M. Guénon, et que tout homme attentif et cultivé peut faire avec lui, et doit être ainsi résumée :

« 1^o L'Occident est placé, depuis les Encyclopédistes et au delà, depuis la Réforme, dans un état d'anarchie intellectuelle qui est une véritable barbarie.

« 2^o La civilisation, dont il est si fier, repose sur un ensemble de perfectionnements matériels et industriels — qui multiplie les chances de guerre et d'invasion — sur un soubassement moral et intellectuel assez faible, sur un soubassement métaphysique nul.

« Par des voies différentes, j'étais arrivé à une conclusion analogue dans l'examen du stupide XIX^e siècle : mais mon ignorance de la philosophie orientale — que possède à fond M. Guénon — ne m'avait pas permis de dresser le redoutable parallèle qu'il nous expose. Il ressort, sans qu'il

l'exprime d'une façon positive, que l'Occident est menacé, plus du dedans, je veux dire par sa débilité mentale, que du dehors, où cependant sa situation n'est pas si sûre » (1).

Plus tard, après la publication d'*Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, Léon Daudet, pour des motifs faciles à comprendre, cessera de parler de l'œuvre de Guénon, mais, contrairement à bien d'autres, nous ne pensons pas qu'il ait jamais pris, à l'égard de l'homme et de l'œuvre, une attitude hostile.

Nous ne savons exactement à quelle date Guénon fit la connaissance de Louis Charbonneau-Lassay, archéologue et symboliste chrétien qui poursuivait dans sa demeure familiale de Loudun le véritable travail de bénédictin qui a donné naissance au *Bestiaire du Christ*, dont la plupart des chapitres ont paru dans la revue *Regnabit*, dirigée par le R. P. Anizan.

Charbonneau-Lassay introduisit Guénon dans ce milieu et, pendant les années 1925 à 1927, celui-ci publia dans cette revue de nombreux articles sur le symbolisme chrétien qui, dans son esprit, devaient aider les Catholiques à prendre conscience du sens profond de leur tradition.

Cependant, le tout dernier de cette série d'articles ne parut pas dans *Regnabit*, mais bien dans les *Etudes Traditionnelles* de janvier-février 1949.

Dans la note liminaire de cet article, Guénon écrivait : « Cet article, qui avait été écrit autrefois pour la revue *Regnabit*, mais qui ne put y paraître, l'hostilité de certains milieux néo-scolastiques nous ayant obligé alors à cesser notre collaboration, se place plus spécialement dans la perspective de la tradition chrétienne avec l'intention d'en montrer le parfait accord avec les autres formes de la tradition universelle ».

(1) *Action française* du 15 juillet 1924.

Mais n'anticipons pas. C'est en 1925 que Guénon publia son œuvre capitale dans l'ordre doctrinal : *L'homme et son devenir selon le Védânta*, dont un « embryon » avait paru dans *La Gnose*, en 1911. Il convient de le souligner, car ce fait montre qu'il était dès cette époque, en possession des éléments essentiels de la doctrine dont il devait se faire l'interprète.

Après avoir affirmé que le *Védânta* est la branche la plus purement métaphysique de la doctrine hindoue, l'auteur reconnaissait l'impossibilité d'en présenter un exposé d'ensemble, et déclarait prendre comme objet propre de son étude la nature et la constitution de l'être humain.

Mais, en prenant pour point de départ le cas de l'homme, l'auteur expose les données essentielles de toute métaphysique traditionnelle. Pour la première fois en Occident, et depuis le xiv^e siècle, était exposée en langage clair, et dégagée de tout symbolisme, la doctrine de l'Identité Suprême et son corollaire logique : la possibilité pour l'être qui est actuellement dans l'état humain d'atteindre, dès cette vie, la délivrance, l'état inconditionné où cesse toute séparativité et tout risque de retour à l'existence manifestée.

Il ne nous est pas possible de nous étendre, dans ce travail d'ordre historique, sur le contenu de cet ouvrage fondamental et dont la valeur est réellement intemporelle, comme nous l'avons fait pour des livres traitant de questions plus contingentes et relevant ainsi davantage de la perspective historique.

Il nous faut préciser pourtant deux points dont la mise en lumière est susceptible d'éviter des malentendus.

Tout d'abord, bien que Guénon ait pris pour base de son travail la doctrine de l'école *advaita* et notamment Shankarachârya, *L'homme et son devenir* ne doit pas être considéré comme l'exposition exclusive de cette école et de ce Maître.

Il s'agit d'un exposé synthétique faisant appel, non seulement à d'autres branches orthodoxes de l'Hindouisme, mais

aussi éventuellement aux enseignements d'autres formes traditionnelles.

Ensuite, que cet ouvrage n'est pas un travail d'érudition, au sens où l'entendent les orientalistes et les historiens des religions, qui étudient les doctrines « de l'extérieur », mais le fruit d'une connaissance de la « Science Sacrée » traditionnellement transmise. Quant à l'autorité qui s'attache à ce livre, ainsi qu'aux autres travaux de Guénon sur l'Hindouisme, nous citerons un passage d'une lettre de M. Roger du Pasquier : « Ce n'est qu'en 1949, lors d'un séjour à Bénarès, que j'ai fait connaissance de l'œuvre de René Guénon. Sa lecture m'avait été recommandée par Alain Daniélou, lequel avait soumis les ouvrages de Guénon à des pandits orthodoxes. Le verdict de ceux-ci fut net : de tous les Occidentaux qui se sont occupés des doctrines hindoues, seul Guénon, dirent-ils, en a vraiment compris le sens ».

Peu après, Guénon publiait, chez l'éditeur Bosse, un petit volume intitulé *L'Esotérisme de Dante*.

L'existence d'un sens caché dans l'œuvre de Dante, et notamment dans la *Divine Comédie*, avait déjà été soupçonnée, au milieu du XIX^e siècle, par deux érudits d'esprit très différent, Rossetti et Aroux. Ayant des positions radicalement opposées en matière religieuse comme en matière sociale, ils étaient d'accord sur le fond de la question, à savoir que le sens caché de l'œuvre de Dante faisait apparaître celui-ci à la fois comme hérétique et comme révolutionnaire.

De leur thèse, Guénon retient seulement les éléments d'information qui mettent hors de doute l'existence d'un sens caché, ou plutôt de sens cachés dans les écrits du grand Florentin, mais pour préciser, aussitôt qu'esotérisme n'équivaut pas à « hérésie » et qu'une doctrine réservée à une élite, peut se superposer à l'enseignement dispensé à tous les fidèles sans s'y opposer.

De même, dans le domaine social, Dante n'apparaît nullement comme révolutionnaire et « socialiste » mais comme profondément traditionnel en défendant la conception du

Saint-Empire, l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel étant séparés dans la Chrétienté, bien qu'ils puissent se trouver réunis dans d'autres formes traditionnelles. Guénon reviendra sur ce dernier point dans un autre ouvrage.

Dans celui-ci, il s'attache à montrer que la *Divine Comédie* retrace dans ses trois chants un processus de réalisation initiatique et atteste la connaissance chez Dante de sciences traditionnelles inconnues des modernes : science des nombres, théorie des cycles cosmiques, astrologie sacrée.

Cette question, si importante, de l'ésotérisme médiéval, est seulement effleurée ici par Guénon et, par la suite, il n'y reviendra qu'occasionnellement.

Cette réserve, dans un domaine qui présente un intérêt majeur pour les occidentaux auxquels s'adresse l'œuvre guénonienne, alors que l'auteur, comme on le verra, s'étendra longuement sur les traditions orientales, cette réserve disons-nous, peut sembler surprenante.

M. Jean Reyor, dans un avant-propos à un ouvrage posthume de Guénon, en a donné une explication à laquelle nous nous rallions pleinement :

« Cette réserve de René Guénon se relie étroitement au rôle qu'il assigne dans *Orient et Occident* et dans *La crise du monde moderne* à l'élite occidentale. L'apport de René Guénon consiste principalement en un exposé synthétique de doctrines métaphysiques orientales, destiné à éveiller, chez les occidentaux intellectuellement qualifiés, le désir de retrouver, et de remettre au jour dans une certaine mesure, les aspects les plus profonds de leur propre tradition. C'est à ces occidentaux qu'il appartient de faire ainsi la preuve que la dégénérescence intellectuelle et spirituelle de l'Occident n'est pas si totale, n'est pas si irrémédiable qu'on doive exclure tout espoir d'un redressement. Il était donc normal, dans cette perspective, que René Guénon se bornât, en ce qui concerne la tradition chrétienne, à fournir quelques clefs, à indiquer quelques voies de recherches » (1).

(1) Avant-propos des *Aperçus sur l'ésotérisme chrétien*.

A la fin de cette même année 1925, le 12 décembre, René Guénon donnait, à la Sorbonne, la seule conférence publique qu'il aît, sans doute, jamais faite.

Le sujet en était *La métaphysique orientale*, ou plutôt « la métaphysique sans épithète » qui n'est « ni orientale ni occidentale », mais « universelle ».

Avec une clarté et une concision saisissante (le texte de la conférence publié ultérieurement tient en 22 pages), l'orateur donnait, en une heure, la quintessence de *l'Introduction, du Védānta et d'Orient et Occident*.

Après avoir souligné le rôle d'Aristote et de la scolastique dans la pensée occidentale, il faisait cette déclaration capitale dont certaines implications ne devaient être mises en lumière qu'un quart de siècle plus tard.

« Nous avons, pour notre part, la certitude qu'il y a eu autre chose que cela en Occident, dans l'antiquité et au moyen âge, qu'il y a eu, à l'usage d'une élite, des doctrines purement métaphysiques et que nous pouvons dire complètes y compris cette réalisation qui, pour la plupart des modernes est sans doute une chose à peine concevable ; si l'Occident en a aussi totalement perdu le souvenir, c'est qu'il a rompu avec ses propres traditions, et c'est pourquoi la civilisation moderne est une civilisation anormale et déviée » (1).

Trois années auparavant, au moment où des esprits appartenant aux courants intellectuels les plus différents agitaient la question des rapports de l'Orient et de l'Occident, paraissait la traduction française d'un ouvrage qui produisit quelque sensation, *Bêtes, hommes et dieux* (v. p. 68). L'auteur, Ferdinand Ossendowski, ancien fonctionnaire d'origine polonaise, racontait un voyage plutôt mouvementé qu'il fit en 1920 à travers la Sibérie et la Mongolie pour échapper aux bolchevistes.

S'étant trouvé à Ourga au moment de la prise de la ville par les troupes du baron von Ungern-Sternberg, Ossen-

(1) *La métaphysique orientale*. Paris 1951, p. 14.

dowski avait été reçu en audience par le Bogdo-Khan, le troisième dignitaire de la tradition lamaïque et avait eu l'occasion là — et antérieurement aussi au cours de ses pérégrinations — d'entretiens avec plusieurs lamas. Et, dans la dernière partie de son livre, Ossendowski relatait les récits qui lui avaient été faits au sujet d'un royaume souterrain, désigné sous le nom d'*Agharti*, et où résidait un personnage mystérieux, qualifié de « Roi du Monde » qui dirigerait les destinées de l'humanité (1).

Ce n'était pas la première fois que de telles choses étaient rapportées en Occident. Dans un ouvrage posthume, publié en 1910, mais écrit plus de 20 ans auparavant, la *Mission de l'Inde*, un écrivain sur lequel il est difficile de porter un jugement assuré, Saint-Yves d'Alveydre, donnait la description d'un centre initiatique souterrain, sous le nom d'*Agartha*. Le livre de Saint-Yves avait passé assez inaperçu, en dehors des milieux occultistes (Saint-Yves ne sera connu du grand public que beaucoup plus tard, pendant la guerre de 1939-45 à propos de la Synarchie), mais à la fois pour des raisons politiques et à cause de la curiosité qui s'attache aux récits de voyages dans les pays réputés mystérieux, l'ouvrage d'Ossendowski connut une large audience et suscita des polémiques passionnées. Certains ne manquèrent pas d'agiter le spectre du péril jaune et d'assimiler le « Roi du Monde » au « Prince de ce monde » dont parle l'Évangile, c'est-à-dire au diable lui-même.

Guénon saisit l'occasion qui s'offrait de préciser la théorie traditionnelle des centres spirituels et de développer l'affirmation impliquée dans les récits symboliques de diverses traditions, relativement à l'existence d'un centre spirituel

(1) A propos d'Ossendowski, nous citerons une anecdote qui montre à quel point un occidental moderne est peu disposé à comprendre et à admettre qu'il puisse y avoir une organisation cachée de notre monde et des forces autres que celles étudiées par la science moderne. Au cours d'un entretien avec Guénon, que celui-ci rapporta à un de nos amis, Ossendowski déclara que s'il n'avait pas rapporté de son voyage certains objets et un carnet de notes, tenu au jour le jour, il croirait avoir rêvé. Et Ossendowski ajouta : « J'aimerais mieux cela ! ».

suprême conservant, à travers les vicissitudes cycliques, le dépôt intégral de la Tradition primordiale, révélée à l'humanité dès l'aube des Temps, et dont les diverses traditions particulières représentent des adaptations.

Puisant dans les traditions hindoues et lamaïques, dans la Kabbale, dans le Nouveau Testament, dans les légendes du Saint Graal, comme dans les anciennes traditions grecque et latine, Guénon apportait les preuves de la croyance unanime et perpétuelle à l'existence d'un tel centre spirituel qui est comme le garant de l'orthodoxie des différentes traditions et le « lieu géométrique » où celles-ci communiquent entre elles et communient dans la conscience de l'unique Vérité.

Le livre de Guénon, *Le Roi du Monde*, paru en 1927, si étrange et déconcertant qu'il soit pour des esprits modernes, constitue une des pièces maîtresses de l'œuvre guénonienne, dont il ne saurait être dissocié.

L'auteur a pris soin d'en souligner l'importance, dans une page d'une solennité inusitée, qui atteste, à la fois, le caractère de spéciale gravité de ses révélations, et un certain désaccord entre lui et certains de ses informateurs orientaux relativement à l'opportunité de celles-ci :

« Nous ne prétendons pas avoir dit tout ce qu'il y aurait à dire sur le sujet auquel se rapporte la présente étude, loin de là, et les rapprochements mêmes que nous avons établis pourront assurément en suggérer beaucoup d'autres ; mais, malgré tout, nous en avons dit certainement bien plus qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, et quelques-uns seront peut-être tentés de nous le reprocher. Cependant nous ne pensons pas que ce soit trop, et nous sommes même persuadé qu'il n'y a là rien qui ne doive être dit, bien que nous soyons moins disposé que quiconque à contester qu'il y ait lieu d'envisager une question d'opportunité lorsqu'il s'agit d'exposer publiquement certaines choses d'un caractère quelque peu inaccoutumé. Sur cette question d'opportunité nous pouvons nous borner à une brève observation : c'est que, dans les

circonstances au milieu desquelles nous vivons présentement, les évènements se déroulent avec une telle rapidité que beaucoup de choses dont les raisons n'apparaissent pas encore immédiatement pourraient bien trouver, et plus tôt qu'on ne serait tenté de le croire, des applications assez imprévues, sinon tout à fait imprévisibles » (1).

Nous avons tenu à reproduire cette citation à cause de ce qu'elle sous-entend, à savoir, que Guénon, à ce moment, estime pouvoir être seul juge des développements de son œuvre et de l'utilisation des enseignements qui lui ont été communiqués. Ce changement dans ses rapports avec certains représentants de la tradition hindoue — car c'est évidemment de ce côté qu'il faut chercher ceux qui pourraient être tentés de lui reprocher d'en avoir trop dit — va s'accompagner assez rapidement d'un changement total de sa vie personnelle (2).

A ce propos, voici quelques précisions qui nous sont fournies par Argos, qui fut de 1929 à 1931, un des collaborateurs du *Voile d'Isis* :

« A l'époque, je faisais pas mal d'expériences de psychométrie, ce que n'ignorait pas notre ami ; aussi, un jour, chez lui, me remit-il un coupe-papier, qui lui venait des Indes et me demanda-t-il de le psychométrer. La vision me transporta aux Indes, ou plutôt au Bengale, dans un palais que je dépeignis. Je vis un personnage assez âgé, que je dépeignis également. Ce personnage était en rapports épistolaires avec notre ami, mais les rapports cessèrent brusquement et il ne reçut plus de lettres venant des Indes.

« Cette rupture de toutes relations correspond à l'apparition du livre écrit par Guénon sur Le Roi du Monde. J'ai toujours

(1) *Le Roi du Monde*. Paris, 1950, pp. 90-91.

(2) M. Marco Pallis, dans son étude sur *René Guénon et le Bouddhisme* rapporte des informations recueillies en Mongolie par le professeur Georges Roerich, au sujet du royaume de *Shambala*, qui confirment quant à l'essentiel ce qu'Ossendowski et Guénon ont écrit relativement à l'*Agartha* (n° spécial des *E. T.*, pp. 313-314).

pensé que la parution de ce livre avait mis fin à toutes relations venant de ce côté, parce que les renseignements donnés étaient trop précis. » (I).

(1) *Correspondance personnelle, 26 octobre 1954.*

CHAPITRE VII

RÉVOLTE CONTRE LE MONDE MODERNE

EN cette même année 1927, Guénon était amené, sur la demande de quelques lecteurs, à préciser certaines questions abordées dans *Orient et Occident*, et à répondre à certaines critiques suscitées par cet ouvrage : « J'étais, alors que je rencontraï René Guénon, directeur littéraire aux Editions Bossard, écrit l'historien et critique littéraire, M. Gonzague Truc. A cette circonstance est due la publication par cette maison, de *La Crise du monde moderne* et de *L'homme et son devenir selon le Védânta*.

« Je puis revendiquer, à propos du premier de ces livres *La Crise du monde moderne*, une sorte de paternité tout occasionnelle. L'idée en naissait au cours de mes entretiens avec l'auteur. Nous nous accordions tous deux, moi peut-être plus indiscrètement, lui avec une justesse ou une justice plus profonde et plus impitoyable dans l'exécration de ce « monde moderne » qui, avec un stupide orgueil, chaque jour avançait son ensevelissement, et où l'esprit semblait s'abîmer à jamais sous la matière et le nombre.

« Je lui disais : « Faites quelque chose la-dessus. Il fit cet ouvrage d'inspiration, très vite. Il était là dans son sens et dans le sens d'un mouvement qui s'accroissait et où il doit être tenu à une des premières places » (1).

La Crise du monde moderne reprend et précise sur certains points les thèmes principaux d'*Orient et Occident*, mais l'auteur aborde de nouveaux aspects de la question.

(1) *Souvenirs et perspectives sur René Guénon*, art. cit. p. 335.

Premièrement, il situe le monde moderne dans l'histoire de l'humanité ; exposant succinctement la théorie hindoue des cycles cosmiques, il montre que les caractéristiques de notre époque permettent de l'identifier à la dernière période du *Kali-yuga* ou âge sombre, c'est-à-dire à l'extrême fin d'un des grands cycles (*manvantaras*) qui régissent le développement de notre humanité. En cet âge, l'obscurité spirituelle n'atteint pas le même degré, au même moment, pour tous les peuples et pour toutes les régions de la terre. Ainsi, au moment où il écrit, il apparaît avec évidence que le monde occidental est dans un état de dégénérescence plus avancé que le monde oriental.

Guénon reprend ici, avec de nouveaux développements, la description et la critique des éléments qui caractérisent le monde occidental moderne : suprématie accordée à l'action sur la connaissance, le caractère profane de la science telle qu'elle est constituée depuis le *xvi^e* siècle, l'individualisme qui aboutit au chaos social. C'est enfin la description d'une civilisation devenue exclusivement matérielle et dont l'expansion menace l'humanité tout entière.

Les conclusions, qui reprennent le thème central d'*Orient et Occident* relativement à la constitution d'une véritable élite occidentale — entendons par là une élite ayant retrouvé à la fois, le sens profond de sa tradition et la notion de l'universalité traditionnelle — apportent également des précisions importantes sur la signification et la portée de l'œuvre guénonienne, et constituent une réponse péremptoire aux critiques qui accusaient Guénon de vouloir « orientaliser » l'Occident, ou fondre sa tradition dans on ne sait quel syncrétisme.

Que l'Occident trouve, en lui-même, les moyens d'un retour direct à sa tradition par un « réveil spontané de possibilités latentes », ou que certains éléments occidentaux accomplissent « ce travail de restauration à l'aide d'une certaine connaissance des doctrines orientales », c'est toujours la restauration de la tradition propre à l'Occident qui constitue l'objectif de l'œuvre de Guénon.

Il précise encore que la condition la plus favorable pour le travail en question serait que l'élite en formation puisse « prendre un point d'appui dans une organisation occidentale ayant déjà une existence effective ; or il semble bien qu'il n'y ait plus en Occident qu'une seule organisation qui possède un caractère traditionnel, et qui conserve une doctrine susceptible de fournir au travail dont il s'agit une base appropriée : c'est l'Eglise catholique. Il suffirait de restituer à la doctrine de celle-ci, sans rien changer à la forme religieuse sous laquelle elle se présente au dehors, le sens profond qu'elle a réellement en elle-même, mais dont ses représentants actuels paraissent n'avoir plus conscience, non plus que de son unité essentielle avec les autres formes traditionnelles ; les deux choses d'ailleurs sont inséparables l'une de l'autre. Ce serait le Catholicisme au vrai sens de ce mot, qui, étymologiquement, exprime l'idée d'« universalité » ce qu'oublie un peu trop ceux qui voudraient n'en faire que la dénomination d'une forme spéciale et purement occidentale, sans aucun lien effectif avec les autres traditions » (1).

Enfin, ceci est un élément important de la biographie de notre auteur, nous devons relever une déclaration d'un ton assez inhabituel dans sa plume :

« ...bien que cela nous oblige à parler de nous, ce qui est peu dans nos habitudes, nous devons déclarer formellement ceci : il n'y a, à notre connaissance, personne qui ait exposé en Occident des idées orientales authentiques, sauf nous-même ; et nous l'avons toujours fait exactement comme l'aurait fait tout oriental qui s'y serait trouvé amené par les circonstances » (2).

Il nous semble que ce texte permet de rectifier l'erreur de ceux qui ont voulu voir l'origine de l'œuvre de Guénon dans des « conversations » de celui-ci avec Albert de Pouvourville, Léon Champrenaud et Abdul Hâdi.

Quand Guénon écrivait la phrase citée ci-dessus, c'est-à-

(1) *La crise du monde moderne*, Paris, 1957, p. 128-129.

(2) *La crise du monde moderne*. Paris 1957, p. 119.

dire en 1927 « non seulement Albert de Pouvoirville était encore vivant mais Guénon était-il encore en relations avec lui : ils se rencontraient assez régulièrement chez Gary de Lacroze.

« On remarquera que la phrase de Guénon implique que ni Matgioi, ni Léon Champrenaud, ni Abdul Hâdi n'ont pu être pour lui des « Maîtres » au sens plein et total de ce mot. Cela implique, chez Guénon, la conviction que sa connaissance de la doctrine traditionnelle était puisée à une source plus pure et plus primordiale que celle où avaient puisé Pouvoirville, Champrenaud et Abdul Hâdi » (1).

La Crise du monde moderne est un des livres de Guénon qui ont connu la plus large audience. Nous ne résisterons pas au plaisir de citer la phrase lapidaire par laquelle l'illustre écrivain allemand Léopold Ziegler formulait son jugement : « Ici, le temporel est enfin mesuré, compté et pesé avec des mesures éternelles, et trouvé trop léger » (2).

Nous avons dit, que souventes fois, Guénon et sa femme se rendaient le soir à des réunions organisées par l'un ou l'autre de ses amis. L'un de ceux-ci, M. François Bonjean, qui habitait un grand appartement boulevard Pasteur, avait pris l'habitude de rassembler, chez lui, le vendredi soir, « des personnes qui s'intéressaient aux rapports anciens, présents ou futurs de l'Orient et de l'Occident.

« ... A de rares exceptions, la compagnie se trouvait formée de Musulmans, d'Hindouistes, d'Israélites, de Chrétiens, qui n'avaient qu'une connaissance obscurcie de leur religion » et ajoute-il, « ces jeunes et brillants orientaux étaient fortement occidentalisés ».

« Je me souviens, qu'à cette époque (nous étions en 1927), l'objectif de Guénon n'était pas l'Egypte, mais l'Inde. Sa connaissance du sanscrit et de l'hindouisme l'emportait, je crois, sur l'arabe classique et l'Islam. Polyglotte averti,

(1) Jean Reyor. *A propos des « Maîtres » de René Guénon*, dans *E. T.* janv. févr. 1955.

(2) René Guénon, dans *Deutsche Rundschau*, sept. 1934.

il connaissait en sus, le latin, le grec, l'hébreu, ainsi que l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le russe et le polonais. De cette façon, il pouvait aisément répondre à n'importe quel de ses interlocuteurs, dans leurs langues respectives.

« Je vois encore Guénon, grand, maigre, ruisselant de bonne foi, faire face à ses contradicteurs. Le spectacle de cet occidental défendant opiniâtement le legs de l'Orient contre les orientaux enjoués, ne manquait ni de piquant ni de grandeur.

« Avec une patience inlassable, il s'efforçait de convaincre l'auditoire de l'existence en divers points de l'Orient, de centres habilités à conduire les disciples dans les voies difficiles, parfois dangereuses, de la « purification », et à leur transmettre graduellement, et au fur et à mesure, de la maîtrise, ainsi acquise sur les énergies sauvages du « psychisme » cette vérité qui, communiquée à l'indigne, cesse d'être la vérité.

« La discussion n'était interrompue, souvent que par l'apparition du jour » (1) Guénon accueillait aussi, chez lui, régulièrement, mais tous les quinze jours et souvent le samedi après-midi, quelques amis tels Mercuranus, Argos et Jean Reyor. Celui-ci tout jeune chercheur, affirmera, plus tard que « les années, l'éloignement n'ont pu affaiblir le souvenir de sa bonté, de sa bienveillance, de sa délicatesse, du soin qu'il mettait à effacer les distances entre lui et nous » (2).

Le 15 janvier 1928, René Guénon eut la douleur de perdre sa première femme ; ce fut pour lui un réel chagrin. Pour comble d'infortune, sa tante, M^{me} Duru, mourait neuf mois après. Leurs corps furent ramenés dans le caveau de famille, au cimetière de Saint-Florentin, dans le faubourg de Vienne, à Blois.

Il resta seul avec sa nièce qui, on s'en souvient, fréquentait le cours Saint-Louis ; elle fut obligée de quitter le cours, la

(1) *Souvenirs et réflexions sur René Guénon*, dans *Revue de la Méditerranée*, mars-avril 1951, pp. 214-220.

(2) *La dernière veille de la nuit*, dans n° spécial, *E. T.*, 1951, p. 351.

directrice n'ayant pas admis que cette enfant, devenue jeune fille, elle avait 14 ans, restât seule avec son oncle. Dans ce même temps, Guénon quitta le poste qu'il occupait et mit alors sa nièce au lycée Victor-Hugo, qui est situé au faubourg St-Antoine, près du musée Carnavalet ; puis il se mit à sortir l'après-midi et le soir, rentrant souvent fort tard dans la nuit. Détail curieux, « lorsqu'il se rendait chez un ami, la soirée se terminait toujours par le traditionnel verre de café « au beurre » fait avec son filtre personnel » (1).

M^{lle} B... resta peu de temps au lycée, car sa mère, en mars 1929, vint la chercher. Ce fut pour Guénon un nouveau chagrin et une perturbation nouvelle pour lui, car intellectuel avant tout, il ignorait tout ce qui touchait à la vie matérielle.

Si Guénon avait accordé, de 1925 à 1927, quelques articles à notre revue *Le Voile d'Isis*, qui était, à l'époque, une des rares publications spiritualistes, reparues depuis 1920, après la grande guerre, nous décidâmes, à la fin de 1928, de changer le caractère de la revue.

En effet, quelque temps auparavant, nous avions mis en relation avec Guénon, notre ami Jean Reyor, qui était déjà entièrement acquis aux doctrines traditionnelles. Nous demandâmes à ce dernier d'envisager avec Guénon une transformation complète du *Voile d'Isis*.

René Guénon accepta d'accorder sa collaboration régulière sous la condition de n'occuper aucune fonction et d'être considéré comme un simple rédacteur (2).

C'est pourquoi, d'un commun accord, nous choisîmes notre vieil ami Argos, comme rédacteur en chef, fonction qu'il occupa de janvier 1929 à fin 1931, époque où des circonstances contingentes l'empêchèrent de nous continuer régulièrement sa collaboration.

(1) *Journal de M^{lle} B...*

(2) Dès 1929, R. Guénon se plaignait des demandes de renseignements : « Si cela continue je finirai par n'en plus sortir de ces demandes d'informations de tout genre ».

A Guénon et à Argos, se joignirent, dans cette première période, Patrice Genty, Gaston Demengel, Probst-Biraben, Marcel Clavelle, puis dans l'ordre chronologique, André Préau, René Allar, Frithjof Schuon.

A partir de 1933, la revue pour mieux répondre à son contenu, prit le titre d'*Etudes Traditionnelles*, qu'elle porte actuellement.

René Guénon avait enfin trouvé un organe dans lequel il pouvait s'exprimer en toute liberté et mener pendant vingt ans un combat incessant contre toutes les idées anti-traditionnelles, en même temps qu'il poursuivait son œuvre doctrinale.

Nous avons eu l'occasion de signaler le compte-rendu très élogieux d'*Orient et Occident* par Léon Daudet. Guénon, de son côté, qui cite peu d'auteurs modernes, avait signalé, dans une note de *L'Homme et son devenir*, l'intérêt de certains travaux de Daudet, tels que *L'Hérédo* et *Le Monde des images* ; dans *Orient et Occident*, il empruntait à Jacques Bainville une page d'un article sur *L'Avenir de la civilisation*.

Il ne semble pas douteux qu'il existait alors, à des degrés divers, une certaine sympathie entre Guénon et certains dirigeants de l'*Action Française*. Nous disons : à des degrés divers, car il nous paraît évident que Daudet était, de tous les chefs d'*Action Française*, le plus capable de comprendre Guénon, et d'admettre, au moins partiellement, ses points de vue ; il est non moins évident qu'entre Guénon et Charles Maurras la sympathie devait être mitigée.

Des circonstances sur lesquelles nous n'avons pas à nous étendre ici, devaient montrer, bientôt, combien était grand l'écart entre le traditionalisme maurrassien et la conception guénonienne d'une société traditionnelle.

Par son allocution consistoriale : *Misericordia Domini*, du 20 décembre 1926, le pape Pie XI condamnait le mouvement d'*Action Française*, « péril tant pour l'intégrité de la foi et des mœurs que pour la formation catholique de la jeunesse ». Dès le 26 décembre l'*Action Française*, par le

fameux *Non possumus* prenait le parti de la résistance à l'autorité de l'Eglise. Un décret du Saint-Office inscrivait le journal à l'Index le 29 décembre.

La condamnation et l'insoumission de l'*Action Française* devaient troubler pendant des années les milieux catholiques, en France et hors de France, à un point tel qu'un membre du Sacré Collège, le cardinal Billot, en vint à déposer la pourpre.

Bien que ne s'occupant aucunement de politique, Guénon ne put manquer d'être au courant de cette affaire qui lui parut illustrer, de façon caractéristique, l'incompréhension des modernes — se proclamassent-ils « traditionalistes » — quant aux rapports normaux de la religion et de la politique. Et ce fut pour lui l'occasion de définir la doctrine traditionnelle sur ce point, en élargissant la perspective, et d'écrire *Autorité spirituelle et pouvoir temporel* qui fut publié en 1929 par l'éditeur Vrin.

Tout en affirmant que, là comme ailleurs, ce sont constamment les principes qu'il a en vue, l'auteur reconnaît dans un avant-propos :

« Les considérations que nous allons exposer dans cette étude offrent en outre un certain intérêt plus particulier au moment présent, en raison des discussions qui se sont élevées en ces derniers temps sur la question des rapports de la religion et de la politique, question qui n'est qu'une forme spéciale prise, dans certaines conditions déterminées, par celle des rapports du spirituel et du temporel. Cela est vrai, mais ce serait une erreur de croire que ces considérations nous ont été plus ou moins inspirées par les incidents auxquels nous faisons allusion, ou que nous entendons les y rattacher directement, car ce serait là accorder une importance fort exagérée à des choses qui n'ont qu'un caractère épisodique et qui ne sauraient influencer sur des conceptions dont la nature et l'origine sont en réalité d'un tout autre ordre ».

Du point de vue traditionnel, les rapports entre le spirituel

et le temporel se ramènent principalement à ceux qui existent entre la connaissance et l'action, la seconde étant, dans une civilisation normale, hiérarchiquement subordonnée à la première.

Concrètement, cette situation se traduit par la prédominance de la caste sacerdotale sur la caste royale, dans les civilisations telles que celles de l'Inde ou la Chrétienté médiévale, le sacre des empereurs et des rois étant en principe, la marque de l'autorité reconnue au sacerdoce par le pouvoir temporel.

Cette situation se trouve renversée là où la caste royale prétend à la suprématie ou même revendique une indépendance totale.

L'auteur en cite des exemples dans l'Inde, et dans la Chrétienté avec la querelle des investitures et les démêlés des rois de France, notamment de Philippe le Bel, avec la Papauté.

D'une certaine manière, on peut dire qu'*Autorité spirituelle et Pouvoir temporel* constitue le complément indispensable à *Orient et Occident* et à *La Crise du monde moderne*, en ce sens que le retour de l'Occident à sa tradition impliquerait la prise de conscience des rapports normaux entre le spirituel et le temporel car :

« Tant qu'il subsistera une autorité spirituelle régulièrement constituée, fût-elle, méconnue de presque tout le monde et même de ses propres représentants, fut-elle réduite à n'être plus que l'ombre d'elle-même, cette autorité aura toujours la meilleure part, et cette part ne saurait lui être enlevée, parce qu'il y a en elle quelque chose de plus haut que les possibilités purement humaines, parce que même affaiblie ou endormie elle incarne encore « la seule chose nécessaire, la seule qui ne passe point » (1).

En 1927, la Librairie de France, aujourd'hui disparue, ayant envisagé la publication d'un ouvrage collectif consacré aux grandes figures de saints catholiques, René Guénon

(1) Cf. *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*. 2^e édit. Paris, Véga, 1947 pp. 117-18.

accepta d'écrire une courte étude sur *Saint Bernard* dont la personnalité l'intéressait particulièrement (1).

Dans ces pages adaptées au grand public auquel le recueil était destiné, Guénon montre comment, dans une société traditionnelle, un contemplatif pouvait s'imposer au point de devenir l'arbitre de la Chrétienté.

L'auteur voit dans l'inspirateur de la Règle du Temple « le prototype de Galaad, le chevalier idéal et sans tache, le héros victorieux de la « quête du Saint Graal » (2).

Au début de 1930, paraissait un ouvrage assez étrange, intitulé *Asia Mysterosa. L'Oracle de force astrale comme moyen de communication avec « les petites lumières de l'Orient »* par Zam Bhotiva (3).

L'auteur, de son vrai nom, Cesare Accomani, racontait qu'un de ses amis (Mario Fille) avait reçu en 1908, à Bagnaia, d'un mystérieux ermite, le Père Julien, une méthode, à base numérique, pour communiquer avec « les initiés des groupes entourant l'Agartha ».

Guénon avait été sollicité de s'intéresser à cette affaire et avait suivi pendant un temps les expériences et il pensait que « si étrange que semble l'emploi d'un tel mode de communication, il n'offre *a priori* aucune impossibilité... Pourquoi cette méthode, sous son apparence strictement arithmétique, ne serait-elle pas destinée à fournir un support à certaines influences spirituelles, à peu près au même titre que tels ou tels objets matériels dont on pourrait trouver des exemples dans toutes les traditions ? » (4).

Le livre de Zam Bhotiva exposait, d'une façon énigmatique d'ailleurs, les principes de la méthode dont le fonctionnement ne devait pas être révélé, et le contenu de certaines

(1) La personnalité de St. Bernard intéresse la ville de Blois. En effet, Thibaud IV, comte de Blois, entra, en 1551, comme moine, en l'abbaye de Clairvault, fondée par St Bernard, et ce dernier était le protégé du puissant comte.

(2) Cf. *Saint Bernard*. 3^e édit. Paris, Les Edit. Tradit. 1951, p. 20.

(3) D'après l'éditeur, Dorbon Ainé, l'édition aurait été détruite pendant l'occupation.

(4) *Bull. des Polaires*, mars 1931.

communications qu'on disait avoir obtenu par ce moyen.

Ces prétendues communications ne contenaient rien de valable qui ne puisse être connu par ailleurs. Mais le livre se terminait par l'annonce de la formation d'un groupe dit des « Polaires », destiné à préparer la venue d'un mystérieux personnage, désigné comme « Celui qui attend ».

Guénon, qui avait, à un moment, accepté d'accorder une préface à *Asia Mysterosa*, avait retiré celle-ci lorsqu'il avait constaté la puérité et même l'absurdité de certains des « oracles » de la « Force Astrale ». Ayant appris que malgré cela on utilisait son nom pour attirer des adhérents au susdit groupe, Guénon procéda à une vigoureuse mise au point.

« En fait, nous avons quelque peu suivi les manifestations de la méthode divinatoire dite « oracle de force astrale, en un temps où il n'était nullement question de fonder un groupement basé sur les « enseignements » obtenus par ce moyen ; comme il y avait là des choses qui semblaient assez énigmatiques nous avons tâché de les éclaircir en posant certaines questions d'ordre doctrinal, mais nous n'avons reçu que des réponses vagues et échappatoires, jusqu'au jour où une nouvelle question a enfin amené, au bout d'un temps fort long en dépit de notre insistance, une absurdité caractérisée ; nous étions dès lors fixé sur la valeur initiatique des hypothétiques inspirations, seul point intéressant pour nous dans toute cette histoire.

« C'est précisément, si nous nous souvenons bien, dans l'intervalle qui s'est écoulé entre cette dernière question et la réponse qu'il a été parlé pour la première fois de constituer une société affublée du nom baroque de « Polaires » (si l'on peut parler de « tradition polaire », ou hyperboréenne, on ne saurait sans ridicule appliquer ce nom à des hommes, qui, au surplus ne paraissent connaître de cette tradition que parce que nous en avons dit, dans nos divers ouvrages) ; nous nous sommes refusé, malgré maintes sollicitations, non seulement à en faire partie, mais à *l'approuver et à l'appuyer d'une façon quelconque*, d'autant plus que les règles dictées

par la « méthode » contenaient d'incroyables puérités.

« Quant à la « méthode », on pourra facilement se rendre compte qu'il n'y a rien d'autre qu'un exemple de ce que peuvent devenir des fragments d'une connaissance réelle et sérieuse entre les mains de gens qui s'en sont emparés sans y rien comprendre » (1).

C'est peu de temps après, que vont se présenter des circonstances qui auront une influence décisive sur toute la vie ultérieure de René Guénon.

(1) *Le Voile d'Isis*, janv. 1931, pp. 125-126.

CHAPITRE VIII

SUR LA TERRE DU SPHINX

VERS 1924, nous avions pour clients de la librairie, Monsieur et Madame Dina. Lui, Hassan Farid Dina, était un ingénieur égyptien ; elle, une américaine, Marie W. Shillito, fille du roi des chemins de fer canadiens. Tous deux étaient extrêmement riches, surtout elle qui disposait de l'usufruit d'une fortune considérable. Ils habitaient l'hiver, le château de Val-Seine, près de Bar-sur-Aube, et l'été, la propriété « Les Avenières », non loin de Cruseilles, en Haute-Savoie.

M. Dina avait entrepris, à ses frais, avec la collaboration de plusieurs savants français, d'édifier sur le mont Salève, près de Cruseilles, à 1 300 m. d'altitude, un observatoire, qui devait être le plus puissant du monde. Malheureusement, il laissa son œuvre inachevée, étant décédé, en juin 1928, à bord d'un paquebot, qui le ramenait des Indes. Il nous a laissé un ouvrage sur *La Destinée, la mort et ses hypothèses*, qui ne manque pas d'intérêt (1).

M^{me} Vve Dina et René Guénon s'étant rencontrés dans notre bureau du quai St-Michel, un jour du début de 1929, M^{me} Dina témoigna un vif intérêt pour les travaux de notre collaborateur.

En septembre 1929, ils partirent tous deux pour l'Alsace qu'ils visitèrent, durant deux mois, presque entièrement, puis vinrent se reposer aux « Avenières ».

Guénon nous écrivit en nous faisant part que « sa santé

(1) Paris, Alcan (P.U.F), 1928.

s'est beaucoup améliorée depuis qu'il a quitté Paris ; à un autre de ses amis il enverra ces quelques remarques symboliques :

« Voici des choses étranges : nous sommes sur le mont Salève, dont le nom semble être encore une forme de Montsalvat, et tout à côté il y a aussi le mont de Sion. Le nom de Cruseilles est assez remarquable également ; c'est à la fois le creuset dans le sens tout à fait hermétique, et la creuzille, c'est-à-dire la coquille des pèlerins » (1).

Au cours du voyage, il fut décidé que M^{me} Dina rachèterait aux différents éditeurs les livres de Guénon déjà publiés, pour les centraliser dans une seule maison qui éditerait ensuite les ouvrages postérieurs.

Le dépôt des livres parus fut d'abord confié à la firme Didier et Richard, de Grenoble. Mais, au bout de peu de temps, M^{me} Dina envisagea la création d'une librairie et d'une collection qui publierait, outre les ouvrages de Guénon, d'autres travaux de tendance traditionnelle, et des traductions de textes ésotériques, spécialement des textes concernant le Soufisme.

Il fut décidé que Guénon partirait pour l'Égypte, afin de rechercher, faire copier et traduire des traités d'ésotérisme islamique. M^{me} Dina l'accompagna dans ce voyage. Ils quittèrent la France, le 5 mars 1930.

Guénon annonça à ses amis qu'il partait en Égypte pour environ trois mois. Au terme de ce délai, M^{me} Dina revint en France et Guénon demeura au Caire, le travail entrepris étant fort loin d'être achevé.

Des circonstances sur lesquelles nous n'avons pas à nous étendre ici devaient bientôt mettre fin aux projets qui avaient motivé le voyage de Guénon, sans même que ceux-ci eussent un début de réalisation.

Dans les premiers mois de son séjour au Caire, il ne cessa

(1) Lettre de R. G. à P. G.

de penser à son retour en France ; il parla d'abord du mois de septembre 1930, puis du 15 octobre suivant et ensuite de la fin de l'hiver 1931. Il finit par renoncer à ce retour, « jusqu'à nouvel ordre », nous écrivait-il, « d'autant qu'il ne lui restait plus dans son pays d'origine aucun parent plus ou moins éloigné » (1).

Guénon vivait au Caire discrètement, n'ayant aucune relation avec le milieu européen : il n'était plus « le Français René Guénon » mais le Sheikh Abdel Wahêd Yahia, ayant adopté us et coutumes de sa nouvelle patrie.

René Guénon, islamisé et parlant l'arabe sans accent, sut incarner l'esprit de pauvreté en vivant une vie des plus modestes ; il alla habiter pendant quelque temps à l'hôtel Dar al Islam, situé en face de la mosquée Seyidna El Hussein, qui renferme les tombeaux de plusieurs descendants du Prophète.

Un matin, dans cette mosquée, il fit connaissance avec le Sheikh Salâma Radi qui appartenait à la branche Shadilite, la même dont fit partie le Sheikh Elish, son initiateur par personne interposée.

Guénon alla pendant un temps à ses réunions, discutant avec lui des problèmes religieux. Le Sheikh Salâma Radi mourut en 1940.

Les deux premières années du séjour de Guénon en Egypte furent particulièrement fécondes au point de vue publications ; *Le Symbolisme de la Croix* parut en 1931, et *Les Etats multiples de l'être*, l'année suivante.

A vrai dire, ces deux ouvrages étaient le fruit d'une longue maturation. Le premier jet du *Symbolisme de la Croix*, ayant paru dans *La Gnose* en 1910-1911, et une première rédaction des *Etats multiples* avait été faite en 1915, mais non publiée, ainsi qu'il résulte d'une lettre de Guénon à M. Jean Reyor.

Les deux livres formant un complément de *L'homme et son devenir selon le Védânta*, et constituent avec celui-ci

1. *Correspondance personnelle.*

la partie essentielle de l'œuvre doctrinale de René Guénon.

Pas plus que pour *L'homme et son devenir*, nous n'essaierons de résumer ces livres qui sont eux-mêmes des exposés très condensés de la métaphysique traditionnelle.

Ils se distinguent de *L'homme et son devenir*, en ce sens qu'il ne se réfèrent pas spécialement à la doctrine hindoue, mais sont, quant à la forme sinon quant au fond, des ouvrages plus « personnels » faisant appel indifféremment aux doctrines et au symbolisme des diverses traditions ; cela est surtout vrai du *Symbolisme de la Croix*.

Les Etats multiples comportent beaucoup moins de citations et de références ; c'est vraiment un discours « guénonien » sur les notions les plus élevées de la métaphysique universelle.

Avec ces deux livres, l'œuvre proprement doctrinale de Guénon peut être considérée comme complète.

Les ouvrages qui suivront seront principalement consacrés aux moyens d'accéder à la connaissance métaphysique effective, ou, en d'autres termes, aux conditions et aux moyens de la réalisation spirituelle qui constitue le but normal de tout savoir théorique. Et dans cet ordre, l'apport de Guénon n'est pas moins important que dans l'ordre spéculatif.

La collaboration de René Guénon à notre revue *Le Voile d'Isis* était devenue importante depuis quelques années, il donnait dans chaque numéro deux articles, l'un purement doctrinal, l'autre consacré au symbolisme, et de nombreuses analyses de livres et de revues ; quelques-uns s'en étonnèrent, c'est pourquoi il fit cette mise au point :

« Nous n'avons jamais songé le moins du monde à faire du *Voile d'Isis* notre « chose » et, si quelques-uns de ses collaborateurs s'inspirent volontiers de nos travaux, c'est tout à fait spontanément et sans que nous ayons jamais rien fait pour les y amener. Nous ne voyons là qu'un hommage rendu à la doctrine que nous exprimons, d'une façon parfaitement

L' "homme moderne" est véritablement incapable
à recevoir une initiation, ou tout au moins à parvenir
à l'initiation effective; mais nous devons ajouter qu'il y a
pourtant des exceptions, et cela parce que, malgré tout,
il existe encore actuellement, même en Occident, des
hommes qui, par leur "constitution intérieure", ne sont
pas des "hommes modernes", qui sont capables de compren-
dre ce qu'est essentiellement la Tradition, et qui n'acceptent
tout pas de considérer l'erreur profane comme un "fait
accompli"; et c'est à eux - là que nous avons toujours en-
tendu nous adresser exclusivement.



RENÉ GUÉNON À SA TABLE DE TRAVAIL, AU CAIRE, EN 1945

indépendante de toutes les considérations individuelles » (1).

C'est dans les débuts de son séjour en Egypte que Guénon donna quelques articles à une revue entièrement rédigée en arabe, *El Marifah* (« La Connaissance »), qui semble n'avoir eu qu'une existence éphémère.

De deux de ces articles, *L'influence de la civilisation islamique* et *Connais-toi même*, une traduction française fut publiée plus tard dans *Etudes Traditionnelles* (décembre 1950 et mars 1951).

A propos de ces deux articles, nous avons eu l'occasion de constater à quel point Guénon possédait la maîtrise de la langue arabe. Un de ses amis, ayant appris l'existence de ces articles lui demanda de bien vouloir lui en communiquer le texte français. Guénon répondit qu'il n'existait pas de texte français desdits articles, ceux-ci ayant été rédigés directement en arabe. C'est alors que cet ami fit effectuer la traduction française qui fut seulement révisée par Guénon. Celui-ci donna à la même revue d'autres articles sur « Les influences errantes » qui ne sont que la reprise de certains passages de *L'Erreur Spirite*.

Depuis son installation au Caire, Guénon recevait une correspondance qui devenait chaque jour plus considérable. Il se faisait un devoir de répondre à tous ceux qui lui écrivaient et, pour ce faire, il s'astreignit à des veillées et à des nuits sans sommeil.

Il se montrait d'une patience et d'une bienveillance inlassables mais il ne laissait pas les questions dépasser une certaine limite.

A certains qui lui demandaient de préciser ses sources documentaires, il finit par répondre publiquement :

« Nous n'avons point à informer le public de nos véritables sources...celles-cine comportent point de références » (2).

Après l'hôtel Dar-El-Islam, Guénon alla habiter rue Tambaksiyyah, dans la maison du Hajj Khadil al Halawani ;

(1) *Le Voile d'Isis*, nov. 1931, p. 700.

(2) *Le Voile d'Isis*, nov. 1932, p. 734.

toutefois, il n'y fit qu'un court séjour, puisqu'il se logea définitivement rue Koronfish, dans la maison de Dohol, le confiseur, située près de l'université d'El Azhar, le collège sacré où accourent de tous les points du monde ceux qui veulent s'instruire à fond dans la théologie et la jurisprudence de l'Islamisme, mais dans laquelle, nous en sommes presque certain, Guénon n'eut jamais aucune fonction.

La chambre qu'il occupa, rue Koronfish, dépendait de l'appartement de M. et M^{me} Ramadan Ridwân.

Or, un matin, à l'aube, comme chaque jour, René Guénon se trouvait dans la mosquée de Seyidna el Hussein, priant devant le tombeau du saint, lorsqu'il remarqua près de lui un des locataires de la maison qu'il habitait. Les deux hommes firent connaissance et sympathisèrent, et c'est ainsi que le Sheikh Mohammad Ibrahim, négociant de son état, entra en relations avec le Sheikh Abdel Wahed Yehia, « le Français René Guénon ».

Leurs relations devinrent bientôt si étroites que le Sheikh Mohammad Ibrahim invita fréquemment Guénon à venir chez lui. « Il menait la vie la plus orientale, mangeant dans une écuelle commune, s'asseyant les jambes repliées sous lui, saluant en portant la main à son cœur » (1).

Et c'est ainsi que vers la fin de juillet 1934, René Guénon ou plutôt Abdel Wahed Yahia épousa la fille aînée de son hôte, et alla habiter chez son beau-père.

Aussitôt il envisagea de faire un voyage en France, afin d'arranger les affaires qu'il avait laissées en l'état au moment de son départ en 1930, mais pour diverses raisons, ce projet, d'abord ajourné, ne se réalisa jamais. Guénon ne devait jamais revenir en France ni en Europe.

Pendant ce temps, à Paris, dans *Gringoire*, un obscur littérateur publia une sorte d'« enquête romancée », dans laquelle il mit Guénon en cause d'une façon manifestement hostile (2) ; par contre en Allemagne, le philosophe Léopold

(1) G. Bector. *L'Egypte Nouvelle*, 2 févr. 1952.

(2) *Le Voile d'Isis*, nov. 1934, p. 425.

Ziegler, dans la revue *Deutsche Rundschau*, n° de septembre 1934, signale l'importance de l'œuvre guénonienne ; de même dans *Philosophische Hefte*, publiée à Prague, Siegfried Lang résume d'assez longs passages de l'*Introduction générale aux doctrines hindoues*, relatifs à la notion de religion, au Bouddhisme et au *Yoga* (1).

Au mois de juin 1935, Guénon donna congé de son appartement de la rue Saint-Louis-en-l'Île, se rendant compte, désormais, de l'inutilité de son retour en France. Tout ce que contenait l'appartement fut enlevé par un de ses amis : livres et papiers furent expédiés, par caisses, à Alexandrie, et les meubles, vendus ou envoyés à Blois.

L'arrivée de ces caisses l'obligea à quitter le local de son beau-père, le cadre étant trop petit pour tout contenir. Il déménagea pour aller se loger, rue d'El Azhar, vis-à-vis des magasins David Adès. Son beau-père et sa belle-sœur vinrent habiter avec lui et sa femme.

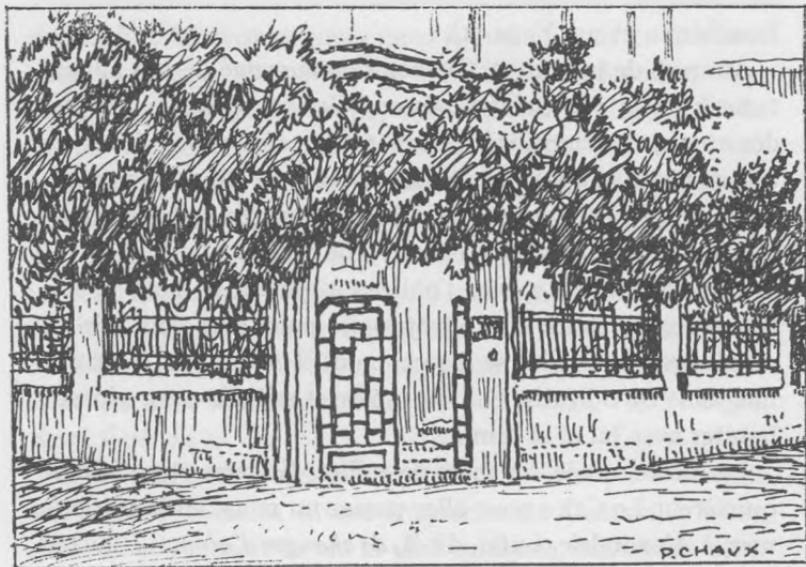
La même année, au mois de juillet, Guénon et sa femme quittèrent Le Caire pour aller passer un mois, au bord de la mer, à Alexandrie, « afin, dit-il, *de changer d'air* ». Ce furent les seules vacances qu'il se permit durant les vingt dernières années de sa vie.

Ayant perdu son beau-père en mai 1937, il déménagea de nouveau, en juillet, pour aller cette fois, en dehors de la ville du Caire, « *dans un endroit, nous écrivait-il, où on n'entend aucun bruit et où on ne risque pas d'être dérangé sans cesse par les uns et les autres* ».

L'endroit révélé, Guénon le découvrit, à dix minutes en voiture du centre du Caire, dans le faubourg de Doki, à l'ouest de la ville. Au coin d'une rue tranquille, la rue Nawal, c'était une maison blanche, enfouie sous la verdure, ayant l'apparence d'un cottage sans coquetterie, ni pauvreté. De là, on découvrait, au loin, les deux grandes pyramides, au dessus de la ligne sombre des palmiers.

(1) *Le Voile d'Isis*, nov. 1934, p. 427.

Guénon l'appela « Villa Fatma » par affection pour sa femme, dont c'était le prénom. « Si son œuvre impassible ne révèle rien de ce que la charité suppose, il était dans la vie très bon, affectueux pour ses amis » (1).



LE CAIRE : VILLA FATMA

d'après *l'Égypte nouvelle*

On entrait dans la villa, passée une porte en bois, dans un petit jardin brûlé où reposent quelques taches de bougainvillées, puis, gravissant deux marches on accédait à la maison par une porte sous auvent, dominée par cette phrase, en arabe : *Dieu est la Majesté des Majestés*. Dans le vestibule carrelé, se rencontrent toutes les pièces de la villa, dont toutes les portes sont ouvertes mais les volets soigneusement clos, à cause de la grande chaleur.

Guénon s'était réservé deux pièces à son usage personnel. L'une était son cabinet de travail, l'autre, son oratoire.

Au milieu du cabinet de travail se trouvait un bureau,

(1) A. Allard L'Olivier. *Synthèses*, sept. 1951, p. 38.

avec tout ce qu'il comporte, accompagné d'une chaise d'un style arabe rustique, en bois noir, sur laquelle il prenait place, et de chaque côté du bureau un fauteuil de velours, pour les visiteurs. En face du bureau, deux hauts rayonnages de bois blanc sont remplis de dossiers, de livres et de revues, méticuleusement alignés et étiquetés. Derrière lui, sur le mur, on peut lire, en arabe : *Plus tu seras reconnaissant et plus tu seras comblé*. Sur le mur, à droite est écrit : *Qu'est-ce que la victoire, sinon celle qui vient de Dieu*. Sur le mur, à gauche, on lit : *Allah est Allah et Mohammed est son Prophète*.

La pièce de son oratoire comportait, en plus du tapis pour les prières rituelles, orienté en direction de la Mecque, un panneau sur lequel on lisait une prière musulmane, dont voici la traduction :

*Au nom du Dieu bon et miséricordieux,
Lui seul est vivant et éternel.
Il est hors du temps et du sommeil
Et pour lui il n'est point de ciel et point de terre.
Et personne n'est exaucé sans son consentement
Il sait ce qui est dans nos mains et ce qui est caché.
Rien n'est connu de sa connaissance sans sa volonté.
Son trône est plus vaste que les cieux et la terre
Il est le Très Haut, il est le tout Puissant.*

Une chose rare pour l'endroit se trouvait dans la chambre à coucher ; c'était un grand lit européen ; à côté une table basse, incrustée de nacre. On y voyait aussi quelques meubles arabes, grossièrement taillés, en bois noir et plusieurs fauteuils en velours assortis à ceux du bureau (1).

Guénon était heureux d'avoir quitté la ville et n'éprouvait plus le besoin de se déplacer. Fuyant toute vanité, il s'enfonçait de plus en plus dans un sévère incognito. Si, son nom français demeurait célèbre dans le monde intellectuel, pour ses coreligionnaires, il n'était plus que le Sheikh Abdel

(1) La majeure partie de ces renseignements nous ont été fournis par M^{rs} W...

Wahed Yahia, un musulman traditionnel, comme beaucoup d'autres, sous le fez et la djelaba. A partir de ce moment, même ses amis en France, ignorèrent sa nouvelle adresse n'ayant connaissance que de l'indication d'une poste restante.

Cependant, à peine installé dans la « Villa Fatma » il fut pris d'une crise de rhumatismes, telle que durant plusieurs mois, il lui fut impossible de faire le moindre mouvement : « *Je ne sais pas, dira-t-il, si c'était dû à la fatigue du déménagement ou à toute autre chose* ». Ce qui est certain, c'est que ses douleurs étaient intenses, lorsqu'il restait trop longtemps à écrire ; par contre, il n'éprouvait aucune fatigue, en marchant, ce qui lui semblait bizarre.

Guénon n'était pas au bout de ses peines ; en janvier 1938, la grippe s'abattit sur lui, et il eut beaucoup de mal à s'en débarrasser.

Dans la seconde moitié de 1938, sa santé se rétablit, mais au milieu d'avril 1939, il eut de nouveau, une forte grippe avec un violent mal de gorge, qui lui causa une étrange fatigue, puis il fut terrassé par une grave crise de rhumatismes qui l'immobilisa durant six mois.

Pendant cette période, Guénon reçut la visite, deux ou trois fois par semaine, d'un anglais islamisé, installé depuis peu en Egypte, le Sheikh Abu Bakr, qui demeurait dans un petit village près des Pyramides.

« Quand je suis venu voir René Guénon, nous écrit son visiteur, il était [dans son oratoire] couché par terre, sur des coussins ; sa barbe [qu'il avait laissé pousser] était blanche, ce qui lui allait admirablement, mais il la rasa au printemps de 1940, quand il s'est levé pour la première fois. Il portait une bague en or, gravée du monosyllabe sacré AUM, et, ajoute le scripteur, j'ai toujours compris que ce fut son guru qui la lui a donnée. A sa femme, il avait dit que c'était le nom de Dieu ».

En août 1939, Guénon reçut la visite, pendant quelques jours, de M. Fritjof Sehuon qui était déjà venu le voir l'année

précédente, et qui devait écrire dans un livre paru, après la guerre, et intitulé *De l'unité transcendante des Religions* :

« Les vérités que nous venons d'exprimer ici n'appartiennent en propre à aucune école ni à aucun individu ; s'il en était autrement, ce ne seraient pas des vérités, car celles-ci ne peuvent être inventées, mais doivent nécessairement être connues dans toute civilisation traditionnelle intégrale, que la forme de cette civilisation soit religieuse comme en Occident et dans le Proche-Orient, ou purement métaphysique comme dans l'Inde et en Extrême-Orient ; quant à l'Occident moderne, dont l'origine est dans l'oubli quasi total de ces vérités, elles y ont été formulées — pour la première fois, croyons-nous, par écrit et dans des livres — par René Guénon, qui s'est fait l'interprète, dans une série d'ouvrages remarquables, de l'intellectualité toujours vivante de l'Orient et plus particulièrement de l'Inde ; on aura le plus grand intérêt à prendre connaissance de ces ouvrages » (1).

Parmi les autres personnes amies qui vinrent prendre des nouvelles de René Guénon, citons un américain islamisé, le Sheikh Abdel al Kaour, et une française, M^{me} Valentine de Saint-Point qui, entrée dans l'Islam, portait le nom de *Rawheya Nour Eddin*. Cette dame, petite nièce de Lamartine qui, de 1905 à 1917, se révéla poétesse et romancière, avait tenu, vers 1920, avenue de Tourville, un salon littéraire, et qui, quatre ans après, pour une cause que nous ignorons, se retira en terre d'Islam.

(1) F. Schuon. *De l'Unité transcendante des Religions*. Paris, 1948, pp. 12 et 13.

CHAPITRE IX

L'ANNONCIATEUR

LA seconde guerre mondiale interrompit nos relations et la publication des *Etudes Traditionnelles*. Dès que les relations reprirent avec l'Égypte, René Guénon nous demanda d'envisager la reprise de la revue, ce qui eut lieu fin 1945.

Pendant ce temps, il se passa un fait qui dénote l'intérêt que peuvent susciter les idées exposées par Guénon sur un esprit pourtant bien éloigné des conceptions traditionnelles.

De passage à Fez, en 1945, l'écrivain André Gide fit connaissance de Si Abdallah, un français islamisé, nommé Georges, grand ami de René Guénon, qui mit à sa disposition les livres de celui qu'il considérait comme son Maître. Ce fut pour André Gide toute une révélation, si bien qu'il regretta amèrement de n'avoir pas connu plutôt une œuvre aussi remarquable qui, peut-être, aurait pu changer le cours de ses méditations (1).

En 1944, René Guénon eut la douce joie de voir naître sa première fille Khadija, qui était tout le portrait de sa mère.

Peu de temps après, il se produisit un événement attestant une sensibilité que ne peuvent soupçonner ceux qui ne connaissent Guénon que par ses écrits.

Il s'était lié d'amitié avec un anglais orientalisé sous le nom de Sheikh Hussein. Cet homme, très pauvre, qui avait été hébergé par lui à la villa Fatma, fut, un jour, victime d'un accident qui lui coûta la vie. Un camion lui passa

(1) André Gide. *Journal*, 1942-1949. Paris, Gallimard, 1950, p. 195.

sur le corps dans une rue du Caire. Le corps de ce malheureux que personne ne réclamait avait été transporté à la morgue. Guénon, apprenant la nouvelle, s'en émut, et offrit au défunt l'hospitalité de son tombeau, comme dans la vie, il lui avait offert l'hospitalité de sa maison (1).

Vers la même époque, René Guénon reçut quelques visites de M. Bammate dont la relation est empreinte d'une grande sincérité :

« La première impression que donnait Guénon dans son petit salon bourgeois du Caire était, malgré le vêtement arabe, très simple d'ailleurs, celle d'un professeur de Faculté, philosophe ou orientaliste. Impression déconcertante, puisqu'il n'estimait ni les uns, ni les autres. Pourtant, sur la figure très longue, à l'espagnole, un portrait du Gréco, les yeux paraissaient rapportés, surajoutés. Trop grands, ils semblaient d'une provenance étrangère, sortis d'un autre monde, et justement ils cherchaient ailleurs.

« Mais il faut surtout dire combien Guénon savait écouter. Il écoutait le silence, même plus attentivement peut être que le reste... Sa physionomie naturelle était de celui qui interroge.

« Respect, discrétion : ce qu'il y avait de plus oriental dans son maintien, c'était une forme de politesse qui traduit la crainte d'importuner. Cette manière d'apparaître confus est une forme de pudeur. Mais René Guénon portait la qualité au plus haut point, jusqu'à en faire une sorte de courtoisie métaphysique.

« Rien ne l'exprimait mieux que les bénédictions familières dont il parsemait ses conversations. Avec simplicité, il donnait ainsi, à table même, une valeur rituelle au partage du pain, au geste qu'il avait pour le saler, à l'offrande qu'il vous faisait en vous tendant un pigeon grillé » (2).

Lorsqu'en mars 1945, nous avons repris contact avec Guénon, nous eûmes le regret d'apprendre qu'il était de

(1) G. Boctor. *L'Égypte Nouvelle*, 2 févr. 1952.

(2) N. Bammate. *Visites à René Guénon*. N. R. F. n° 30, 1955, pp. 126-127.

nouveau souffrant, fatigué par une toux persistante, qui diminuait sa capacité de travail.

Au début de mai 1946, sa femme, Fatma, fit le pèlerinage, de la Mecque, avec la petite Khadija, âgée d'un an et demi. A son retour, elle prit la dénomination de « Hagga » Fatma. Guénon ne put l'accompagner, n'étant pas égyptien.

Durant ce temps, il lui arriva la plaisante aventure que nous narre, avec un certain humour, le Docteur Abdel Hâlim Mahmoud, professeur de théologie à l'Azhar, qui désirait vivement rencontrer le Sheikh Abdel Wahed Yahia, dont un ami lui avait parlé, lorsqu'il se trouvait à Paris, passant sa thèse de droit, peu après l'occupation. Connaissant l'adresse de Guénon à Doki, il se rend à la villa Fatma :

« Je frappai à la porte et priai la servante de demander une entrevue avec le Sheikh ; je restai alors à attendre la permission d'entrer. Au bout d'un moment, je vis la servante s'approcher, tenant un siège de bois, me priant d'attendre un peu.

« Je m'assis devant la porte, dans la rue, et attendis. Les minutes passèrent et l'attente se prolongea. A un moment je vis la servante s'approcher ; je crus pouvoir entrer, mais elle me demanda de partir, et de me présenter le lendemain à 11 heures.

« Je m'en retournai donc avec regret, l'étonnement dans l'âme, le visage comme empreint de confusion ; et cependant cette mésaventure avait excité en moi le désir de voir ce Sheikh, qui mettait un siège dans la rue, pour les visiteurs, et qui, plus tard, leur demandait de revenir le lendemain.

« Je me présentai, le lendemain, au rendez-vous fixé, et je frappai à la porte, plein de crainte, aspirant à entrer ; je ne fus pas plus heureux que la veille ; au lieu d'un rendez-vous, on me pria d'écrire ce que je désirais, et on me répondrait.

« Je partis mais n'écrivis pas. D'ailleurs pourquoi écrire et à quel sujet ? Les jours passèrent, et cette question ne s'effaçait pas de mon esprit : qui était ce Sheikh ?

« M'étant rendu un après-midi chez le directeur de la mission laïque française en Egypte, celui-ci me demanda si je connaissais René Guénon ; lui ayant répondu par la négative, il m'entretint alors du Sheikh Abdel Wahed Yehia ! J'avais compris, et lui ayant raconté mon histoire, il m'encouragea à persévérer dans ma tentative. Mais comment faire ?

« Or, un jour, le courrier m'apporta une lettre d'un ami, professeur éminent, par laquelle il me faisait savoir que M. Hector Madero, ministre d'Argentine en Egypte, venu le voir à son bureau, lui avait demandé quelqu'un avec qui il pourrait s'entretenir de la philosophie musulmane, et qu'ayant pensé à moi, il me priait de le rencontrer.

« Cette rencontre eut lieu, et les premiers mots de M. Madero furent : connaissez-vous René Guénon ? Après lui avoir renouvelé mon histoire, l'ambassadeur me dit : « Vous êtes parvenu à un point décisif, qui est la connaissance de son adresse, ce qui représente une immense victoire ; en effet, les journalistes français, suisses et d'autres encore, viennent en Egypte, avec entre autre mission, celle de le rechercher ; mais n'ayant découvert aucun indice, ils repartent plein d'amertume, n'ayant pas atteint leur but.

« Or, ce que je désirais vainement se réalisa grâce à M. Madero, qui était un ami de René Guénon.

« Je n'oublierai pas ce jour, un dimanche, où nous avons sonné à la porte de la villa Fatma. Après un long moment, voici que se présente à nous un Sheikh de haute taille, dont le visage lumineux inspirait la vénération et exprimait la dignité et la majesté ; ses yeux rayonnaient d'intelligence et ses traits reflétaient la bonté et la piété.

« Le Sheikh ouvrit la porte lui-même, se tenant devant nous, face à face ; lui ayant souhaité le sâlam, il nous rendit le salut. Il nous demanda alors le but de notre visite, ce que fit M. Madero, qui en même temps lui transmet le salut d'un de ses amis. Aussitôt le nom de cet ami prononcé que le Sheikh nous fit entrer. Durant l'entretien qui suivit, je

fus déçu, le Sheikh resta muet, sans articuler une parole. Heureusement, M. Madero fit les frais de la conversation, louant et soulignant les vues du Sheikh, puis nous nous sommes retirés, non sans avoir demandé à notre hôte de renouveler notre visite.

« Cette nouvelle entrevue eut lieu quelques jours après. C'est alors que le Sheikh parla, et nous expliqua son attitude : il nous dit qu'il ne vivait ainsi retiré que pour les indiscrets qui ne désiraient que perdre le temps en conversations personnelles et insignifiantes, mais qu'il avait vu en nous un désir sincère de connaissance, et ainsi ne subsista aucun voile entre lui et nous.

« Par la suite, nous l'avons emmené hors de son nid et il nous accompagna à la mosquée du sultan Abu'l Ala.

« Ayant pris place dans un groupe qui faisait le « dhikr », René Guénon commença à marmotter en lui-même et à se secouer, puis ses paroles devinrent audibles et ses mouvements s'intensifièrent ; enfin voilà qu'il se plongeait et s'abîmait dans le « dhikr » ; je dus ensuite le réveiller jusqu'à ce qu'il se secoua violemment d'un frisson ; j'ai pensé qu'il revenait de contrées lointaines et ignorées » (1).

Nous avons connu personnellement M. Madero, et nous remercions vivement le fils du D^r Mahmûd qui voulut bien nous remettre un exemplaire de la contribution de son père à notre travail.

Depuis 1929, René Guénon avait collaboré régulièrement à la revue *Le Voile d'Isis* par des articles mensuels et des comptes-rendus. La correspondance provoquée par la diffusion de son œuvre était devenue progressivement de plus en plus nombreuse, de sorte qu'entre 1932, et la guerre de 1939, il n'avait pu publier aucun nouvel ouvrage.

Les relations entre l'Égypte et la plupart des pays d'Europe s'étant trouvées successivement rompues par les déve-

(1) D^r Abdel-Halîm Mahmûd. *Le philosophe musulman René Guénon ou Abdel Wahed Yahia*. Le Caire, 1954. Le seul ouvrage en arabe sur René Guénon.

loppements de la seconde guerre mondiale, René Guénon mit à profit le délai qui, en d'autres temps était pris par sa correspondance et sa collaboration à la revue, devenue depuis 1935 *Etudes Traditionnelles*, pour mettre au point une série de volumes qui parurent après la fin des hostilités ; deux de ces ouvrages comptent parmi les plus importants, à des titres différents.

Le premier volume, paru dès 1945, est *Le Règne de la quantité et les signes des temps*. Il participe des ouvrages doctrinaux et des volumes de critique.

Dans son avant propos, l'auteur prend acte que « les événements n'ont confirmé que trop complètement et surtout trop rapidement », les vues qu'il exposait dans *La Crise du monde moderne* relativement au désordre croissant qui se manifeste dans tous les domaines. « Mais, dit-il, il ne suffit pas de dénoncer les erreurs », et « si utile que cela puisse être, il est encore plus intéressant et plus instructif de les expliquer c'est-à-dire de rechercher comment et pourquoi elles se sont produites ».

Dans cette recherche des causes, l'auteur est amené à exposer des données d'ordre cosmologique qu'il n'avait pas encore eu l'occasion d'aborder. Il y a là, au début de l'ouvrage, six chapitres qui constituent l'indispensable complément des grandes œuvres doctrinales : *Qualité et quantité, Materia signata quantitate, Mesure et manifestation, Quantité spatiale et espace qualifié, Les déterminations qualitatives du temps, Le principe d'individuation*.

Le reste de l'ouvrage est consacré à la description des modifications du milieu humain et cosmique depuis les origines du présent cycle jusqu'à notre époque, ainsi qu'à celle des événements de la « fin des temps » telle qu'elle résulte des indications fournies par les diverses traditions. Par son titre comme par son contenu, ce livre est un solennel avertissement à une humanité en perdition.

Le second ouvrage capital paru depuis la fin de la guerre, *Aperçus sur l'Initiation*, expose les conditions et les moyens

nécessaires pour passer du domaine de la connaissance théorique à celui de la réalisation spirituelle.

A vrai dire, le contenu de ce volume n'était pas entièrement nouveau, quant à l'essentiel, René Guénon ayant donné dans *Le Voile d'Isis*, puis dans les *Etudes Traditionnelles* une série d'articles sur l'initiation, échelonnés entre fin 1932 et 1938.

Dans cet ouvrage, l'auteur s'est attaché à la nature de l'initiation qui est essentiellement la transmission par des rites appropriés, d'une influence spirituelle destinée à permettre, à l'être qui est actuellement dans l'état humain d'atteindre l'état spirituel, que diverses traditions désignent comme l'« état édénique », puis de s'élever aux états supérieurs de l'être et enfin d'obtenir ce qu'on peut appeler indifféremment la « Délivrance » ou l'état d'« Identité suprême ».

René Guénon précise ici les conditions de l'initiation et les caractéristiques des organisations habilitées à la transmettre et, chemin faisant, il marque la distinction entre la voie initiatique et la voie mystique.

Nous nous trouvons ici en présence d'un ouvrage, véritablement unique dans la littérature de tous les temps et de toutes les traditions. Jamais jusqu'ici, aussi loin qu'on remonte dans la bibliographie universelle, les questions relatives à l'initiation n'avaient fait l'objet d'un exposé d'ensemble de caractère public.

Il fallait assurément que l'ignorance relative à ce sujet fut devenue bien générale même au sein des organisations ésotériques répandues dans le monde occidental — et même dans certaines parties de l'Orient — pour qu'un exposé public de ce genre devienne possible et même nécessaire. Il faut rappeler ici l'adage rabbinique : « Mieux vaut profaner la Thora que de l'oublier ».

Sur un point particulier mais d'importance, les *Aperçus sur l'Initiation* précisaient la position de Guénon à l'égard de la Maçonnerie qu'il définissait comme la seule organisation répandue dans le monde occidental qui puisse, avec le

Compagnonnage et la survivance de certains groupements ésotériques chrétiens du moyen âge revendiquer « une origine traditionnelle authentique et une transmission initiatique réelle ».

Le troisième ouvrage de cette nouvelle série : *Les principes du calcul infinitésimal*, traite d'un sujet bien spécial qui pourtant permet à l'auteur d'aborder la distinction métaphysique de l'infini et de l'indéfini, si généralement méconnue des mathématiciens et des philosophes modernes.

C'est là une des rares circonstances où Guénon a traité avec quelques développements d'une science particulière et montré la différence entre une science traditionnelle et une science profane s'appliquant au même domaine.

Enfin, et ce devait être, non le dernier écrit, mais le dernier livre publié de son vivant, Guénon faisait paraître en 1946, *La Grande Triade*, presque entièrement « nouveau » comme le précédent, même pour les lecteurs des *Etudes Traditionnelles*.

L'auteur se réfère principalement ici à la tradition chinoise où la « Grande Triade » — qui est aussi le titre distinctif d'une vaste organisation taoïste — se définit : Ciel-Homme-Terre. C'est dire que nous avons à faire ici à un exposé de doctrine cosmologique autant que métaphysique basé sur le ternaire envisagé dans les « Trois mondes ».

En dépit de son titre taoïste, l'ouvrage fait largement appel aux doctrines hermétiques et au symbolisme maçonnique, qui d'ailleurs tiendra de plus en plus de place dans les articles que Guénon donnera aux *Etudes Traditionnelles* jusqu'au moment où la plume tombera de sa main.

La Grande Triade, ouvrage très riche en informations de toutes sortes demeure le dernier témoignage important de l'immense érudition de l'auteur et de la maîtrise de son esprit de synthèse.

A la fin de 1946, Guénon ne pouvant vivre dans la villa Fatma, comme il aurait voulu, et peut-être pour des raisons que nous ignorons, la loua, et alla habiter en plein centre du

Caire, Rue Gam'a Abdine, près du palais royal. L'appartement, petit et sombre, donnait sur les jardins du palais ; il était humide, à cause des grands arbres qui bordaient ces jardins.

Néanmoins, ce fut là que naquit Leila, sa seconde fille, au début de 1947. Ce fut pour lui une joie mêlée de déception, car il avait espéré la naissance d'un fils. Leila a les yeux bleus et les cheveux clairs.

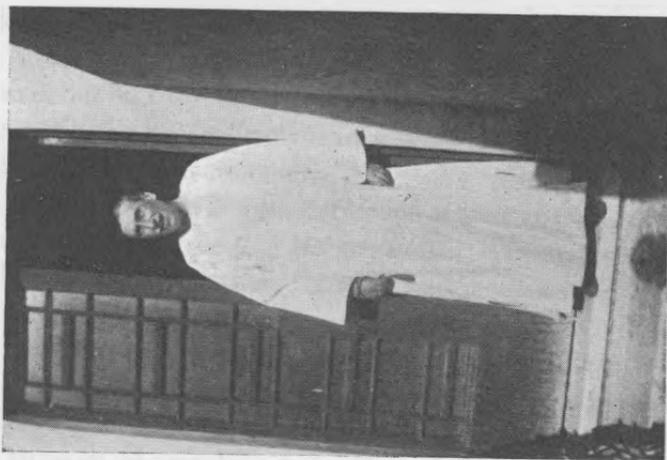
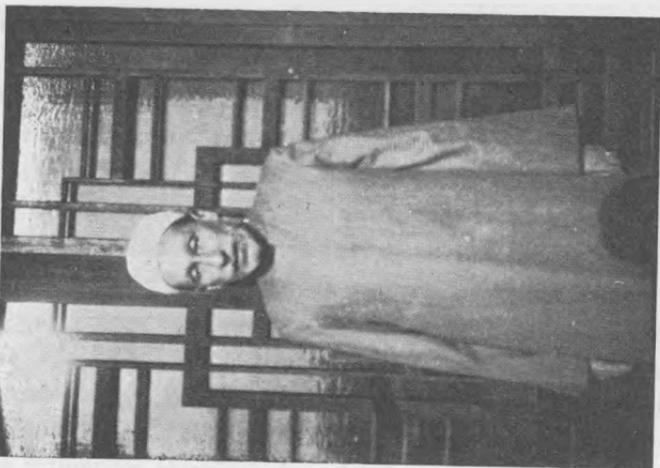
Ayant regagné la villa Fatma, en février 1947, il reçut peu après la visite de M. Marco Pallis, accompagné du fils d'A. K. Coomaraswamy. Il nous faut nous arrêter quelque peu sur cette dernière visite.

A une époque que nous ne saurions préciser, René Guénon était entré en relations avec l'éminent orientaliste, A. K. Coomaraswamy, d'origine anglo-indienne, directeur du « Museum of fine Arts », de Boston, considéré comme une haute autorité en matière d'art oriental et de religions comparées.

D'autre part, il était également en rapports avec l'explorateur Marco Pallis qui, après avoir visité plusieurs pays d'Orient, à partir de 1933, avait entrepris une expédition dans l'Himalaya, dont il avait donné en 1939, une relation sous le titre *Peaks and Lamas*. Ayant eu l'occasion d'étudier particulièrement le Bouddhisme, Coomaraswamy et M. Marco Pallis réunirent une documentation doctrinale et textuelle qui amena René Guénon à réviser sa position à l'égard de cette forme traditionnelle.

Les lecteurs des premières éditions de l'*Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* savent que Guénon considérait le Bouddhisme originel comme une tradition hétérodoxe qui, ultérieurement, avait été « rectifiée » sous des influences shivaïtes dans les branches désignées sous le nom de « Grand Véhicule » (*Mohâyâna*), les branches du « Petit Véhicule » (*Hînayâna*) demeurant entachées d'hétérodoxie.

Les références apportées par Coomaraswamy et M. Marco



DEUX PHOTOGRAPHIES DE RENÉ GUÉNON AU CAIRE EN 1945

Pallis convainquirent René Guénon que si ses appréciations concernant la valeur respective des deux « véhicules » dans leur état présent, étaient parfaitement justifiées, il convenait d'envisager le développement historique du Bouddhisme d'une façon différente.

Il résulte de l'examen approfondi fait par les trois auteurs que le Bouddhisme doit être considéré comme une adaptation régulière de l'Hindouisme à l'usage des non-hindous, comprenant, dès l'origine les deux « véhicules », correspondant, en un certain sens, à un exotérisme et à un ésotérisme. Ce serait, dans certaines branches du *Hinayâna* que se seraient produites, au cours des temps, les déviations qui justifient les critiques de Guénon à l'égard de cet aspect du Bouddhisme.

Bien qu'aucun point de doctrine ne fut en cause ici, nous avons jugé utile de donner quelques explications sur une variation qu'on peut constater dans les ouvrages de Guénon relativement à une question d'une certaine importance au point de vue historique.

C'est à partir de ce moment, que dans toutes ses lettres, il se plaignit de sa santé qui ne se rétablira plus désormais.

CHAPITRE X

LE « SERVITEUR DE L'UNIQUE »

DEPUIS longtemps déjà, René Guénon cherchait à réaliser un désir qui lui tenait à cœur et motivé par le souci de la sécurité de sa vie familiale.

C'est pourquoi le 23 novembre 1948, il adressa au ministère de l'Intérieur égyptien, département de la nationalité, la requête suivante, *en arabe*, dont voici la traduction :

Excellence

Je ne me plains de rien. L'Égypte que j'ai choisie comme patrie m'a bien accueilli, et n'a jamais cherché à m'expulser de ma demeure.

Néanmoins chaque fois que je considère mes deux filles, je désire qu'elles soient Égyptiennes de famille (en fait et de droit).

A cause d'elles et d'une digne épouse, j'ai estimé devoir vous soumettre cette requête concernant la demande par moi présentée dans le but d'obtenir la nationalité égyptienne.

Veuillez agréer... (1).

ABDEL WAHED YAHIA.

Au bas du même document figure, *en français*, la phrase suivante : Les livres dont je suis l'auteur sont signés René Guénon.

Cette nationalisation, il ne l'obtint qu'après de multiples démarches, et grâce à une haute intervention.

(1) *L'Égypte Nouvelle* 1^{er} février 1952, traduit par G. Nawar.

CHAPITRE X

LE « SERVITEUR DE L'UNIQUE »

DEPUIS longtemps déjà, René Guénon cherchait à réaliser un désir qui lui tenait à cœur et motivé par le souci de la sécurité de sa vie familiale.

C'est pourquoi le 23 novembre 1948, il adressa au ministère de l'Intérieur égyptien, département de la nationalité, la requête suivante, *en arabe*, dont voici la traduction :

Excellence

Je ne me plains de rien. L'Égypte que j'ai choisie comme patrie m'a bien accueilli, et n'a jamais cherché à m'expulser de ma demeure.

Néanmoins chaque fois que je considère mes deux filles, je désire qu'elles soient Égyptiennes de famille (en fait et de droit).

A cause d'elles et d'une digne épouse, j'ai estimé devoir vous soumettre cette requête concernant la demande par moi présentée dans le but d'obtenir la nationalité égyptienne.

Veuillez agréer... (1).

ABDEL WAHED YAHIA.

Au bas du même document figure, *en français*, la phrase suivante : Les livres dont je suis l'auteur sont signés René Guénon.

Cette nationalisation, il ne l'obtint qu'après de multiples démarches, et grâce à une haute intervention.

(1) *L'Égypte Nouvelle* 1^{er} février 1952, traduit par G. Nawar.

Ce résultat obtenu, René Guénon eut à subir l'assaut du temps. En effet, l'hiver 1948-1949 fut le plus dur qu'on ait jamais vu au Caire depuis longtemps, puisque, en avril 1949, il se plaignait encore du froid « *ce qui lui semblait la chose la plus extraordinaire à cette époque de l'année* ».

Dans une de ses lettres, il nous fit part, avec une joie évidente, de la naissance de son fils Ahmed, le 5 septembre 1949, n'ayant eu jusqu'alors que des filles Khadija et Leïla (1).

Malgré son état de santé, René Guénon était toujours affable et courtois avec ses visiteurs. A un journaliste belge, qui était venu le voir pour lui annoncer « que grâce à la fréquentation de sa pensée, il avait retrouvé la vraie voie du Catholicisme, il lui répondit qu'il était heureux du résultat » (2).

Un autre visiteur nous donne une émouvante description :

« Je me trouvai en face d'un homme frêle, très mince, maigre comme une harpe, aurait dit Saadi, très blanc, aux yeux très bleus, vêtu de la façon la plus simple, d'une galabieh et chaussé de babouches, extrêmement poli, quoique silencieux, si transparent qu'il semblait bien avoir gagné l'autre bord, et que je regardais de temps en temps à nos pieds, pour voir si le fleuve noir ne passait pas entre eux » (3).

Pour mettre le comble à ses soucis, au début de novembre 1950, ses trois enfants tombèrent malades, au même moment, et tant qu'ils ne furent pas guéris, Guénon refusa de se laisser soigner, si bien que le 25 du même mois, toute activité lui devint impossible, et ses meilleurs amis ne reçurent plus de lettres, après cette date.

René Guénon, cependant, avait été soigné, avec un dévouement admirable par son ami, le Dr Katz, que lui avait fait connaître le Sheikh Abou Bakr ; toutefois, les seules médications (ou à peu près) qu'il consentait à prendre ressortissaient d'une thérapeutique naturelle, mais non préventive. La suite des événements devait voir s'accroître sa dépression

(1) Ahmed ressemble, paraît-il, d'une façon étonnante à son père.

(2) G. Boctor. *L'Égypte Nouvelle*, 16 janvier 1953.

(3) G. Remond. *L'Égypte Nouvelle*, 1^{er} févr. 1952.

Guénon était décédé à 23 heures. Ses dernières paroles furent : « Allah, Allah ».

« Il reposait calmement tous ses traits détendus, sa crispation des dernières heures disparue ».

Sa femme fut admirable à tous égards, au cours de sa maladie, le soignant nuit et jour, malgré son état de grossesse, sans prendre un instant de repos. Ce fut pour elle un déchirement sans nom, étant donné le respect et l'admiration qu'elle portait à son mari.



LE CAIRE : CAVEAU MOHAMMAD IBRAHIM

d'après *l'Egypte nouvelle*

Quant au D^r Katz, il ne s'expliqua pas de quoi mourut René Guénon, surtout qu'aucun organe n'était particulièrement atteint « si ce n'est que l'âme est partie mystérieusement ».

Les funérailles, très simples selon la volonté même du disparu, eurent lieu le lundi 8 janvier 1951, entre 10 et 14 heures. Y assistèrent, le Skeikh Abou Bakr, le Dr Katz et M^{me} Valentine de Saint-Point, qui se trouvait au chevet de René Guénon, la nuit de sa mort (1).

Le corps transporté pendant quelques centaines de mètres à bout de bras, fut ensuite placé sur un fourgon automobile et emporté à la mosquée Seyidna-Hussein, à deux pas de l'Université d'El Azhar (Cette mosquée était celle où René Guénon rencontra son beau-père). C'est là que la prière des morts fut récitée, puis à pied, de nouveau, le corps porté à bout de bras, le convoi se dirigea vers le cimetière de Darassa près de la colline du Moqqatan, dans le lieu appelé « El Magawarine », René Guénon fut enseveli dans le caveau de famille de sa femme, caveau Mohammad Ibrahim et sous la dalle, « son corps voilé de lin, repose sur le sable, la face tournée vers la Mecque ».

Ainsi se termina cette vie simple et modeste, consacrée toute entière au service de la Vérité, et dégagée de toutes les ambitions que sollicitent habituellement les hommes. La vie se confond ici avec l'œuvre. Quel plus bel éloge pourrait-on en faire ? (2).

En effet, nous ne nous permettrons pas — et il serait tout à fait vain — de faire des conjectures sur le degré spirituel auquel avait pu accéder René Guénon. Aussi trouvons-nous regrettable que M. Paul Sérant, dans un livre qui n'est d'ailleurs pas sans mérites, ait cru pouvoir formuler à ce sujet une opinion négative. Que Guénon ait dénoncé les erreurs du sentimentalisme ne rend pas « évident » qu'il « ait méconnu l'amour sous sa forme la plus haute qu'on a pu nommer la passion des choses divines », et, même, on ne peut qu'être persuadé du contraire devant une vie animée par la forme la plus élevée de la charité : la charité intellectuelle.

(1) Madame de Saint-Point est morte au Caire le 28 mars 1953.

(2) Quelques mois plus tard, le 17 mai 1951, naissait un enfant posthume de René Guénon, à qui fut donné le nom de son père Abdel Wahed.

Toute l'œuvre et toute la vie de René Guénon — sa mort aussi — témoignent d'une présence constante des vertus auxquelles le Christianisme attache la dénomination de « théologales », la Foi, l'Espérance et la Charité. Qui pourrait croire que ce « combattant d'Allah » n'avait pas la Foi, ne nourrissait pas l'Espérance de Lui être réuni et de ranimer Son amour au cœur des hommes ?

Alors, comment ose-t-on écrire : « Sans doute, à l'homme comme à l'œuvre, manquait-il quelque chose. Qu'était-ce au juste ? Peut être ce privilège qui consacre la victoire de l'Esprit, et que l'homme n'acquiert jamais par ses propres armes, fussent-elles mille fois forgées au feu de la plus pure connaissance — ce privilège auquel la tradition occidentale a donné une fois pour toutes le nom de *sainteté* » ? Convaincu de notre impuissance à pénétrer le secret le plus intime d'un être, nous nous garderons bien d'avancer pour René Guénon une qualification quelconque, mais, à moins de limiter la sainteté à ses normes chrétiennes, en vertu de quelle autorité ou de quelle connaissance transcendante se permet-on de lui en refuser le privilège ?

René Guénon n'a pas laissé d'ouvrages inédits, mais il a exprimé le vœu que soient réunis en volumes les nombreux articles parus dans diverses publications et qu'il n'avait pas intégrés dans ses ouvrages déjà composés.

Deux volumes sont déjà parus, *Initiation et réalisation spirituelle* et *Aperçus sur l'ésotérisme chrétien* qui complètent respectivement les *Aperçus sur l'Initiation* et *l'Esotérisme de Dante*.

Il reste la matière de plusieurs autres volumes sur la Maçonnerie, le symbolisme universel, la cosmologie sacrée, l'ésotérisme islamique et certains aspects de l'hindouisme.

Nous formons le vœu que ces ouvrages soient bientôt publiés, afin que les chercheurs puissent prendre connaissance de la totalité d'une œuvre qui n'a son équivalent dans aucune langue.

CHAPITRE XI

APRÈS LE DÉPART DU SEMEUR

UNE fois terminée l'histoire de l'homme qui fut connu sous les noms de René Guénon et de Abdel Wahed Yahia, une autre histoire se poursuit, et qui n'est pas près de s'achever, à moins que se réalisent à court terme les plus sombres prévisions sur le sort du monde moderne : l'histoire de l'œuvre de René Guénon.

Il est sans doute trop tôt pour prévoir quels fruits portera cette œuvre. La voix de René Guénon aura-t-elle été une voix qui crie dans le désert, ou bien aura-t-elle une influence appréciable sur le cours de l'histoire ? Aujourd'hui, on serait tenté de répondre : ni ceci, ni cela, mais qui peut savoir ce que réserve demain ?

Certainement pas une voix dans le désert car, sept ans après la disparition de l'homme, l'œuvre conserve son pouvoir d'attraction ; pendant sept ans, des hommes appartenant à des courants traditionnels différents ont maintenu la revue *Etudes Traditionnelles*, dont Guénon avait été l'animateur, en s'inspirant des principes mêmes de l'œuvre guénonienne ; enfin, il y a tous ceux qui, sans avoir à le manifester par des écrits, ont trouvé ou retrouvé — et chaque jour trouvent ou retrouvent — grâce à l'œuvre de Guénon, le chemin de la Tradition. Mais ceux-là, relativement nombreux, eu égard à la faible diffusion des livres de Guénon, ne sont tout de même qu'une insignifiante minorité éparpillée aux quatre coins du monde.

Assurément, Guénon l'a dit, le nombre, au départ, importe peu. Tout de même, pendant ce temps, l'humanité

descend la pente de l'histoire, et certaines espérances deviennent chaque jour plus fragiles.

Guénon préconisait le rapprochement entre un Occident redevenu traditionnel et un Orient qui l'était demeuré. Et que voyons-nous ? un Occident divisé, mais soumis dans toutes ses parties aux influences anti-traditionnelles, et un Orient, dont les structures traditionnelles se désagrègent et qui devient aussi « moderne » que l'Occident.

Guénon préconisait le rétablissement des rapports normaux entre l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel. Et nous voyons partout les autorités spirituelles subir de plus en plus — sous une forme brutale ou sous une forme insinuante — la pression des pouvoirs temporels.

A vrai dire, Orient et Occident n'ont plus grand chose à s'envier — ou à se reprocher. Et si on peut entrevoir encore la possibilité d'un rapprochement entre l'un et l'autre, dans un avenir plus ou moins lointain, ne serait-ce pas par l'unification de l'humanité sous le spectre de la contre-tradition ?

Il faut bien le dire, si l'œuvre de Guénon a littéralement transformé l'existence d'un certain nombre d'occidentaux, les avertissements adressés aux collectivités sont restés sans écho. Nous en citerons deux exemples caractéristiques qui mettent en évidence la pénétration de notre auteur :

✕ « Les Occidentaux, malgré la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur civilisation, sentent bien que leur domination sur le reste du monde est loin d'être assurée d'une manière définitive, qu'elle peut être à la merci d'événements qu'il leur est impossible de prévoir et à plus forte raison d'empêcher. Seulement, ce qu'ils ne veulent pas voir, c'est que la cause principale des dangers qui les menacent réside dans le caractère même de la civilisation européenne : tout ce qui ne s'appuie que sur l'ordre matériel, comme c'est le cas, ne saurait avoir qu'une réussite passagère ; le changement qui est la loi de ce domaine essentiellement instable, peut avoir les pires conséquences à tous égards, et cela avec une rapidité d'autant plus foudroyante que la vitesse acquise

est plus grande ; l'excès même du progrès matériel risque fort d'aboutir à quelque cataclysme. Que l'on songe à l'incessant perfectionnement des moyens de destruction, au rôle de plus en plus considérable dont ils jouissent dans les guerres modernes, aux perspectives peu rassurantes que certaines inventions ouvrent pour l'avenir, et l'on ne sera guère tenté de nier une telle possibilité ; du reste, les machines qui sont expressément destinées à tuer ne sont pas les seules dangereuses. Au point où les choses en sont arrivées dès maintenant, il n'est pas besoin de beaucoup d'imagination pour se représenter l'Occident finissant par se détruire lui-même, soit dans une guerre gigantesque dont la dernière ne donne encore qu'une faible idée, soit par les effets imprévus de quelque produit qui, manipulé maladroitement, serait capable de faire sauter, non plus une usine ou une ville, mais tout un continent. Certes, il est encore permis d'espérer que l'Europe et même l'Amérique s'arrêteront dans cette voie et se ressaisiront avant d'en être venues à de telles extrémités » (1).

Ces lignes étaient écrites en 1924, et il faut sans doute moins d'imagination encore à l'homme de 1957 pour se représenter ce que l'auteur envisageait... et qui menace d'ailleurs aussi bien l'Orient que l'Occident.

Mais il n'est plus permis d'espérer maintenant que l'Europe et l'Amérique s'arrêteront dans cette voie dans laquelle l'Orient est entraîné à son tour.

Du même ouvrage, citons encore quelques lignes d'une singulière actualité et dont les Orientaux aussi bien que les Occidentaux auraient eu avantage à faire leur profit.

Après avoir ironisé (un peu vite, peut-être) sur la crainte du « péril jaune » contre lequel le tempérament pacifique des Chinois, serait la meilleure garantie, Guénon écrivait :

« On a coutume aussi d'agiter à tort et à travers le spectre du « panislamisme » ; ici, la crainte est sans doute moins

(1) *Orient et Occident*, ch. IV : *Terreurs chimériques et dangers réels*.

absolument dénuée de fondement, car les peuples musulmans, occupant une situation intermédiaire entre l'Orient et l'Occident, ont à la fois certains traits de l'un et de l'autre, et ils ont notamment un esprit beaucoup plus combatif que celui des purs Orientaux ; mais enfin il ne faut rien exagérer. Le vrai panislamisme est avant tout une affirmation de principe, d'un caractère essentiellement doctrinal ; pour qu'il prenne la forme d'une revendication politique, il faut que les Européens aient commis bien des maladresses ; en tous cas, il n'a rien de commun avec un « nationalisme » quelconque, qui est tout à fait incompatible avec les conceptions fondamentales de l'Islam. En somme, dans bien des cas (et nous pensons surtout à l'Afrique du Nord), une politique d'« association » bien comprise, respectant intégralement la législation islamique, et impliquant une renonciation définitive à toute tentative d'« assimilation », suffirait probablement à écarter le danger, si danger il y a » (1).

Là aussi Guénon a joué les Cassandre, et ces deux exemples suffisent à faire comprendre combien sont minces les chances d'aboutissement de l'œuvre de Guénon dans l'ordre collectif.

Par contre, dans l'ordre individuel, il est quelques centaines d'hommes et de femmes pour qui la rencontre avec l'œuvre de Guénon a été l'événement majeur de leur existence. Qu'apportait donc Guénon de si « neuf » et de si important ?

En retraçant sa vie, nous avons signalé, chemin faisant, à l'occasion de la publication de ses livres, les idées directrices de son œuvre. Par certaines d'entre elles, il continue un courant « traditionaliste » du XIX^e siècle, Fabre d'Olivet et Joseph de Maistre, notamment, dont il a connu les travaux et qu'il cite parfois, courant qui a eu bien d'autres représentants que Guénon n'a pas tous nécessairement connus, mais qui forment comme une chaîne rejoignant l'époque de sa jeunesse.

(1) *Orient et Occident*, ch. IV.

Dans un article précédemment cité, M^{me} Marie-Paule Bernard écrit :

« ... il est à la portée de chacun de constater que certaines notions capitales, remises en lumière par René Guénon avec une force et une clarté inégalée, n'avaient pourtant jamais entièrement disparu de la conscience occidentale puisqu'on en retrouve des traces pendant le cours du XIX^e siècle.

« On peut citer la notion de Tradition Primordiale, celle de l'identité du contenu essentiel de toutes les traditions, la théorie des cycles cosmiques, l'universalité et le rôle privilégié du symbolisme comme moyen d'expression des réalités spirituelles les plus profondes. De telles conceptions, qui échappent en grande partie à la perspective exotérique et sont totalement étrangères à la philosophie profane, restaient en dehors de l'instruction religieuse courante comme de la culture générale « mondaine » mais des érudits, tant protestants que catholiques, n'ont cessé de les rappeler pendant tout le cours d'un siècle qui, à tant d'autres égards, mérita si bien l'épithète de stupide que lui décerna Léon Daudet » (1).

✦ Et l'auteur rappelle *les Religions de l'Antiquité* de Creuzer et Guignaut (1825-1851), *Des couleurs symboliques dans l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes* de Portal (1837), *l'Essai sur le symbolisme antique d'Orient* de Brière (1847), *le Catholicisme avant Jésus-Christ* de l'abbé P. J. Jallabert (1872) et il convient d'ajouter à cette énumération — qui n'a d'ailleurs rien de limitatif — les ouvrages de Saint-Yves d'Alveydre, contemporain de la jeunesse de Guénon. ¶

Mais si ces auteurs avaient réussi à assurer la persistance au sein du monde occidental de certaines vérités devenues étrangères à la mentalité moderne, ils n'avaient jamais pu, voulu ou osé rompre entièrement avec celle-ci ; ils n'avaient non plus jamais réussi à présenter un ensemble doctrinal complet et cohérent ; ils n'avaient surtout pas « rapporté »

(1) *Les idées traditionnelles au temps des grandes illusions*, n^o de décembre 1956, des *Etudes Traditionnelles*.

la doctrine de l'Identité Suprême dont on ne trouve plus guère de traces en Occident depuis Maître Eckhart, à l'exception peut être de quelques lignes du seul Villiers de l'Isle-Adam (1) ; ils n'avaient surtout pas formulé la théorie de l'initiation et de la réalisation métaphysique, de sorte que, pour ainsi dire, on ne savait que faire des vérités traditionnelles que rappelaient ces auteurs et celles-ci demeuraient ainsi objet de pure spéculation ou même de simple curiosité, chez ceux, très rares, qui consentaient à les accueillir. Et puis tous, ou presque parlaient un langage chrétien ; quelques-uns aussi témoignaient d'une érudition incertaine ou d'une excessive imagination qui empêchait de prendre au sérieux ce qu'il y avait pourtant de valable dans leurs écrits.

Or, il ne faut pas oublier que l'intelligence occidentale s'est, en grande partie, détachée du Christianisme depuis le XVIII^e siècle ; que le XIX^e siècle a vu, outre les progrès croissants du scepticisme, du rationalisme et du matérialisme, le conflit de la science et de la religion qui a déchiré la conscience des croyants eux-mêmes que laissait désarmés une apologétique souvent maladroite. Parler au nom de la tradition chrétienne était éveiller *a priori* le scepticisme ou la méfiance.

C'est dans cette ambiance qu'étaient nées la plupart des individualités qu'allait toucher l'œuvre de Guénon à partir de 1921. S'il est vrai que le titre de son premier livre *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues* devait contribuer à laisser indifférents certains lecteurs chrétiens, il n'est pas moins vrai qu'il n'avait que plus de chances d'attirer l'attention de lecteurs plus ou moins déchristianisés, à la recherche de quelque chose d'autre que le Christianisme tel qu'ils le connaissaient et que la philosophie contemporaine.

Par son langage, par l'espèce d'indifférence supérieure qu'il manifestait à l'égard des formes traditionnelles, l'auteur écartait d'emblée le soupçon d'apologétique, en tout cas

(1) Cf. à ce sujet l'article précité de M^{me} Marie-Paule Bernard.

d'apologétique chrétienne et, pour certains, c'était bien rassurant ! Pour se faire entendre de ces anciens chrétiens, le moyen le plus sûr était de parler au nom d'une tradition lointaine. D'aucuns l'avaient déjà prétendu — avec d'autres intentions — mais, cette fois, on sentait que c'était vrai. Et avec *L'homme et son devenir selon le Védânta* et les autres livres doctrinaux, c'était l'exposé d'une métaphysique vraiment universelle, la démonstration, à partir de quelques postulats très simples et avec un appareil logique rigoureux, de la doctrine de l'Identité Suprême et de la possibilité, pour l'être qui est actuellement dans l'état humain, de réaliser, dès cette vie, des états supérieurs et d'atteindre la délivrance finale.

Ayant ainsi éveillé le désir de réalisation spirituelle latent au cœur de tout homme doué, Guénon entreprit d'indiquer les moyens d'atteindre le but qu'il avait précédemment montré, ou, du moins, faire quelques pas vers ce but. Et c'est là un autre apport capital de Guénon, le plus « inédit », d'avoir formulé le premier la théorie de l'initiation conçue comme la transmission d'une influence spirituelle engendrant par une seconde naissance, le « nouvel homme » qui est le sujet même de la réalisation spirituelle.

Un autre point extrêmement important est d'avoir affirmé, au sein des traditions à forme religieuse, la distinction de l'exotérisme (religion) et de l'ésotérisme (initiation) et, en même temps, leur inséparabilité, écorce et noyau du même fruit qui est la tradition totale.

Le grave danger d'exposés concernant l'ésotérisme et l'initiation, sans les précautions prises par Guénon, eût été de détourner de la religion, jugée bonne seulement pour le vulgaire, les aspirants à l'initiation qui étaient antérieurement des fidèles d'un exotérisme régulier, et de laisser sans aucun rattachement traditionnel les « infidèles » théoriquement « convertis » et en quête d'une initiation.

Mais celui qui a bien lu Guénon comprend que la première démarche en vue de l'initiation est de s'intégrer à une tradi-

tion régulière sous son aspect exotérique ou d'en suivre les prescriptions avec une rigueur et une ferveur accrues s'il est déjà un exotériste pratiquant.

Ainsi celui-là même qui n'obtiendra pas l'initiation, pour une raison ou pour une autre, sera en sécurité spirituelle et travaillera, avec une conscience plus claire et une compréhension plus profonde, à son « salut » qui est une sortie virtuelle de la ronde des existences.

* * *

Grâce à l'œuvre de René Guénon, un certain nombre d'occidentaux ont donc retrouvé le chemin de la Tradition, généralement sous la forme du Catholicisme romain qui est la tradition régulière normale de l'Europe et de ses prolongements ethniques (à l'exception de l'est européen placé sous la régence des Eglises dites orthodoxes), et c'est là un résultat dont l'importance ne saurait être trop soulignée à notre époque de déchristianisation. Mais beaucoup d'entre ceux-là se sont trouvés dans une cruelle perplexité devant le problème de l'initiation.

Nous ne prétendons pas résoudre ce problème, car c'est la Voie qui choisit l'homme et non l'inverse, mais il nous paraît opportun de préciser comment il se pose, s'il est vrai qu'un problème bien posé est à moitié résolu. Guénon en a fixé les éléments d'une façon nette et nous ne pensons pas altérer sa pensée en les résumant comme suit :

1^o L'œuvre de Guénon se propose pour but la restauration de l'esprit traditionnel intégral en Occident, cela d'une façon plus ou moins étendue selon que l'élite occidentale aura pu ou non exercer une influence appréciable sur le milieu.

2^o Cette restauration suppose, chez quelques-uns tout au moins une connaissance et une compréhension du Christianisme dans ses aspects les plus internes et les plus profonds.

3° Une connaissance véritable ne saurait être uniquement théorique ou spéculative.

4° L'accès à la connaissance effective qu'on peut désigner également comme la réalisation spirituelle ou la réalisation métaphysique suppose :

a) la réception de l'initiation virtuelle par un rite se superposant aux rites exotériques auxquels participent tous les fidèles ;

b) la communication de méthodes propres à actualiser la virtualité conférée par la transmission initiatique.

5° Un exotérisme est indispensable à tout homme, fut-il initié.

6° L'Eglise catholique est le support normal d'une restauration de l'esprit traditionnel intégral en Occident, donc le support normal de la vie exotérique d'une élite occidentale.

7° Mise à part la survivance d'initiations chrétiennes au sein de l'Eglise latine, conservées dans des milieux très restreints et pratiquement inaccessibles, il n'existe qu'une seule organisation initiatique authentique répandue dans le monde occidental et accessible à tout homme de bonne volonté : la Maçonnerie (l'initiation compagnonnique étant liée à l'exercice de certains métiers). Celle-ci, devenue spéculative depuis 1717 ne possède plus que les rites d'initiation aux différents degrés et les rites d'ouverture et de fermeture des travaux, à l'exclusion de toute technique de réalisation.

8° Enfin, il faut ajouter, ce que tout le monde sait : l'Eglise Catholique a condamné la Franc-Maçonnerie et excommunié ses membres.

Devant ce tableau, il nous semble que les solutions théoriquement possibles sont en nombre limité si on reconnaît l'autorité de l'œuvre de Guénon sur tous les points.

1° Remanifestation des initiations chrétiennes conservées au sein de l'Eglise latine qui, selon des modalités qui nous échappent, estimeraient opportun de se rendre moins inaccessibles.

2^o Modification des rapports entre l'Eglise et la Maçonnerie ou bien entre l'Eglise et des Maçons ne professant aucune des idéologies légitimement condamnées par le Siège Romain, et désireux de suivre intégralement l'exotérisme catholique. Une seconde étape comporterait alors la recherche des moyens de restituer des techniques propres à l'actualisation de l'initiation maçonnique. On entrevoit ici deux possibilités :

a) ou bien restitution de méthodes par quelqu'une des initiations chrétiennes précitées qui auraient recueilli au cours des temps le dépôt « technique » perdu par la Maçonnerie, ou encore qui posséderait la science suffisante pour procéder à une adaptation.

b) ou bien restitution de méthodes par une aide orientale qui ne serait plus, cette fois, de l'ordre théorique, ce qui supposerait que l'organisation orientale appartienne à une forme très proche de celle dont relève l'initiation maçonnique et possède des données de sciences traditionnelles très étendues.

Nous convenons que toute solution présente un nombre respectable de difficultés dont certaines ne peuvent être surmontées par la seule initiative individuelle (1).

Pour commencer, il faut bien toutefois que quelques-uns aient la claire conscience de ce qui est à faire et la ferme volonté de le réaliser. Et sans doute quelques-uns seraient-ils en situation de pouvoir, dès maintenant, faire un premier pas (2).

(1) Devant ces difficultés évidentes, certains lecteurs de Guénon ont pris le parti de rechercher l'initiation sous l'une de ses formes orientales, ce qui peut assurément se justifier comme solution individuelle étant entendu qu'un tel « dépaysement » implique des conditions externes d'existence et des dispositions internes assez rarement réunies. Mais cette solution, outre qu'elle n'est pas susceptible de généralisation pour tous les hommes doués qui peuvent encore exister en Occident, ne contribue en rien à la formation d'une élite occidentale relativement importante et fortement constituée, ce qui est pourtant le but premier de l'œuvre de Guénon et l'éventualité la plus favorable, non seulement pour l'Occident mais pour l'humanité toute entière.

(2) Les lecteurs qui seraient intéressés par les présentes considérations trouveront des précisions et des développements dans plusieurs articles de M. Jean Reyor parus dans les *Etudes Traditionnelles* et dont nous nous sommes

Il est, en tout cas, une préparation qui est à la portée de tous : c'est l'acquisition de cette connaissance théorique étendue et inébranlable dont Guénon faisait la condition préalable de toute tentative de réalisation.

Nous précisons : connaissance de l'œuvre de Guénon en sa totalité et connaissance dans toute la mesure compatible avec la discipline du secret de ce qui nous est parvenu de l'ésotérisme occidental.

C'est à faciliter cette indispensable préparation que, sans cesser de faire leur part aux doctrines orientales, nous nous sommes attachés, depuis la mort de Guénon, dans notre revue *Etudes Traditionnelles*, en publiant des traductions et des réimpressions de textes essentiels de l'ésotérisme chrétien et de la Kabbale, dans l'espoir que, comme l'écrivait Jean Reyor :

« La moisson pourra lever après la mort du semeur ».

Puisse notre modeste effort contribuer ainsi à remplir les vœux de celui qu'on a appelé, avec raison, le plus grand des maîtres intellectuels que l'Occident ait connus depuis la fin du moyen âge.

largement inspiré dans les dernières pages du présent chapitre : *Esotérisme et ezotérisme chrétiens* (n° de mars 1952) ; *Quelques considérations sur l'ésotérisme chrétien* (n°s d'avril-mai, juillet-août 1952 ; octobre-novembre 1953 ; janvier-février et mars 1954) ; *A propos d'un nouveau livre de René Guénon* (n°s de juin et septembre 1954) ; *Pour une Maçonnerie traditionnelle* (n° d'avril-mai 1955) ; *Eglise et Maçonnerie dans l'œuvre de René Guénon* (n° de juillet-août 1955) ; *Initiation et moment cosmique d'après l'œuvre de René Guénon* (n° de janvier-février 1956).

TABLE DES CHAPITRES

AVANT-PROPOS	9
CHAPITRE I. — Années d'enfance et d'adolescence . . .	15
— II. — A la recherche de la « Parole perdue »	31
— III. — « Ex Oriente Lux »	37
— IV. — Premiers combats	51
— V. — Méditation silencieuse	56
— VI. — Les appels de l'Orient	59
— VII. — Révolte contre le monde moderne . . .	81
— VIII. — Sur la terre du Sphinx	93
— IX. — L'annonciateur	104
— X. — Le « Serviteur de l'Unique »	114
— XI. — Après le départ du semeur	120